ŒUVRES PHILOSOPHIQUES.

Deus nobis haec otia fecit.

Virgil.

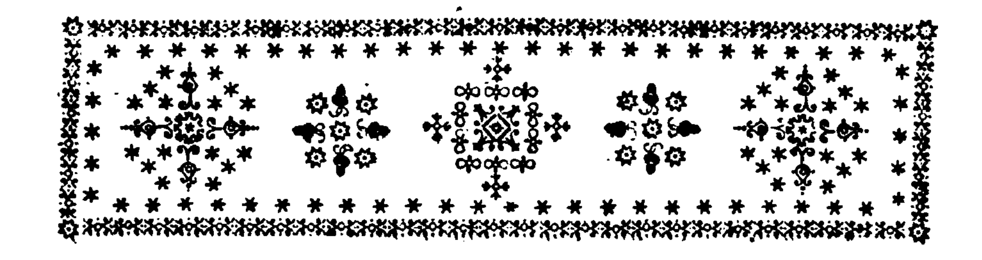


À BERLIN,

CHEZ ETIENNE DE BOURDEAUX,

LIBRAIRE DU ROY ET DE LA COUR

MDCCLI.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je me propoſe de prouver que la Philoſophie, toute contraire qu'elle eſt à la Morale & à la Religion, non ſeulement ne peut détruire ces deux liens de la Société, comme on le croit communément, mais ne peut que les reſſerrer & les fortifier de plus en plus. Une diſſertation de cette importance, ſi elle eſt bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces Préfaces triviales, où l'Auteur humblement à genoux devant le Public, s'encenſe cependant avec ſa modeſtie ordinaire: Et j'eſpère qu'on ne la trouvera pas déplacée à la tête d'Ouvrages

de la Nature de ceux que j'ose r'imprimer, malgré tous les cris d'une haine (*) qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux; vous verrez affichés de toutes parts:
„Preuves de l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature.
„Preuves de l'immortalité de l'Ame par la Géométrie & l'Algébre.
„La Réligion prouvée par les faits.
„Théologie Physique.

Et tant d'autres Livres semblables. Lisez-les, sans autre préparation, vous serez persuadé que la Philosophie est par elle même favorable à la Réligion & à la Morale, & qu'enfin l'étude de la Nature est le plus court chemin pour arriver, tant à la connoissance de son adorable Auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous ensuite à ce genre d'étude; & sans embrasser toute cette vaste étendüe de Physique, de Botanique, de Chymie, d'Histoire naturelle, d'Anatomie, sans vous donner la peine de lire les meilleurs Ouvrages des Philosophes de tous les siécles, faites vous Médecin seulement, & à coup sûr vous le serez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos Déclamateurs, soit qu'ils fassent retentir nos Temples, soit qu'ils se récrient éloquemment dans leurs Ouvrages sur les merveilles de la Nature; & suivant l'Homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ses Pères, dans ses divers âges, dans ses passions, dans ses mala-

(*) Odium Theologicum.

maladies, dans sa structure, comparée à celle des Animaux, vous conviendrez que la foi seule nous conduit à la croiance d'un Etre suprême; & que l'Homme, organisé comme les autres Animaux, pour quelques dégrés d'intelligence de plus, soumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins subir le même sort. Ainsi du faîte de cette immortalité glorieuse, du haut de cette belle Machine Théologique, vous descendrez, comme d'une *Gloire* d'Opera, dans ce Parterre physique, d'où ne voyant par-tout autour de vous que matière éternelle, & formes qui se succédent & périssent sans cesse, confus, vous avoüerez qu'une entière destruction attend tous les corps animés. Et enfin ce Tronc du Systême des moeurs parfaitement déraciné par la Philosophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la Philosophie avec la Morale, & la Théologie avec la Raison, vous paroitront frivoles & impuissans.

Tel est le premier point de vüe, & le Plan de ce Discours; avançons & dévelopons toutes ces idées vagues & générales.

La Philosophie, aux recherches de laquelle tout est soumis, est soumise elle-même à la Nature, comme une fille à sa Mère. Elle a cela de commun avec la vraie Médecine, qu'elle se fait honneur de cet esclavage, qu'elle n'en connoit point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la Nature, tout ce qui n'est pas Phénomènes, Causes, Effets, Science des choses en un mot, ne regarde en rien la Philosophie, & vient d'une source qui lui est étrangère.

Telle eſt la Morale; fruit arbitraire de la Politique, qui peut à juſte titre revendiquer ce qu'on lui a injuſtement uſurpé. Nous verrons dans la ſuite, pourquoi elle a mérité d'être miſe au nombre des parties de la Philoſophie, à laquelle il eſt évident que proprement elle n'appartient pas.

Les Hommes aïant formé le projet de vivre enſemble, il a fallu former un Syſtème de moeurs politiques, pour la ſûreté de ce commerce: Et comme ce ſont des Animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *ſpontanément* au Bien-être *per fas & nefas*, ceux qui par leur ſageſſe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont ſagement appellé la Réligion au ſecours de Régles & de Loix, trop froides & trop ſenſées, pour pouvoir prendre une Autorité abſolüe ſur l'impétueuſe imagination d'un Peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un Bandeau ſacré; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ſtupéfait les merveilles dont elle eſt avide; merveilles qui la contiennent, ô prodige! d'autant plus, qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la Morale & de la Religion, on a prudemment ajoûté celui des ſupplices. Les bonnes, & ſurtout les grandes Actions n'ont point été ſans récompenſe, ni les mauvaiſes ſans punition; & le funeſte exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les Gibets, les Roües, les Potences, les Echaffauts, ſans ces Hommes vils, rebut de la Nature entière, qui pour de l'argent étrangleroient l'Univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuſes machines, le plus foible n'eût point été à l'abri du plus fort.

Puis-

Puisque la Morale tire son Origine de la Politique, comme les Loix & les Bourreaux; il s'ensuit qu'elle n'est point l'ouvrage de la Nature, ni par conséquent de la Philosophie, ou de la Raison, tous termes synonimes.

De là encore il n'est pas surprenant que la Philosophie ne conduise point à la Morale, pour se joindre à elle, pour prendre son parti, & l'appuier de ses propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduise, comme à l'Ennemi, pour l'exterminer; si elle marche à elle, le flambeau à la main, c'est pour la reconnoître en quelque sorte, & juger de sang froid de la différence essentielle de leurs intérêts.

Autant les choses sont différentes des moeurs, le sentiment, des Loix, & la vérité, de toute convention arbitraire, autant la Philosophie est différente de la Morale; ou, si l'on veut, autant la Morale de la Nature (car elle a la sienne) diffère de celle qu'un Art admirable a sagement inventée. Si celle-ci paroît pénétrée de Respect pour la céleste source dont elle est émanée (la Religion;) l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la simple apparence, ni un moindre attachement à ses goûts, ses plaisirs, & en général à la Volupté. La Religion est la Boussole de l'une: le plaisir celle de l'autre, en tant qu'elle sent; la vérité, en tant qu'elle pense.

Ecoutez la première: elle vous ordonnera impérieusement de vous vaincre vous-mêmes; décidant sans balancer que rien n'est plus facile, & que „pour être vertueux, il ne faut „que vouloir.„ Prêtez l'oreille à la seconde; elle vous invitera

tera à ſuivre vos penchans, vos Amours, & tout ce qui vous plaît; ou plutôt dès-lors vous les avez déjà ſuivis. Eh! que le plaiſir qu'elle nous inſpire, nous fait bien ſentir, ſans tant de raiſonnemens ſuperflus, que ce n'eſt que par lui qu'on peut être heureux!

Ici, il n'y a qu'à ſe laiſſer doucement aller aux agréables impulſions de la Nature; là, il faut ſe roidir, ſe *régimber* contr'elle. Ici, il ſuffit de ſe conformer à ſoi-même, d'être ce qu'on eſt, & en quelque ſorte, de ſe reſſembler; là, il faut reſſembler aux autres malgré ſoi, vivre & preſque penſer comme eux. Quelle Comédie!

Le Philoſophe a pour objet ce qui lui paroît vrai, ou faux, abſtraction faite de toutes conſéquences; le Législateur, peu inquiet de la Vérité, craignant même peut-être (faute de Philoſophie, comme on le verra) qu'elle ne tranſpire, ne s'occupe que du juſte & de l'injuſte, du Bien & du Mal Moral. D'un coté, tout ce qui paroît être dans la Nature, eſt appellé vrai; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y eſt point, à tout ce qui eſt contrédit par l'obſervation & par l'expérience: de l'autre, tout ce qui favoriſe la Société, eſt décoré du nom de juſte, d'équitable, &c. tout ce qui bleſſe ſes interêts, eſt flétri du nom d'injuſte; en un mot, la Morale conduit à l'Equité, à la Juſtice &c. & la Philoſophie, tant leurs objets ſont divers, à la Vérité.

La Morale de la Nature, ou de la Philoſophie, eſt donc auſſi différente de celle de la Réligion & de la Politique, Mère de l'une & de l'autre, que la Nature l'eſt de l'Art. Dia-

diamétralement opposées, jusqu'à se tourner le dos, qu'en faut-il conclure, sinon que la Philosophie est absolument inconciliable avec la Morale, la Religion & la Politique, Rivales triomphantes dans la Société, honteusement humiliées dans la solitude du Cabinet & au flambeau de la Raison: humiliées sur-tout par les vains efforts mêmes que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder ensemble.

La Nature auroit-elle tort d'être ainsi faite, & la Raison de parler son langage, d'appuyer ses penchans & de favoriser tous ses goûts? La Société d'un autre côté auroit-elle tort à son tour de ne pas se mouler sur la Nature? Il est ridicule de demander l'un, & tout à fait extravagant de proposer l'autre.

Mauvais moule sans doute, pour former une Société, que celui d'une Raison, si peu à la portée de la plûpart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée, peuvent seuls en sentir l'importance & le prix! Mais aussi, plus mauvais moule encore pour former un Philosophe, celui des préjugés & des erreurs qui sont la baze fondamentale de la Société!

Cette réfléxion n'a point échapé à la prudence des Législateurs éclairés; ils ont trop bien connu les Animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aisément croire aux hommes ce qu'ils désirent; on leur persuade sans peine ce qui flatte leur amour propre; & ils étoient d'autant plus faciles à séduire, que leur supériorité sur les autres Animaux, les avoit déja aidés à se laisser éblouïr. Ils ont cru qu'un peu de boüe organisée pouvoit être immortelle.

La Nature désavoüe cependant cette Doctrine puérile: c'est comme une écume qu'elle rejette & laisse au loin sur le rivage de la mer Théologique; &, si l'on me permet de continuer de parler métaphoriquement, j'oserois dire que tous les rayons qui partent du sein de la Nature, fortifiés & comme réflêchis par le précieux miroir de la Philosophie, détruisent & mettent en poudre un Dogme qui n'est fondé que sur la prétendüe utilité morale dont il peut être. Quelle preuve en demandez-vous? Mes Ouvrages mêmes, puisqu'ils ne tendent qu'à ce but, ainsi que tant d'autres beaucoup mieux faits ou plus savans; s'il faut l'être pour démontrer ce qui saute aux yeux de toutes parts: qu'il n'y a qu'une vie, & que l'homme le plus à projets, l'homme le plus superbe, les établit en vain sur une vanité mortelle comme lui. Oüi, & nul Sage n'en disconvient, l'orgueilleux Monarque meurt tout entier, comme le sujet modeste & le chien fidéle: Vérité terrible, si l'on veut, mais pour ces Esprits dont l'enfance est l'âge éternel, ces Esprits auxquels un fantôme fait peur; car elle ne laisse pas plus de doute que de crainte chez ceux qui sont tant soit peu capables de réfléchir, chez ceux qui ne détournent pas la vüe de ce qui la frappe à chaque instant d'une façon si vive & si claire, chez ceux enfin qui ont acquis, pour le dire ainsi, plus de maturité que d'adolescence.

Mais si la Philosophie est contraire aux conventions. Sociales, aux principaux Dogmes de la Religion, aux moeurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux! Elle sappe l'édifice de la Politique par ses fondemens!

Esprits

Eſprits ſans profondeur, & ſans juſteſſe, quelle terreur panique vous effarouche! Quel jugement précipité vous emporte au delà du but & de la vérité! Si ceux qui tiennent les rênes des Empires, ne réfléchiſſoient pas plus ſolidement, o! le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit! La Philoſophie priſe pour un poiſon dangereux, la Philoſophie, ce ſolide pivôt de l'Eloquence, cette lymphe nourricière de la Raiſon, feroit proſcrite de nos Converſations, & de nos Ecrits; impérieuſe & tirannique Reine, on n'oſeroit en prononcer même le nom, ſans craindre la Sibérie: & les Philoſophes chaſſés & bannis, comme Perturbateurs, auroient le même ſort qu'autrefois les prétendus Médecins de Rome.

Non, erreur ſans doute, non, la Philoſophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la Société. Le poiſon eſt dans les Ecrits des Philoſophes, comme le Bonheur dans les chanſons, ou comme l'Eſprit dans les Bergers de Fontenelle. On chante un Bonheur imaginaire; on donne aux Bergers dans une Eglogue un Eſprit qu'ils n'ont pas: on ſuppoſe dangereux ce qui eſt bien éloigné de l'être; car la ſappe dont nous avons parlé, bien différente de celle de nos Tranchées, eſt idéale, métaphyſique, & par conſéquent elle ne peut rien détruire, ni renverſer, ſi ce n'eſt hypothétiquement. Or qu'eſt-ce que renverſer dans une hypothèſe les uſages introduits & & accrédités dans la vie civile? C'eſt n'y point toucher réellement, & les laiſſer dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma Thèſe par des raiſonnemens ſans replique.

De la contradiction de Principes d'une Nature aussi diverse que ceux de la Philosophie & de la Politique; de Principes dont le but & l'objet sont essentiellement différens, il ne s'ensuit nullement que les uns réfutent ou détruisent les autres. Il n'en est pas des spéculations philosophiques, aux principes reçus dans le monde, & à la croïance nécessaire (je le suppose) à la sûreté du commerce des hommes, comme de la Théorie de la Médecine, à la Pratique de cet art. Ici, l'une a une influence si directe & si absolüe sur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chirac a enfilé le mauvais chemin! Là, des méditations philosophiques, aussi innocentes que leurs Auteurs, ne peuvent corrompre ou empoisonner la Pratique de la Société, qui n'a point d'usages respectés par le peuple, si comiques & si ridicules qu'ils soient, auxquels tout Philosophe n'applaudisse aussi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le sont le moins; fort fâché sans doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt passe pour faire la tranquillité publique.

La Raison pour laquelle deux choses aussi contraires en apparence, ne se nuisent cependant en aucune manière, c'est donc que leurs Objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant aussi divers, aussi éloigné l'un de l'autre, aussi opposé, que l'Orient & l'Occident. Nous verrons dans la suite que loin de se détruire, la Philosophie & la Morale peuvent très bien agir & veiller de concert à la sûreté du Public; nous verrons que si l'une influë sur l'autre, ce n'est qu'indirectement, mais toûjours à son avantage; de sorte que,

comme

comme je l'ai dit d'abord, les noeuds de la Société ſont reſſerrés par ce qui ſemble à la première vûe devoir les rompre & les diſſoudre: Paradoxe plus ſurprenant encore que le premier, & qui ne ſera pas moins clairement démontré, à ce que j'eſpère, à la fin de ce Discours.

Quelle lumière affreuſe ſeroit celle de la Philoſophie, ſi elle n'éclairoit les uns, qui ſont en ſi petit nombre, que pour la perte & la ruïne des autres, qui compoſent presque tout l'Univers!

Gardons-nous de le penſer. Les Perturbateurs de la Société n'ont été rien moins que des Philoſophes, comme on le verra plus loin; & la Philoſophie, amoureuſe de la ſeule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la Nature, incapable de témérité & d'uſurpation, n'a jamais empiété ſur les droits de la Politique. Quel eſt le Philoſophe en effet, ſi hardi qu'on veüille le ſuppoſer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la Morale, comme j'oſe le faire dans mon *Anti-ſeneque*, disconvienne que les interêts du Public ne ſoient pas d'un tout autre prix que ceux de la Philoſophie?

La Politique, entourée de ſes Miniſtres, va criant dans les places publiques, dans les Chaires, & presque ſur les toits: *Le corps n'eſt rien, l'Ame eſt tout; Mortels, ſauvez-vous, quoiqu'il vous en coute.* Les Philoſophes rient, mais ils ne troublent point le ſervice; ils parlent, comme ils écrivent, tranquillement; pour Apôtres & pour Miniſtres, ils n'ont qu'un petit nombre de ſectateurs auſſi doux & auſſi paiſibles qu'eux, qui

peuvent bien ſe réjouïr d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuſe acquiſition de quelques beaux génies, mais qui ſeroient au déſeſpoir de ſuſpendre un moment le grand courant des choſes civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverſer.

Les Prêtres déclament, échauffent les Eſprits par des promeſſes magnifiques, bien dignes d'enfler un Sermon éloquent; ils prouvent tout ce qn'ils avancent, ſans ſe donner la peine de raiſonner, ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à Dieu ſait quelles autorités apocrifes: & leurs foudres ſont prêts à écraſer & réduire en poudre quiconque eſt aſſés raiſonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la Raiſon. Que les Philoſophes ſe conduiſent plus ſagement! Pour ne rien promettre, ils n'en ſont pas quittes à ſi bon marché; ils païent en choſes ſenſées & en raiſonnemens ſolides, ce qui ne coute aux autres que du poûmon, & une éloquence auſſi vuide & auſſi vaine que leurs promeſſes. Or le raiſonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait, ni Enthouſiaſte, ni Secte, ni meme Théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement, que la Philoſophie la plus hardie n'eſt point eſſentiellement contraire aux bonnes moeurs, & ne traine en un mot aucune ſorte de danger à ſa ſuite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penſer & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquieſcer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur,

&

& qu'on ſuit avec la même fidélité ce qui paroît ſage & utile? A quoi ſerviroit donc le flambeau de la Phyſique? A quoi bon toutes ces curieuſes obſervations d'Anatomie comparée, & d'Hiſtoire naturelle? Il faudroit, éteindre l'un, & dédaigner les autres; au lieu d'encourager, comme font les plus grands Princes, les Hommes qui ſe dévouënt à ces laborieuſes recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'Enigme de l'Homme? En ce cas plus on ſeroit Philoſophe, plus, ce qu'on n'a jamais penſé, on ſeroit mauvais Citoyen. Enfin quel funeſte préſent ſeroit la vérité, ſi elle n'étoit pas toûjours bonne à dire? Quel appanage ſuperflu ſeroit la Raiſon, ſi elle étoit faite pour être captivée & ſubordonnée! Soutenir ce Syſtême, c'eſt vouloir ramper, & dégrader l'eſpéce humaine: croire qu'il eſt des vérités qu'il vaut mieux laiſſer éternellement enſévelies dans le ſein de la Nature, que de les produire au grand jour, c'eſt favoriſer la ſuperſtition & la Barbarie.

Qui vit en Citoyen, peut écrire en Philoſophe.

Mais écrire en Philoſophe, c'eſt enſeigner le Matérialisme! Eh-bien! Quel mal! Si ce Matérialisme eſt fondé, s'il eſt l'évident réſultat de toutes les obſervations & expériences des plus grands Philoſophes & Médecins; ſi l'on n'embraſſe ce Syſtême, qu'après avoir attentivement ſuivi la Nature, fait les mêmes pas aſſidüement avec elle dans toute l'étendüe du Régne Animal, &, pour ainſi dire, après avoir approfondi l'Homme dans tous ſes âges & dans tous ſes états? Si l'Ortodoxie fuit le Philoſophe plutôt qu'il ne l'évite; s'il ne cherche ni ne forge exprès ſa Doctrine, s'il la rencontre en quelque ſorte, qu'elle ſe trouve à la ſuite de ſes recherches &

comme

comme fur fes pas, eft-ce donc un crime de la publier? La verité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on fe baiffât en quelque forte pour la ramaffer?

Voulez-vous d'autres Argumens favorables à l'innocence de la Philofophie? Dans la foule qui fe préfente, je ne choifirai que les plus frappans.

La Motte le Vayer a beau dire que la mort eft préférable à la mendicité. Non feulement cela ne dégoûte point de la vie ces *Objets dégoûtans de la pitié publique,* (eh! quel fi grand malheur, s'il étoit poffible que ces malheureux, acceffibles à cette façon de penfer, délivraffent la Société d'un poids plus qu'inutile à la terre!) mais quel eft l'infortuné mortel, qui du faîte de la fortune précipité dans un abyme de misère, ait, en conféquence de cette propofition philofophique, attenté à fes jours?

Les Stoïciens ont beau crier: *Sors de la vie, fi elle t'eft à charge; il n'y a ni raifon, ni gloire à refter en proye à la douleur, ou à la pauvreté; délivres-toi de toi même, rends-toi infenfible, comme heureux, à quelque prix que ce foit.* On ne fe tüe pas plus pour cela, qu'on ne tüe les autres; & on n'en vole pas davantage, foit qu'on ait de la Religion, foit qu'on n'en ait pas. L'inftinct, l'efpérance (Divinité qui fourit aux malheureux, fentiment qui meurt le dernier dans l'Homme,) & la Potence, y ont mis bon ordre. On ne fe prive de la vie, que par un fentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'eft; fentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les Philofophes & leurs Livres n'entrent pour rien. Telle eft la fource du Suicide, & non

non tout Syſtême ſolidement raiſonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthouſiasme, qui faiſoit cherher la mort aux Lecteurs d'Hégéſias.

C'eſt ainſi que, quoiqu'il ſoit permis, ſuivant la loi de Nature & Puffendorff, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus preſſante extrémité, on n'oſe cependant ſe faire juſtice à ſoi-même par une violence ſi légitime & ſi indiſpenſable en apparence, parce que les loix la puniſſent, trop ſourdes, hélas! aux cris de la Nature aux abois. Tant il eſt vrai, pour le dire en paſſant, que ſi les loix ont en général raiſon d'être ſévères, elles trouvent auſſi quelquefois de juſtes motifs d'indulgence; car puisque le Particulier renonce ſans ceſſe à lui-même en quelque ſorte, pour ne point toucher aux droits du Public; les loix qui les protégent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me ſemble, rabattre de leur rigoureuſe ſévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur reſſemblent, ſe prêter à des beſoins mutuels, & enfin ne point tomber en des contradictions ſi barbares avec leurs frères.

Le moien de ſouscrire aux moindres inconvéniens d'une Science qui a mérité le ſuffrage & la vénération des plus grands Hommes de tous les ſiécles! Les Matérialiſtes ont beau prouver que l'Homme n'eſt qu'une Machine, le peuple (*) n'en croira jamais rien. Le même Inſtinct qui le

 retient

(*) Quel ſi grand mal, quand il le croiroit? Grace à la ſévérité des Loix, il pourroit être *Spinoſiſte*, ſans que la Société eût rien à craindre de la deſtruction des Autels, où ſemble conduire ce hardi Syſtême.

retient à la vie, lui donne assés de vanité pour croire son Ame immortelle, & il est trop fol & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vanité là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entrainé, comme on l'est surtout par ce qu'on nomme premier mouvement; il en aura cependant, il en sera poursuivi; on ne se dépouille point sur une simple lecture, de *principes* si *accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conscience ne se racornit qu'à force de scélératesse & d'infamie, pour lesquelles, loin d'y inviter, à Dieu ne plaise! j'ai taché d'inspirer toute l'horreur, dont je suis moi-même pénétré. Ainsi Chansons pour la multitude, que tous nos Ecrits; raisonnemens frivoles, pour qui n'est point préparé à en recevoir le germe; & pour ceux qui le sont, nos hypothèses sont également sans danger. La justesse & la pénétration de leur génie a mis leur coeur en sûreté, devant ces hardiesses, & si, j'ose le dire, ces *nudités d'Esprit*.

Mais quoi! les hommes vulgaires ne pourroient-ils être enfin séduits par quelques lueurs philosophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumières, que la Philosophie semble aujourd'hui verser à pleines mains? Et comme on prend beaucoup de ceux avec lesquels on vit, ne peut-on pas facilement adopter les Opinions hardies, dont les Livres philosophiques sont remplis, moins à la vérité, (quoiqu'on

pen-

penſe ordinairement le contraire,) aujourd'hui qu'autrefois.

Les Vérités philoſophiques ne ſont que des Syſtêmes, dont l'Auteur qui a le plus d'art, d'eſprit, & de lumières, eſt le plus ſéduiſant; Syſtêmes, où chacun peut prendre ſon parti, parceque le pour n'eſt pas plus démontré que le contre pour la plûpart des Lecteurs; parce qu'il n'y a d'un côté &de l'autre, que quelques dégrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent nôtre *aſſentiment*, & même que les ſeuls *bons* Eſprits, (Eſprits plus rares que ceux qu'on appelle *beaux*,) peuvent ſentir, ou ſaiſir. Combien de diſputes, d'erreurs, de haines, & de contradictions, a enfanté la fameuſe queſtion de la liberté, ou du fatalisme! Ce ne ſont que des hypothèſes cependant. L'Eſprit borné, ou illuminé, croiant à la doctrine de mauvais cayers qu'il nous débite d'un air ſuffiſant, s'imagine bonnement que tout eſt perdu, Morale, Religion, Société, s'il eſt prouvé que l'Homme n'eſt pas libre. L'Homme de génie au contraire, l'Homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du Problême, quelle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eü égard à la Société. Pourquoi? C'eſt qu'elle n'entraîne pàs dans la pratique du monde les rélations délicates & dangereuſes, dont ſa Théorie paroît menacer. J'ai cru prouver que les remords ſont des préjugés de l'éducation, & que l'Homme eſt une Machine qu'un fatalisme abſolu gouverne impérieuſement: J'ai pû me tromper, je veux le croire: mais ſuppoſé, comme je le penſe ſincèrement, que cela ſoit philoſophiquement vrai, qu'importe? Toutes

ces questions peuvent être mises dans la Classe du point Mathématique, qui n'existe que dans la tête des Géomètres, & de tant de problêmes de Géométrie & d'Algébre, dont la solution claire & idéale montre toute la force de l'Esprit humain; force qui n'est point ennemie des loix, Théorie innocente, & de pure curiosité, qui est si peu réversible à la Pratique, qu'on n'en peut faire plus d'usage, que de toutes ces Vérités Métaphysiques de la plus haute Géométrie.

Je passe à de nouvelles Réfléxions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéisme est aboli par les loix, en sommes-nous plus honnêtes gens? Julien, Apostat, valoit-il moins, que Chrêtien? En étoit-il moins un grand Homme, & le meilleur des Princes? Le Christianisme eût-il rendu Caton le Censeur, moins dur, & moins féroce? Caton d'Utique, moins vertueux? Ciceron, moins excellent Citoyen, &c. Avons-nous en un mot plus de vertus que les Payens? Non, & ils n'avoient pas moins de Religion que nous; ils suivoient la leur, comme nous suivons la nôtre, c'est à dire, fort mal, ou point du tout. La Superstition étoit abandonnée au Peuple & aux Prêtres, croyans (*) mercénaires; tandis que les honnêtes Gens sentant bien que pour l'être, la Réligion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un Dieu, en croire plusieurs, regarder la Nature comme la cause aveugle & inexplicable de tous les Phénomènes; ou séduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une Intelligence suprême

(*) Pour la plûpart.

prême, plus incompréhenſible encore que la Nature; croire que l'homme n'eſt qu'un Animal comme un autre, ſeulement plus ſpirituel; ou regarder l'Ame, comme une ſubſtance diſtincte du corps, & d'une eſſence immortelle: voilà le champ, où les Philoſophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raiſonner; & cette guerre durera, tant que cette *Reine des Hommes*, l'Opinion, régnera ſur la Terre; voilà le champ, où chacun peut encore aujourd'hui ſe battre, & ſuivre parmi tant d'Etendarts, celui qui rira le plus à ſa fortune, ou à ſes préjugés, ſans qu'on ait rien à craindre de ſi frivoles & ſi vaines Escarmouches. Mais c'eſt ce que ne peuvent comprendre ces Eſprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux: Ils ſe noient dans cette Mer de raiſonnemens. En voici d'autres qui par leur ſimplicité ſeront peut-être plus à la portée de tout le monde.

Comme le ſilence de tous les anciens Auteurs prouve la nouveauté de certain mal immonde, celui de tous les Ecrivains ſur les maux qu'auroit cauſés la Philoſophie, (dans la ſuppoſition qu'elle en cauſe, ou en peut cauſer,) dépoſe en faveur de ſa bénignité & de ſon innocence.

Quant à la communication, ou ſi l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas poſſible. Chaque homme eſt ſi fortement convaincu de la vérité des Principes dont on a imbu, & comme abreuvé ſon enfance; ſon amour propre ſe croit ſi intéreſſé à les ſoutenir, & à n'en point démordre, que quand j'aurois la choſe auſſi fortement à coeur, qu'elle m'eſt indifférente, avec toute l'Eloquence de Ciceron,

je ne pourrois convaincre perſonne d'être dans l'erreur. La raiſon en eſt ſimple. Ce qui eſt clair & démontré pour un Philoſophe, eſt obſcur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le ſont pas, principalement s'ils ne ſont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'Eſprit du peuple ſe moule jamais ſur celui des Philoſophes, trop au deſſus de ſa portée. Il en eſt comme de ces Inſtruments à ſons graves & bas, qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçans de pluſieurs autres, ou comme d'une Baſſe-taille, qui ne peut s'élever aux ſons raviſſans de la Haute-Contre. Il n'eſt pas plus poſſible à un Eſprit ſans nulle teinture philoſophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'Eſprit d'un Phyſicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raiſonner auſſi mal. Ce ſont deux Phyſionomies qui ne ſe reſſembleront jamais, deux inſtrumens dont l'un eſt tourné, cizelé, travaillé; l'autre brut, & tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Enfin le pli eſt fait; il reſtera; il n'eſt pas plus aiſé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de descendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raiſonne à vuide; il ne fait, comme on dit, que battre la Campagne; ou, ce qui revient au même, que rappeller & remâcher, (s'il les ſait) tous ces pitoiables Argumens de nos Ecoles & de nos Pédans; tandis que l'habile homme ſuit pas à pas la Nature, l'obſervation, & l'expérience, n'accorde ſon ſuffrage qu'aux plus grands dégrés de probalité & de vraiſemblance, & ne tire enfin des conſéquences rigoureuſes & immédiates, dont tout bon

bon Esprit est frappé, que de faits qui ne sont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penser, de parler, de gesticuler, de ceux avec qui l'on vit; mais cela se fait peu à peu, par imitation machinale, comme les cuisses se remuënt à la vüe & dans le sens de celles de certains Pantomimes: On y est préparé par dégrés, & de plus fortes habitudes surmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes? Le peuple ne vit point avec les Philosophes, il ne lit point de Livres philosophiques. Si par hazard il en tombe un entre ses mains, ou il n'y comprend rien, ou s'il y conçoit quelque chose, il n'en croit pas un mot; & traitant sans façon de fous, les Philosophes, comme les Poëtes, il les trouve également dignes des petites Maisons.

Ce n'est qu'aux Esprits déjà éclairés, que la Philosophie peut se communiquer, nullement à craindre pour ceux là, comme on l'a vû. Elle passe cent coudées par dessus les autres-têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi consiste l'Essence de la fameuse dispute qui régne en Morale entre les Philosophes & ceux qui ne le sont pas. Chose surprenante! Il ne s'agit que d'une simple distinction, distinction solide, quoique scholastique; elle seule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces espèces de guerres civiles, & reconcilier tous nos Ennemis: je m'explique.

plique. Il n'y a rien d'abſolument juſte, rien d'abſolument injuſte. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes abſolus. Politiques, Religionaires, accordez cette vérité aux Philoſophes, & ne vous laiſſez pas forcer dans des retranchemens où vous ſerez honteuſement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là eſt juſte, qui péſe la Juſtice, pour ainſi dire, au poids de la Société; & à leur tour, les Philoſophes vous accorderont, (dans quel tems l'ont-ils nié?) que telle action eſt rélativement juſte, ou injuſte, honnête, ou des-honnête, vicieuſe, ou vertueuſe, loüable, infâme, criminelle, &c. Qui vous diſpute la néceſſité de toutes ces belles rélations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raiſon d'avoir imaginé une autre vie, & tout ce magnifique Syſtême de la Religion, digne ſujet d'un Poëme Epique? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *pipant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuſe eſpérance; tantôt en les tenant en reſpect par les plus effrayantes menaces. On vous accorde encore ſi vous voulez, que tous ces Bourreaux imaginaires de l'autre vie, ſont cauſe que les nôtres ont moins d'occupation: que la plûpart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (*) *manières de s'élever dans le monde*, dont parle le Docteur Swift, que parcequ'ils craignent les tourmens de l'Enfer.

Oüi, vous avez raiſon, Magiſtrats, Miniſtres, Législateurs, d'exciter les Hommes par tous les moiens poſſibles, moins à faire un bien, dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la Société, qui eſt vôtre point capital,

(*) La Potence.

pital, puisque vous y trouvez vôtre ſûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder auſſi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités ſpéculatives ne ſont point dangereuſes, & que quand je prouverai que l'autre vie eſt une chimère, cela n'empêchera pas le Peuple d'aller ſon train, de reſpecter la vie & la bourſe des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je ne crois à ce qui me ſemble la vérité même. Nous connoiſſons comme vous cette Hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules, & imbéciles; nous ſavons combien il eſt difficile de mener un Animal qui ne ſe laiſſe point conduire; nous applaudiſſons à vos Loix, à vos moeurs, & à vôtre Religion même, presqu'autant qu'à vos Potences & à vos Echaffauts. Mais à la vüe de tous les hommages que nous rendons à la ſageſſe de vôtre gouvernement, n'êtes-vous point tenté d'en rendre à vôtre tour à la vérité de nos obſervations, à la ſolidité de nos expériences, à la richeſſe enfin, & à l'utilité qui plus eſt, de nos découvertes? Par quel aveuglement ne voulez vous point ouvrir les yeux à une ſi éclatante lumière? Par quelle baſſeſſe dédaignez-vous d'en faire uſage? Par quelle barbare tyrannie, qui plus eſt, troublez-vous dans leurs Cabinets, ces hommes tranquiles qui honorant l'Eſprit humain & leur Patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, ſi vous pouvez, même d'exemple.

Que vous connoiſſez peu le Philoſophe, ſi vous le croyez dangereux!

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus

 vraies.

vraies. Le Philoſophe eſt Homme, & par conſéquent il n'eſt pas exemt de toutes paſſions; mais elles ſont réglées, & pour ainſi dire, circonſcrites par le Compas même de la Sageſſe; c'eſt pourquoi elles peuvent bien le porter à la Volupté, (eh! pourquoi ſe refuſeroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmans plaiſirs, pour lesquels on diroit que ſes ſens ont été viſiblement faits?) mais elles ne l'engageront, ni dans le crime, ni dans le déſordre. Il ſeroit bien faché qu'on pût accuſer ſon coeur, de ſe reſſentir de la liberté, ou, ſi l'on veut, de la licence de ſon Eſprit. N'aiant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté, que de l'autre; modèle d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la ſuit avec rigueur; en diſputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis à vis de la Société. Parlez, Ames vulgaires, qu'exigez-vous de plus?

N'accuſons point les Philoſophes d'un déſordre dont ils ſont presque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la réfléxion du plus Bel-Eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke, & autres Métaphyſiciens de la même trempe; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux Philoſophes de la fabrique de Montagne, de St. Evremond, ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie; ce ſont des Théologiens, Eſprits turbulens qui font la guerre aux Hommes, pour ſervir un Dieu de paix.

Mais tirons le rideau ſur les traits les plus affreux de nôtre Hiſtoire, & ne comparons point le Fanatisme & la Philoſo-

losophie. On sait trop qui des deux a armé divers Sujets contre leurs Rois, Monstres vomis du fond des Cloitres par l'aveugle superstition, plus dangereuse cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le Déisme, ou même l'Athéisme; Systêmes égaux pour la Société, & nullement blamâbles, quand ils sont l'ouvrage, non d'une aveugle débauche, mais d'une réfléxion éclairée: mais c'est ce qu'il m'importe de prouver en passant.

N'est il pas vrai qu'un Déiste, ou un Athée, comme tel, ne fera point à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque source que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, soit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, soit de l'amour propre, qui paroît le principal moteur de nos Actions? Pourquoi? Parce qu'il n'y a aucune rélation nécessaire, entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais Citoyen. De là vient que dans l'Histoire des Athées, je n'en trouve pas un seul qui n'ait mérité des autres & de sa patrie. Mais si c'est l'humanité même, si c'est ce sentiment inné de tendresse, qui a gravé cette loi dans son coeur, il sera humain, doux, honnête, affable, généreux, désinteressé; il aura une vraie grandeur d'Ame, & il réünira en un mot toutes les qualités de l'honnéte homme, avec toutes les vertus sociales qui le supposent.

La vertu peut donc prendre dans l'Athée les racines les plus profondes, qui souvent ne tiennent, pour ainsi dire, qu'à un fil sur la surface d'un coeur dévot. C'est le sort de tout ce qui part d'une heureuse Organisation; les sentimens qui

naissent avec nous sont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pû mettre en question, si un Déiste, ou un Spinosiste, pouvoit être honnête homme? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cælo distant*. J'aimerois autant m'étonner, comme certains Catholiques, de la bonne foi d'un Protestant.

Il n'est pas plus raisonnable, à mon avis, de demander si une Société d'Athées pourroit se soutenir. Car pour qu'une Société ne soit point troublée, que faut-il? Qu'on reconnoisse la Vérité des principes qui lui servent de Baze? Point du tout. Qu'on en reconnoisse la sagesse: Soit. La nécessité? Soit encore, si l'on veut, quoiqu'elle ne porte que sur l'ignorance & l'imbécilité vulgaire. Qu'on les suive? Oüi; oüi sans doute, cela suffit. Or quel est le Déiste, ou l'Athée, qui pensant autrement que les autres, ne se conforme pas cependant à leurs moeurs? Quel est le Matérialiste, qui plein, & comme gros de son Systéme, (soit qu'il garde intérieurement sa façon de penser, & n'en parle qu'à ses Amis, ou à des Gens versés comme lui dans les plus hautes sciences, soit que par la voïe de la conversation, & sur-tout par celle de l'impression, il en ait accouché & fait confidence à tout l'Univers,) quel est, dis-je, l'Athée, qui aille de ce même pas voler, violer, bruler, assassiner, & s'immortaliser, par divers crimes? Hélas! Il est trop tranquille, il a de trop heureux penchans pour chercher une odieuse & exécrable immor-

immortalité; tandis que par la beauté de son génie, il peut aussi bien se peindre dans la mémoire des Hommes, qu'il a été agréable pendant sa vie par la politesse & la douceur de ses moeurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de la quelle il n'attend aucune récompense? Qui l'empêche de se livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort?

O! l'ingénieuse & admirable Réflexion! Qui vous en empêche vous mêmes, ardens *Spiritualistes?* Le Diable. La belle machine & le magnifique *Epouvantail!* Le Philosophe, que ce seul nom fait rire, est retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorsqu'il a le malheur, ce qui est rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre: ainsi ne partageant point vos frayeurs de l'Enfer, qu'il foule à ses pieds, comme Virgile & toute la savante Antiquité, par là même il est plus heureux que vous.

Non seulement je pense qu'une Société d'Athées Philosophes se soutiendroit très bien, mais je crois qu'elle se soutiendroit plus facilement qu'une Société de Dévots, toûjours prêts à sonner l'allarme sur le mérite & la vertu des Hommes souvent les plus doux & les plus sages. Je ne prétends pas favoriser l'Athéisme, à Dieu ne plaise! mais examinant la chose en Physicien désinteressé, Roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le coeur patriote m'en serviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés

ſont les premiers Rois. Le moien de refuſer ſa confiance à des Eſprits amis de la paix, ennemis du déſordre & du trouble, à des Eſprits de ſang froid, dont l'imagination ne ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mûr examen, en Philoſophes, tantôt portant l'étendart de la vérité, en face même de la Politique, tantôt favoriſant toutes ſes conventions arbitraires, ſans ſe croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la Société, ni envers la Philoſophie.

Quel ſera maintenant, je le demande, le ſubterfuge de nos Antagoniſtes? Les Ouvrages licencieux & hardis des Matérialiſtes; cette Volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plûpart ne ſe refuſent pas plus que moi? Mais quand du fond de leur coeur, elle ne feroit que paſſer & couler lubriquement dans leur plume libertine; quand, le livre de la Nature à la main, les Philoſophes montant ſur les épaules les uns des autres, nouveaux Géants, eſcaladeroient le Ciel, quelle conſéquence ſi facheuſe en tirer! Jupiter n'en ſera pas plus détroné, que les uſages de l'Europe ne ſeroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carrière à ſon génie, ou à ſon imagination, ſans que cela dépoſe contre les moeurs de l'Ecrivain le plus audacieux? La plume à la main, on ſe permet plus de choſes dans une ſolitude qu'on veut égaïer, que dans une Société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'Ecrivains maſqués par leurs Ouvrages, le coeur en proye à tous les vices, ont le front d'écrire ſur la

Vertu,

Vertu, ſemblables à ces Prédicateurs, qui ſortant des bras d'une jeune Pénitente qu'ils ont convertie (à leur manière) viennent dans des Discours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chaſteté! Combien d'autres, croiant à peine en Dieu, pour faire fortune, ſe ſont montrés dans de pieux Ecrits les Apôtres de Livres Apocriphes, dont ils ſe moquent eux-mêmes le ſoir à la Taverne avec leurs amis: ils rient de ce pauvre Public qu'ils ont *leuré*, comme faiſoit peut-être Seneque, qu'on ne ſoupçonne pas d'avoir eu le coeur auſſi pur & auſſi vertueux que ſa plume. Plein de vices & de richeſſes, n'eſt il pas ridicule & ſcélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

Mais pour en venir à des Exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon ſujet, le ſage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivans, a parſemé ſes ouvrages d'un aſſez grand nombre de paſſages obſcènes, & de réfléxions qui ne le ſont pas moins. Pourquoi? Pour réjouïr & divertir un Eſprit fatigué. Il faiſoit à peu près comme nos Prudes, il accordoit à ſon imagination un plaiſir qu'il refuſoit à ſes ſens; plaiſir innocent, qui réveille l'Ame & la tient plus longtems en haleine. C'eſt ainſi que la gayété des Objets, dont le plus ſouvent dépend la nôtre, eſt néceſſaire aux Poëtes; c'eſt elle qui fait éclôre ces graces, ces Amours, ces fleurs, & toute cette charmante Volupté qui coule du pinceau de la Nature, & que reſpirent les Vers d'un Voltaire, d'un d'Arnaud, ou de ce Roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Com-

Combien d'Auteurs gais, voluptueux, ont passé pour tristes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs Romans, ou dans leurs Tragédies! Un Hommes trés aimable, qui n'est rien moins que triste, (Ami du plus grand des Rois, allié à une des plus grandes maisons d'Allemagne, estimé, aimé de tous ceux qui le connoissent, jouïssant de tant d'honneurs, de Bien, de Réputation, il seroit sans doute fort à plaindre, s'il l'étoit:) a paru tel à quelques Lecteurs, dans son célébre *Essai de Philosophie morale*. Pourquoi? Parce qu'on lui suppose constamment la même sensation que nous laissent des vérités philosophiques, plus faites pour mortifier l'amour propre du Lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de Satyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux Ennemis des vices de leur tems! Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchans & les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'est pas plus, qu'on n'est triste, pour dire des choses qui ne sont ni agréables, ni flatteuses: Et comme un Auteur gai & vif peut écrire sur la mélancolie & la tranquillité, un Savant heureux peut faire voir qu'en général l'Homme est fort éloigné de l'être.

Si j'ose me nommer après tant de grands Hommes, que n'en a-t-on pas dit, o bon Dieu! Et que n'en a-t-on pas écrit? Quels cris n'ont pas poussé les Dévots, les Médecins & les Malades mêmes, dont chacun a épousé la quérelle de son Charlatan. Quelles plaintes amères de toutes parts? Quel Journaliste a refusé un *glorieux* azyle à mes Calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même! Quel vil Gazetier de

de Göttingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré a belles dents? Dans quelle maison dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité, comme un autre Cartouche? Par qui? Par des gens qui ne m'ont jamais vû; par des gens irrités de me voir penser autrement qu'eux, surtout désesperés de ma seconde fortune: par des gens enfin qui ont cru mon coeur coupable des démangeaisons systématiques de mon Esprit. De quelle indignité n'est pas capable l'amour propre blessé dans ses préjugés les plus mal fondés, ou dans sa conduite la plus dépravée! Foible Roseau transplanté dans une eau si trouble, sans cesse agité par tous les vents contraires, comment ai-je pû y prendre une si ferme & si belle racine? Par quel bonheur entouré de si puissans Ennemis, me suis-je soutenu, & même élevé malgré eux, jusqu'au Trône d'un Roi, dont la seule protection déclarée pouvoit enfin dissiper, comme une vapeur maligne, un si cruel acharnement?

Osons le dire, je ne ressemble en rien à tous ces Portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes Ecrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le sont le plus, l'est encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais coeur, ni mauvaise intention à me reprocher; & si mon Esprit s'est égaré, (il est fait pour cela,) mon coeur plus heureux ne s'est point égaré avec lui.

Ne se désabusera-t-on jamais sur le compte des Philosophes & des Ecrivains? Ne verra-t-on point qu'autant le

coeur est différent de l'Esprit, autant les moeurs peuvent différer d'une Doctrine hardie, d'une Satire, d'un Systême, d'un Ouvrage quel qu'il soit.

De quel danger peuvent être les égaremens d'un Esprit sceptique qui vole d'une hypothèse à une autre, comme un oiseau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un dégré de probalité, demain séduit par un autre plus fort.

Pourquoi rougirois-je de flotter ainsi entre la vraisemblance & l'incertitude? La Vérité est-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empressement? Hélas! non; le sort des meilleurs Esprits est de passer du Berceau de l'ignorance où nous naissons tous, dans le Berceau du Pirrhonisme, où la plûpart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, si je n'ai pas même daigné user contr'eux de ces ruses & de ces stratagèmes qui ont mis tant d'Auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs Synodes, il ne s'ensuit pas que je sois un mauvais sujet, un Perturbateur, une *Peste* dans la Société; car tous ces *éloges* n'ont rien couté à mes adversaires. Quelle que soit ma spéculation dans le repos de mon Cabinet, ma Pratique dans le monde ne lui ressemble guères; je ne moralise point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, salutaire, utile, avantageux; ici, je préfère la vérité, comme

Phi-

Philoſophe; là, l'erreur, comme Citoyen; l'erreur eſt en effet plus à la portée de tout le monde; nourriture générale des Eſprits, dans tous les tems, & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbéciles Mortels! Je ne parle point dans la Société de toutes ces hautes vérités philoſophiques, qui ne ſont point faites pour la multitude. Si c'eſt deshonorer un grand remède, que de le donner à un Malade abſolument ſans reſſource, c'eſt profaner, c'eſt proſtituer l'auguſte Science des choſes, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ſes myſtères, ont des yeux ſans voir, & des oreilles ſans entendre. En un mot, Membre d'un Corps dont je tire tant d'avantages, il eſt juſte que je me conduiſe ſans répugnance ſur des principes auxquels, (poſée la méchanceté de l'Eſpèce,) chacun doit la ſûreté de ſa perſonne & de ſes biens. Mais Philoſophe, attaché avec plaiſir au char glorieux de la ſageſſe, m'élevant au deſſus des préjugés, je gémis ſur leur néceſſité, faché que le Monde entier ne puiſſe être peuplé d'Habitans qui ſe conduiſent par Raiſon.

Voilà mon Ame toute nüe. Pour avoir dit librement ce que je penſe, il ne faut donc pas croire que je ſois ennemi des bonnes moeurs, ni que j'en aïe de mauvaiſes. *Si impura eſt pagina mihi, vita proba.* Je ne ſuis pas plus Spinoſiſte, pour avoir fait *l'Homme Machine*, & expoſé le *Syſtême d'Epicure;* que méchant, pour avoir fait une Satyre contre les plus Charlatans de mes confrères; que vain, pour avoir critiqué nos Beaux Eſprits; que débauché, pour avoir oſé ma-

nier le délicat pinceau de la Volupté. Enfin, quoique j'aïe fait main basse sur les remords, comme Philosophe; si ma Doctrine étoit dangereuse, (ce que je défie le plus acharné de mes Ennemis de prouver) j'en aurois moi-même comme Citoyen.

J'ai bien voulu au reste avoir une pleine condescendance pour tous ces Esprits foibles, bornés, scrupuleux, qui composent le *savant* Public; plus ils m'ont mal compris & mal interpreté, plus ils ont représenté mon dessein avec une injustice odieuse; moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un Ouvrage qui les a si fort & si mal à propos scandalisés, séduits sans doute par ces espèces d'abbattis philosophiques que j'ai faits des vices & des vertus; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la Société que je respecte & que j'aime; c'est que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire r'imprimer le même Ecrit, retouché & refondu; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de Sa Majesté un Exemplaire complet de mes Ouvrages. Devant un tel Génie, on ne doit point craindre de paroître à découvert, si ce n'est à cause du peu qu'on en a.

Ah! si tous les Princes étoient aussi pénétrans, aussi éclairés, aussi sensibles au don précieux de l'Esprit, avec quel plaisir & quel succés, chacun suivant hardiment le Talent qui l'entraîne, favoriseroit le progrés des Lettres, des Sciences, des Beaux-Arts, & sur-tout de leur auguste Souveraine, la Philosophie. On n'entendroit plus parler de ces facheux préjugés où

où l'on est, que cette Science trop librement cultivée, peut s'élever sur les débris des Loix, des Moeurs, &c. on donneroit sans crainte une libre carrière à ces beaux & puissans Esprits, aussi capables de faire honneur aux Arts par leurs lumières, qu'incapables de nuire à la Société par leur Conduite. Enfin, loin de gêner, de chagriner les seuls Hommes, qui dissipant peu à peu les ténébres de nôtre ignorance, peuvent éclairer l'Univers, on les encourageroit au contraire par toutes sortes de récompenses & de bienfaits.

Il est donc vrai que la Nature & la Raison humaine, éclairées par la Philosophie, & la Religion soutenüe & comme étayée par la Morale & la Politique, sont faites par leur propre constitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'ensuit pas pour cela, que la Philosophie, quoique théoriquement contraire à la Morale & à la Religion, puisse réellement détruire ces liens sages & sacrés. Il est aussi prouvé que toutes ces guerres philosophiques n'auroient au fond rien de dangereux sans l'odieuse haine théologique qui les suit; puisqu'il suffit de définir, de distinguer & de s'entendre, (chose rare à la vérité!) pour concevoir que la Philosophie & la Politique ne se croizent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'essentiel à démêler ensemble,

Voilà deux branches bien *élaguées*, si je ne me trompe: passons à la troisiéme, & mon Paradoxe sera prouvé dans toute son étendüe.

Quoique le resserrement des noeuds de la Société par les heureuses mains de la Philosophie, paroisse un problême plus diffi-

difficile à comprendre à la première vûe, je ne crois cependant pas, après tout tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réfléxions bien profondes pour le résoudre.

Sur quoi n'étend-elle pas ses aîles? A quoi ne communique-t-elle pas sa force & sa vigueur? Et de combien de façons ne peut-elle pas se rendre utile & recommandable?

Comme c'est elle qui traite le corps en Médecine, c'est elle aussi qui traite, quoique dans un autre sens, les Loix, l'Esprit, le Coeur, l'Ame, &c. c'est elle qui dirige l'art de penser, par l'ordre qu'elle met dans nos idées; c'est elle qui sert de baze à l'art de parler, & se mêle enfin utilement par-tout, dans la Jurisprudence, dans la Morale, dans la Métaphysique, dans la Rhétorique, dans la Religion, &c. Oüi utilement, je le répéte, soit qu'elle enseigne des vérités, ou des erreurs.

Sans ses lumières, les Médecins seroient réduits aux premiers tâtonnemens de l'aveugle Empirisme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'Art Hippocratique.

Comment est-on parvenu à donner un air de Doctrine, & comme une espéce de corps solide, au Squélette de la Métaphysique? En cultivant la Philosophie, dont l'art magique pouvoit seul changer un *vuide Toricellien*, pour ainsi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce souffle fugitif, cet air de la vie, si facile à pomer de la Machine pneumatique du Thorax.

Si la Religion eût pû parler le langage de la Raison, Nicole, cette belle plume du siécle passé, qui l'a si bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre secours?

Com-

Combien d'autres, ſoit excellens uſages, ſoit heureux abus de l'induſtrie des Philoſophes! Qui a érigé la Morale à ſon tour en eſpéce de Science? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec ſa Compagne, la Métaphyſique, dans le domaine de la ſageſſe dont elle fait aujourd'hui partie? Elle même, la Philoſophie. Oüi, c'eſt elle qui a taillé & perfectionné cet utile inſtrument; qui en a fait une Bouſſole merveilleuſe, ſans elle Aiman brut de la Société: c'eſt ainſi que les arbres les plus ſtériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'eſt ainſi que nos travaux Académiques auront peut-être auſſi quelque jour une utilité ſenſible.

Pourquoi Moyſe a-t-il été un ſi grand Législateur? Parce qu'il étoit Philoſophe. La Philoſophie influe tellement ſur l'art de gouverner, que les Princes qui ont été à l'école de la Sageſſe, ſont faits pour être, & ſont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point éte imbus des préceptes de la Philoſophie, témoin encore l'Empereur Julien, & le Roi Philoſophe, aujourd'hui ſi célébre. Il a ſenti la néceſſité d'abroger les Loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes; il a porté de ce coté cet oeil philoſophique qui brille dans tous ſes Ouvrages. Ainſi la Juſtice ſe fait d'autant mieux dans tous les Etats où j'écris, qu'elle a été, pour ainſi dire, *raiſonnée*, & ſagement réformée par le Prince qui les gouverne. S'il a proſcrit du Barreau un art qui fait ſes délices, comme il fait ceux de ſes Lecteurs, c'eſt qu'il en a connu tout le ſéduiſant préſtige; c'eſt qu'il a vû l'abus qu'on peut faire

faire de l'Eloquence, & celui qu'en a fait Ciceron lui même (*).

Il est vrai que la plus mauvaise cause, maniée par un habile Rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouïllée de ce souverain Empire que l'art de la Parole n'usurpe que trop souvent sur la Justice & la Raison.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux Clinquant de Périodes arondies, d'expressions artistement arrangées, tout ce vuide de mots qui périssent pompeusement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'Eloquence enfin, comment pourroit-on la découvrir, & séparer tant d'alliage du vrai Métal?

S'il est possible de tirer quelquefois la Vérité de ce puits impénétrable, au fonds duquel un Ancien l'a placée, la Philosophie nous en indique les moiens. C'est la pierre de touche des pensées solides, des raisonnemens justes; c'est le creuset où s'évapore tout ce que méconnoît la Nature. Dans ses habiles mains, le Peloton des choses les plus embrouïllées se développe & se dévide en quelque sorte, aussi aisément qu'un grand Médecin débrouïlle & démasque les maladies les plus compliquées.

La Rhétorique donne-t-elle aux Loix, ou aux Actions les plus injustes, un air d'équité & de Raison, la Philosophie n'en est pas la dupe; elle a un point fixe pour juger sainement de ce qui est honnête ou deshonnête, équitable ou injuste, vicieux ou vertueux; elle découvre l'erreur & l'injustice des

(*) Voyez les excellens Mémoires que le Roi a donnés à son Académie.

des Loix, & met la veuve avec l'Orphelin à l'abri des piéges de cette Sirène, qui prend ſans peine, & non ſans danger, la Raiſon à l'appât d'un Discours brillant & fleuri. Souffle pur de la Nature, le poiſon le mieux apprêté ne peut vous corrompre!

Mais l'Eloquence même, cet art inventé par la Coquetterie de l'Eſprit, qui eſt à la Philoſophie ce que la plus belle forme eſt à la plus précieuſe matière, quand elle doit trouver ſa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démoſthènes & les Bourdaloües? La Philoſophie. Sans elle, ſans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'Eloquence de Ciceron eût peut-être été vaine; tous ces beaux plaidoyers qui faiſoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrés, Catilina &c. tous ces Chefs-d'oeuvres de l'Art de parler n'euſſent point maitriſé les Eſprits de tout un Sénat Romain, & ne fuſſent point parvenus jusqu'à nous.

Je ſai qu'un ſeul trait d'Eloquence chaude & patétique, au ſeul nom de *Patrie,* ou de *François* bien prononcé, peut exciter les Hommes à l'Héroïsme, rappeller la victoire, & fixer l'incertitude du ſort. Mais ces cas ſont rares, où l'on n'a affaire qu'à l'imagination des Hommes, où tout eſt perdu, ſi on ne la remüe fortement; au lieu que la Philoſophie qui n'agit que ſur la Raiſon, eſt d'un uſage journalier, & rend ſervice, même lorsqu'on en abuſe en l'appliquant à des erreurs reçuës.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un ſujet important ſur lequel je n'ai fait que gliſſer; c'eſt la Raiſon éclairée

par le flambeau de la Philosophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juste & l'injuste, le Bien & le Mal Moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en soi, n'est ni droit de Raison, ni droit d'Equité; c'est un droit de force, qui écrase souvent un misérable qui a de son coté la raison & la justice. Ce qui protége le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conséquent les loix peuvent souvent avoir besoin d'être rectifiées. Or qui les rectifiera, réformera, pésera, pour ainsi dire, si ce n'est la Philosophie? Comment? Où? Si ce n'est dans la Balance de la Sagesse & de la Société; car le voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juste & de l'injuste; l'Equité ne se connoît & ne se montre que dans ce seul point de vüe, elle ne se pese, encore une fois, que dans cette Balance, où les loix doivent par conséquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les Actions humaines, que celles-là seules sont justes, ou équitables, qui favorisent la Société; que celles-là seules sont injustes, qui blessent ses intérêts. Tel est encore une fois le seul moïen de juger sainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cause à Puffendorff sur Grotius, Personnages célébres qui ont marché par des chemins divers dans la même carrière, la Philosophie avoüe que, si l'un s'est montré meilleur Philosophe que l'autre, en reconnoissant tout acte humain indifférent en soi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme Jurisconsulte, ou Moraliste, en donnant aux loix cequi est réversible à ceux pour lesquels elles sont

faites. Osons le dire, ces deux grands Hommes, faute d'idées claires & de nôtre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'est ainsi que la Philosophie nous apprend que ce qui est absolument vrai, n'étouffe pas ce qui est rélativement juste, & que par conséquent elle ne peut nuire à la Morale, à la Politique, & en un mot à la sûreté du Commerce des Hommes; conséquence évidente à laquelle on ne peut trop revenir dans un Discours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout son jour.

Puisque nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est vrai, n'est pas juste pour cela; & réciproquement que ce qui est juste, peut bien n'être pas vrai; que ce qui tient du légal, ne suppose absolument aucune équité, laquelle n'est reconnoissable qu'au signe & au caractère que j'ai rapporté, je veux dire l'interét de la Société; voilà donc enfin les ténébres de la Jurisprudence & les chemins couverts de la Politique, éclairés par le flambeau de la Philosophie. Ainsi toutes ces vaines disputes sur le Bien & le Mal Moral, à jamais terminées pour les bons Esprits, ne seront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la sagacité des réfléxions philosophiques, ou dont le fanatique aveuglement ne peut se désiller à la plus frappante lumière.

Il est tems d'envisager nôtre aimable Reine sous un autre aspect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la

Philoſophie n'agrandit l'Eſprit: propriété par laquelle ſeule, quelques Syſtêmes qu'on embraſſe, elle peut toûjours ſervir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu ne ſont que ſpécieuſes & éblouïſſantes; que celles de l'immortalité de l'Ame ne ſont que Scholaſtiques & frivoles; que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni nôtre foible Eſprit comprendre, nos illuminés *Abadiſtes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une Nation, m'appellera publiquement *Athée*: mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, réfuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon Eſprit; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumières publiques, & l'Eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout Philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le joüet de l'erreur; mais quand cela ſeroit, en faiſant penſer mon Lecteur, en aiguiſant ſa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de ſon génie: & par là même je ne vois pas pourquoi je ſerois ſi mal accueilli par les bons Eſprits.

Comme les plus fauſſes hypothèſes de Descartes paſſent pour d'heureuſes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des vérités qui ſeroient encore inconnües ſans elles; les Syſtêmes de Morale ou de Métaphyſique les plus mal fondés, ne ſont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvû-qu'ils

qu'ils ſoient bien raiſonnés, & qu'une longue chaîne de conſéquences merveilleuſement déduites, quoique de principes faux ou chimériques, tels que ceux de Leibniz & de Wolff, donne à l'Eſprit exercé la facilité d'embraſſer dans la ſuite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en réſultera-t-il? Une plus excellente longue-vüe, un meilleur Télescope, & pour ainſi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands ſervices.

Laiſſons le peuple dire & croire, que c'eſt abuſer de ſon Eſprit & de ſes talens, que de les faire ſervir au triomphe d'une Doctrine oppoſée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus; car ce ſeroit dommage au contraire que le Philoſophe ne les tournât pas du ſeul côté par lequel il peut acquérir des connoiſſances. Pourquoi? Parce que ſon génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux, auxquels ſes recherches & ſes lumières pourront ſe communiquer, ſeront plus à portée de juger des cas les plus difficiles; de voir les abus qui ſe gliſſent ici; les profits qu'on pourroit faire là; de trouver enfin les moiens les plus courts & les plus efficaces de remédier au désordre. Semblable à un Médecin, qui faute de Théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans le vaſte Labirinthe de ſon Art; ſans ce nouveau ſurplus de lumières, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuſe application, l'Eſprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pû découvrir toutes ces choſes. Tant il eſt vrai que ſuivant les divers uſages qu'on peut faire de la Science des choſes par leurs effets, (car c'eſt ainſi que je voudrois la Philoſophie modeſtement définie), elle a une infinité de Rameaux qui s'étendent au loin & ſemblent pouvoir tout protéger: la Nature; en puiſant mille thréſors dans ſon ſein,

thréſors que ſon ingénieuſe pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux: l'art; en exerçant le génie & reculant les bornes de l'Eſprit humain.

Que nous ſerviroit d'augmenter les facultés de nôtre Eſprit, s'il n'en réſultoit quelque Bien pour la Société, ſi l'accroiſſement du génie & du ſavoir n'y contribuoit en quelque manière, directe, ou indirecte?

Il n'eſt donc rien de plus vrai que cette maxime: que le peuple ſera toûjours d'autant plus aiſé à conduire, que l'Eſprit humain acquérra plus de force & de lumières. Par conſéquent comme on apprend dans nos manéges à brider, à monter un Cheval fougueux, on apprend de même à l'école des Philoſophes l'art de rendre les Hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumières naturelles de la Raiſon. Peut-on mieux faire que de la fréquenter aſſiduëment? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer jusqu'aux avenües?

De tous côtés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la Philoſophie a donc encore une fois une influence ſur le Bien public, influence le plus ſouvent indirecte à la vérité; mais ſi conſiderable, qu'on peut dire que, comme elle eſt la Clé de la Nature & des Sciences, la gloire de l'Eſprit, elle eſt auſſi le flambeau de la Raiſon, des loix, & de l'humanité.

Faiſons nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Législateurs, Juges, Magiſtrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la ſaine Philoſophie éclairera toutes vos démarches;

ches; vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies; enfin vous contiendrez mieux les Hommes, Philoſophes, qu'Orateurs, & Raiſonnans, que Raiſonneurs.

Abuſer de la Philoſophie, comme de l'Eloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'Ame, l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez vous que la Religion mette le plus foible à l'abri du plus fort? Penſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant de freins qui les retiennent? Que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendroient qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la ſuperſtition? Servez-vous de toute vôtre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir, ſi le malheur du monde en dépend! Raffermiſſez par la force d'Argumens captieux leur foi chancelante; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la Religion de leurs Peres; donnez, comme nos ſacrés *Joſſes*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités: que le Tabernacle s'ouvre; que les loix de Moyſe s'interprétent, que les Myſtères ſe dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'Autel n'en eſt que plus reſpectable, quand c'eſt un Philoſophe qui l'encenſe.

Tel eſt le fruit de l'arbre philoſophique, fruit mal à propos défendu, ſi ce n'eſt que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défenſe ici, comme en tant d'autres choſes, excite le Eſprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas inſinuer par là qu'on doive tout met-

mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux Myſtères de la Nature. Je ſens trop bien que la Tortüe ne peut courir, les Animaux rampans voler, ni les Aveugles voir. Tout ce que je déſire, c'eſt que ceux qui tiennent le timon de l'Etat, ſoient un peu Philoſophes: tout ce que je penſe, c'eſt qu'ils ne ſauroient l'être trop.

En effet j'en ai déjà fait ſentir l'avantage par les plus grands Exemples, plus les Princes, ou leurs Miniſtres ſeront Philoſophes, plus ils ſeront à portée de ſentir la différence eſſentielle qui ſe trouve entre leurs caprices, leur Tyrannie, leurs loix, leur Réligion, la vérité, l'équité, la juſtice; & par conſéquent plus ils ſeront en état de ſervir l'humanité & de mériter de leurs ſujets, plus auſſi ils ſeront à portée de connoître que la Philoſophie, loin d'être dangereuſe, ne peut qu'être utile & ſalutaire; plus ils permettront volontiers aux Savans de répandre leurs lumières à pleines mains; plus ils comprendront enfin, qu' Aigles de l'Eſpéce humaine, faits pour s'élever, ſi ceux-ci combattent philoſophiquement les les préjugés des uns, c'eſt pour que ceux qui ſeront capable de ſaiſir leur Doctrine, s'en ſervent, & les faſſent valoir au profit de la Société, lorsqu'ils les croiront néceſſaires.

Plein d'un reſpect unique & ſans bornes pour cette Reine du Sage, nous la croirons donc bienfaiſante, douce, incapable de traîner à ſa ſuite aucun inconvénient facheux; ſimple, comme la vérité qu'elle annonce; nous croirons que les Oracles de cette vénérable Sibille ne ſont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer le ſens & l'eſprit; toû-

jours

jours utiles, directement, ou indirectement, quand on ſait en faire un bon uſage.

Sectateurs zélés de la Philoſophie, pour en être plus zélés Patriotes, laiſſons donc crier le vulgaire des Hommes, & ſemblables aux Janſéniſtes qu'une excommunication injuſte n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine theologique, que la puiſſante cabale des préjugés qui l'attiſent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puiſſent jamais émouſſer ce goût dominant pour la ſageſſe, qui caractériſe un Philoſophe.

Ce devoir, ſi vous le demandez, c'eſt de ne point croire en imbécile, qui ſe ſert moins de ſa Raiſon, qu'un avare de ſon argent; c'eſt encore moins de feindre de croire; l'Hypocriſie eſt une Comédie indigne de l'Homme; enfin c'eſt de cultiver une Science, qui eſt la Clé de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du ſiécle, eſt plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oüi, Philoſophes, voilà vôtre devoir: le vôtre, Princes, c'eſt d'écarter tous les obſtacles qui effraïent les génies timides, c'eſt d'écarter toutes ces Bombes de la Théologie & de la Métaphyſique, qui ne ſont pas pleines de vent, quand c'eſt un ſaint Homme en fureur qui les lance: *tantæ animis cœleſtibus iræ*!

Encourager les travaux philoſophiques par des Bienfaits & des Honneurs, pour punir ceux qui y conſacrent leurs veilles, quand par hazard ces travaux les éloignent des ſentiers de la multitude & des Opinions communes, c'eſt refuſer

la Communion & la ſépulture à ceux que vous payez pour vous amuſer ſur leurs Théatres. L'un, il eſt vrai, ne devroit pas m'étonner plus que l'autre: mais à la vüe de pareilles contradictions, le moien de ne pas s'écrier avec un Poëte-Philoſophe!

Ah! verrai-je toûjours ma folle Nation
Incertaine en ſes voeux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos moeurs avec nos Loix toûjours ſe contrédire
Et le foible Français s'endormir ſous l'Empire
De la ſuperſtition?

Le tonnerre eſt loin; laiſſons gronder, & marchons d'un pas ferme à la Vérité; rien ne doit enchaîner dans un Philoſophe la liberté de penſer; ſi c'eſt une folie, c'eſt celle des grandes ames: pourvû qu'elles s'élevent, elles ne craignent point de tomber.

Qui ſacrifie les dons précieux du génie, à une vertu politique, triviale, & bornée, comme elles le ſont toutes, peut bien dire qu'il a reçu ſon Eſprit en ſtupide Inſtinct, & ſon Ame en ſordide intérêt. Qu'il s'en vante au reſte, ſi bon lui ſemble; Pour moi, diſciple de la Nature, Ami de la ſeule Vérité, dont le ſeul fantôme me fait plus de plaiſir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune; moi qui ai mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me ſauver, & même de m'enricher dans l'obſcurité par la prudence; Philoſophe généreux, je ne refuſerai point mon hommage aux charmes qui m'ont ſéduit. Plus la mer eſt couverte d'écueils, & fameuſe en naufrages, plus je penſerai qu'il eſt beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls: oüi, j'oſerai dire libre-

ment

ment ce que je penſe; & à l'exemple de Montagne, paroiſſant aux yeux de l'Univers, comme devant moi-même, les vrais Juges des choſes me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confeſſion même de mes vices.

Soions donc libres dans nos Ecrits, comme dans nos actions; montrons y la fiére indépendance d'un Républicain. Un Ecrivain timide & circonſpect, ne ſervant ni les Sciences, ni l'Eſprit humain, ni ſa Patrie, ſe met lui-même des entrâves qui l'empéchent de s'élever; c'eſt un Coureur dont les ſouliers ont une ſemelle de Plomb, ou un Nageur qui met des veſſies pleines d'eau ſous ſes aiſſelles. Il faut qu'un Philoſophe écrive avec une noble hardieſſe, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le ſont pas.

O! Vous qui étes ſi prudens, ſi réſervés, qui uſez de tant de ruſes & de ſtratagêmes, qui vous maſquez de tant de voiles & avec tant d'adreſſe que les Hommes ſimples, perſifflés, ne peuvent vous deviner, qui vous retient? Je le vois, vous ſentez que parmi tant de Seigneurs qui ſe diſent vos Amis, (*) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un ſeul qui ne vous abandonne dans la disgrace; non, pas un ſeul qui ait la générosité de redemander à ſon Roi le rappel d'un Homme de génie; vous craignez le ſort de ce jeune & célébre Savant, à qui un *Aveugle* a ſuffi pour éclairer l'Univers, & conduire ſon Auteur à Vincennes: ou de cet autre (Touſ-

(*) Donec eris felix, multos numerabis amicos
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.
Ovid.

ſaint) moins grand génie, que des *moeurs* purcs, toûjours eſtimables, quoique quelquefois bizarres, trouvées indiscretement ſur les traces du Paganisme, ont relegué, dit-on, à cette autre affreuſe Inquiſition (la Baſtille). Quoi donc! de tels Ecrits n'excitent point en vous cette élevation, cette grandeur d'Ame, qui ne connoît point le danger? A la vüe de tant de beaux Ouvrages, êtes-vous ſans courage, ſans amour propre? A la vüe de tant d'Ame, ne vous en ſentez-vous point?

Je ne dis pas que la liberté de l'Eſprit ſoit préférable à celle du corps; mais quel homme, vraiment Homme, tant ſoit peu ſenſible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque tems privé de la dernière?

Rougiſſez, Tyrans d'une Raiſon ſublime; ſemblables à des Polypes coupés en une infinité de morceaux, les Ecrits que vous condamnez au feu, ſortent, pour ainſi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces Hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur Patrie, (j'oſe le dire, ſans craindre qu'on me ſoupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets,) ces Hommes que vous enfermez dans des priſons cruelles, écoutez ce qu'en penſent les Eſprits les plus ſages & les plus éclairés! Ou plutôt, tandis que leur perſonne gémit empriſonnée, voiez la gloire porter en triomphe leurs noms jusqu'aux Cieux! Nouveaux Auguſtes, ne le ſoiez pas en tout, épargnez vous la honte des crimes littéraires, un ſeul peut flétrir tous vos lauriers; ne puniſſez pas les Lettres & les Arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le mieux;

ou

ou les Ovides Modernes porteront avec leurs soupirs vos cruels traitemens à la postérité indignée, qui ne leur refusera ni larmes, ni suffrage. Et comment pourroit-elle sans ingratitude lire d'un oeil sec les *Tristes* & les complaintes de Beaux-Esprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, sans se perdre? Et quelle est cette folle yvresse où je me laisse emporter! Oüi, il est un milieu juste & raisonnable, (*Est modus in rebus* &c.) dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs, à qui la plus flatteuse vengeance ne suffit point, je veux dire l'applaudissement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des Ouvrages immortels? Pensez tout haut, mais cachez (*) vous. Que la Postérité soit vôtre seul point de vüe; qu'il ne soit jamais croizé par aucun autre. Ecrivez, comme si vous étiez seul dans l'Univers, ou comme si vous n'aviez rien à craindre de la jalousie & des préjugés des hommes; ou vous manquerez le but.

(*) C'est là nécessité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *Dédicace à Mr. Haller*. Je sens que c'est une double extravagance de dédier amicalement un Livre aussi hardi que *l'Homme Machine*, à un Savant que je n'ai jamais vû, & que 50. ans n'ont pû délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyois pas que mon style m'eût trahi. Je devrois peut-être supprimer une piéce qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle est adressée, mais elle a reçu de si grands Eloges publics d'Ecrivains dont le suffrage est infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déja vüe dans toutes les Editions de *l'Homme Machine*, *cum benâ veniâ célèberrimi*, *SAVANTISSIMI*, *PEDANTISSIMI professoris*.

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le ſon qui me déſigne, & qui m'eſt commun avec tant d'hommes obſcurs, ſoit porté dans l'immenſité des Siécles & des Airs: ſi je conſulte même, moins ma modeſtie, que ma foibleſſe, je croirai ſans peine que l'Ecrivain, ſoumis aux mêmes loix que l'Homme, périra tout entier. Qui ſait même, ſi dans un projet ſi fort au deſſus de mes forces, une réputation auſſi foible que la mienne, ne pourroit pas échouër au même écueil, où s'eſt déja briſée ma fortune,

Quoiqu'il en ſoit, auſſi tranquille ſur le ſort de mes Ouvrages, que ſur le mien propre, j'atteſterai du moins que j'ai regardé la plûpart de mes contemporains, comme des préjugés ambulans; que je n'ai pas plus brigué leur ſuffrage, que craint leur blâme, ou leur cenſure; & qu'enfin content & trop honoré de ce petit nombre de Lecteurs dont parle Horace, & qu'un Eſprit ſolide préférera toûjours au reſte du monde entier, j'ai tout ſacrifié au brillant Spectre qui m'a ſéduit. Et certes, s'il eſt dans mes Ecrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philoſophique qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entrepriſe.

Mon Naufrage, & tous les malheurs qui l'ont ſuivi, ſont au reſte faciles à oublier dans un port auſſi glorieux & auſſi digne d'un Philoſophe: j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh! le moien de ſe repentir d'une auſſi heureuſe ſaute que le mienne!

Mais

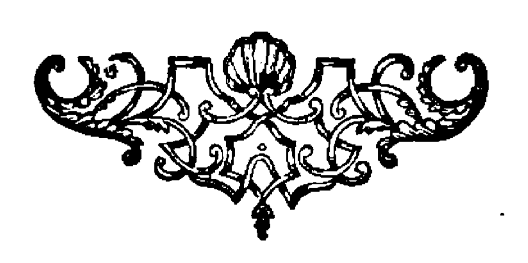
Mais quelle plus belle invitation aux Amateurs de la Vérité! On peut ici, Apôtre de la ſeule Nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la ſaine Philoſophie, comme on ſe rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaiſſeau dant je me ſuis ſauvé. Quel plaiſir de n'avoir à faire ſa Cour qu'à cette Reine immortelle! Quelle honte qu'on ne puiſſe ailleurs librement faire voile ſur une Mer qui conduit à l'acquiſition de tant de richeſſes, & comme au Perou des Sciences! Beaux Eſprits, Savans, Philoſophes, Génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos Contrées? Celui que vous voiez, celui qui vous ouvre ſi libéralement la Barrière, eſt un Héros, qui jeune encore eſt arrivé au Temple de Mémoire par presque tous les chemins qui y conduiſent. Venez... Que tardez-vous? Il ſera vôtre guide, vôtre modèle & vôtre appui, il vous forcera par ſon illuſtre exemple à marcher ſur ſes traces dans la pénible ſentier de la gloire; *Dux & exemplum & neceſſitas*, comme dit Pline le Jeune en un autre ſujet. S'il ne vous eſt pas donné de le ſuivre, vous partagerez du moins avec nous le plaiſir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'eſt pas ſa Couronne c'eſt ſon Eſprit que j'envie.

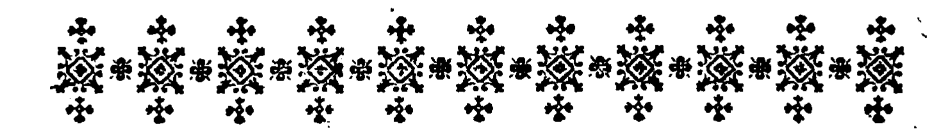
Vous que ces ſacrés Perturbateurs d'un repos reſpectable

ble n'ont point troublés, ſous de ſi glorieux Auſpices, paroiſſez hardiment, Ouvrages protégés; vous ne le ſeriez point, ſi vous étiez dangereux, un Philoſophe ne vous eût point faits, & le plus Sage des Rois ne vous eût point permis de paroître. Un Eſprit vaſte, profond, accoutumé à réfléchir, ſait trop bien que ce qui n'eſt que philoſophiquement vrai, ne peut être nuiſible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triſte manteau, vous étiez, hélas! réduits à vous montrer ſeuls, timides en quelque ſorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, ſans vôtre Auteur, que vous craigniez même de démaſquer; ſemblables à ces tendres enfans qui voudroient dérober leur Père à la pourſuite de trop cruels Créanciers. Aujourd'hui, (pour parodier cet aimable & malheureux Poëte,) libres & plus heureux, vous n'irez plus en Ville ſans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un Navigateur (pour parler en Poëte) ſûr de la Protection de Neptune, entend gronder les flots.

F I N.



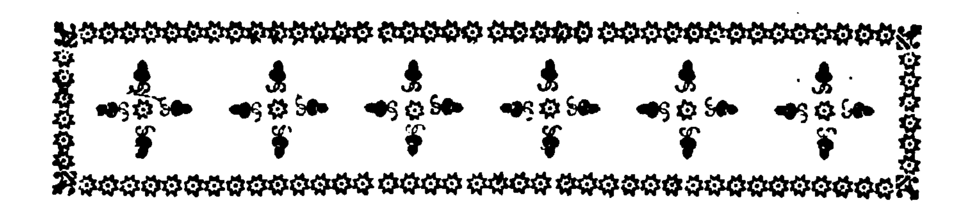


AVERTISSEMENT
DE
L'IMPRIMEUR.

ON ſera peut-être ſurpris que j'aie oſé mettre mon nom à un livre auſſi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, ſi je n'avois cru la Religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverſer ; & ſi j'euſſe pu me perſuader, qu'un autre Imprimeur n'eut pas fait très volontiers ce que j'aurois refuſé par principe de conſcience. Je ſai que la Prudence veut qu'on ne donne pas occaſion aux Eſprits foibles d'être ſéduits. Mais en les ſuppoſant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux. Pourquoi être ſi attentif, & ſi alerte à ſupprimer les Argumens contraires aux Idées de la Divinité & de la Religion ? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le *leurre?* & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction, & par conſéquent la Religion ! Quel moien, quelle eſpérance, de confondre jamais les Irréligionaires, ſi on ſemble les redouter ? Comment les ramener, ſi en leur défendant de ſe ſervir de leur raiſon, on ſe contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, ſans s'informer ſi elles méritent la même cenſure que leur façon de penſer.

UNE telle conduite donne gain de cauſe aux Incrédules; Ils ſe moquent d'une Réligion, que notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la Philoſophie: ils chantent victoire dans leurs retranchemens, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la Religion n'eſt pas victorieuſe; c'eſt la faute des mauvais Auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume; qu'ils ſe montrent bien armés; & la Théologie l'emportera de haute lutte ſur une auſſi foible Rivale. Je compare les Athées à ces Géans qui voulurent escalader les Cieux: ils auront toujours le même ſort.

VOILA ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite Brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime; ni même de dire mon ſentiment ſur les raiſonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoiſſeurs verront aiſément que ce ne ſont que des difficultés qui ſe préſentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'Ame avec le Corps. Si les conſéquences, que l'Auteur en tire, ſont dangereuſes, qu'on ſe ſouvienne qu'elles n'ont qu'une Hypothèſe pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire? Mais, s'il m'eſt permis de ſuppoſer ce que je ne crois pas; quand même ces conſéquences ſeroient difficiles à renverſer, on n'en auroit qu'une plus belle occaſion de briller. *A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*



À
MONSIEUR HALLER,
PROFESSEUR EN MEDECINE
à GOTTINGUE.

CE n'est point ici une Dédicace; vous êtes fort au-dessus de tous le Eloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un Discours Académique. Ce n'est point une Exposition de la nouvelle Méthode que j'ai suivie pour relever un sujet usé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reste si votre Disciple & votre ami a bien rempli sa carrière. C'est le plaisir que j'ai eu à composer cet ouvrage, dont je veux parler; c'est moi-même, & non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime Volupté de l'Etude. Tel est le sujet de ce Discours. Je ne serois pas le premier Ecrivain, qui, n'aiant rien à dire, pour réparer la Stérilité de son Imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites-moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suisse Illustre, Fracastor Moderne, vous qui savez tout à la fois connoître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer: savant Médecin, encore plus grand Poëte, dites-moi par quels charmes l'Etude peut changer les Heures en momens; quelle est la Nature de ces plaisirs de l'Esprit, si différens des plaisirs vulgaires .... Mais la lecture de vos charmantes Poësies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont

 inspiré.

inspiré. L'Homme, consideré dans ce point de vüe, n'a rien d'étranger à mon sujet.

La Volupté des sens, quelque aimable & chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donné la plume apparemment reconnoissante d'un jeune Medecin françois, n'a qu'une seule jouïssance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tuë point sans retour, il lui faut un certain tems pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non seulement sa joüissance augmente les desirs; mais on joüit ici, dès qu'on cherche à joüir. On joüit long-tems, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la Volupté de l'Esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'Esprit est au dessus du Corps? L'Esprit n'est-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les sensations? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de raions, à un Centre qui les produit? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Verité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sagesse! quelle conquête plus flateuse que de se soumettre tous les Esprits!

PASSONS en revüe tous les objets de ces plaisirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendüe ne sont-ils pas? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Elemens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. Le nature entière est son aliment, & l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

TANTOT c'est la Poësie ou la Peinture; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font gouter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron)

Piron) dans une loge d'Opera; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénetrée de mille beautés qui m'échapent.

VOLTAIRE ne peut refuser des pleurs à sa Merope; c'est qu'il sent le prix, & de l'ouvrage, & de l'Actrice. Vous avez lu ses écrits; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri! Comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas? Il en parle avec transport.

QU'UN grand Peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la Préface de Richardson, parle de la Peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? Il adore son Art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être Peintre. Tant il est enchanté de sa profession!

QUI n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Père Mallebranche, en lisant, ou quelques belles Tirades des Poëtes Tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains Ouvrages Philosophiques? Jamais Mme. Dacier n'eut compté sur ce que son Mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'Enthousiasme à traduire & développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même? Qu'est-ce que cette génération, cet enfantement d'Idées, que produit le goût de la Nature & la recherche du Vrai? Comment peindre cet Acte de la Volonté, ou de la Mémoire, par lequel l'Ame se reproduit en quelque sorte, en joignant une idée à une autre trace semblable, pour que de leur ressemblance & comme de leur union, il en naisse une troisième: car admirez les productions de la nature. Telle est son uniformité, qu'elles se font presque toutes de la même manière.

LES plaisirs des sens mal réglés, perdent toute leur vivacité & ne sont plus des plaisirs. Ceux de l'Esprit leur ressemblent jusqu'à un certain point. Il faut les suspendre pour les aiguiser. Enfin l'Etude a ses Extases, comme l'Amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une Catalepsie, ou immobilité de l'Esprit, si délicieusement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il poursuit. Il ne sent rien, à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goute, & en cherchant, & en trouvant la Vérité. Jugez de la puissance de ses charmes par l'Extase d'Archimedes; vous savez qu'elle lui couta la vie.

QUE les autres hommes se jettent dans la foule, pour ne pas se connoître, ou plutôt se haïr; le sage fuit le grand monde & cherche la solitude. Pourquoi ne se plait-il qu'avec lui-même, ou avec ses semblables? C'est que son Ame est un miroir fidèle, dans lequel son juste amour propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre connoissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.

COMME aux yeux d'un Homme qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres Hommes s'évanoüiroit, les plus superbes Palais se changeroient en Cabanes, & les plus nombreüses Armées ressembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainsi paroissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des Hommes, quand leur multitude embarrasse la Terre & se pousse pour un rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

QUE Pope débute d'une manière sublime dans son Essai sur l'Homme! *Que les Grands & les Rois sont petits devant lui! O vous, moins mon Maître, que mon Ami, qui aviez reçu de la Nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé; Ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller daus les sciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand Poëte, ou plutôt à gémir des joüets & des bagatelles, qui occupent sérieusement les Monarques. C'est à vous que je dois*

tout

tout mon bonheur. Non, la conquête du Monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un Philosophe goute dans son cabinet, entouré d'Amis müets, qui lui disent cependant tout ce qu'il desire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire & la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon cœur sans dégout aimera la vie. Avec le nécessaire, mon Esprit content cultivera toujours la sagesse.

OUI, l'Etude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les momens. A qui Ciceron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse, dont il tempère les passions fougueuses; pour le bien goûter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'Amour. L'Amour ne fait point de peur à un sage: il sait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le Soleil n'ecarte pas plus vite ceux de l'Atmosphère.

DANS la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner, ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours, sous ses yeux & par ses mains, croître & se former un Ouvrage qui charmera les siècles à venir, & même ses contemporains! Je voudrois, me disoit un jour un Homme dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être Auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'Imprimeur. Avoit-il tort? Et lors qu'on est applaudi, quelle Mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

POURQUOI tant vanter les plaisirs de l'Etude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégout ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui; qui se promène & voyage avec nous, & en un mot nous suit par tout? Heureux qui a brisé la chaine de tous ses préjugés! Celui-là seul goûtera ce plaisir dans toute sa pureté? Celui-là seul joüira de cette douce tranquillité d'Esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le Père du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

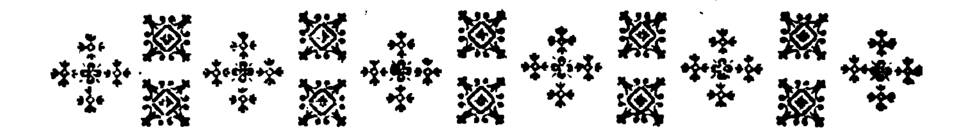
ARRETONS-NOUS un moment à jetter des fleurs sur les pas de ces grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linæus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes, pour y admirer sous une autre Montagne de Neige un Jardin planté par les mains de la Nature: Jardin qui fut jadis tout l'héritage du cèlèbre Professeur Suèdois. De-là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.

LÀ je vois Maupertuis, l'honneur de la Nation Françoise, dont une autre a merité de jouïr. Il sort de la table d'un Prince, qui fait, dirai-je l'admiration, ou l'étonnement de l'Europe? Où va-t-il? dans le Conseil de la Nature, où l'attend Newton.

QUE dirois-je du Chymiste, du Geomètre, du Physicien, du Mécanicien, de l'Anatomiste &c.? Celui-ci a presqu'autant de plaisir à examiner l'Homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

MAIS tout cède au grand Art de guérir. Le Medecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie; il paroit comme les frères d'Helène dans les tempêtes de la vie. Quelle Magie, quel Enchantement! Sa seule vüe calme le sang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce esperance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Astronome prédit une Eclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'Esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'évènement en a justifié la hardiesse!

LA première utilité des Sciences est donc de les cultiver; c'est déja un bien réel & solide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réüssit à délivrer par elle son esprit de ses illusions, & son cœur de sa vanité; but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse; tandis que tant de Pédans, après un demi-siècle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du tems, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, sur-tout dans les savans; & qui cependant devroit être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule Science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez M^r. si j'ai réüssi: & que cet Hommage de mon Amitié soit éternellement chéri de la vôtre.



L'HOMME MACHINE.

Il ne suffit pas à un Sage d'étudier la Nature & la Vérité; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser; car pour les autres, qui sont volontairement Esclaves des Préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la Vérité, qu'aux Grenouilles de voler.

Je réduis à deux, les Systêmes des Philosophes sur l'ame de l'Homme. Le prémier, & le plus ancien, est le Systême du Matérialisme; le second est celui du Spiritualisme.

Les Métaphisiciens, qui ont insinué que la Matière pourroit bien avoir la faculté de penser, n'ont pas deshonoré leur Raison. Pourquoi? C'est qu'ils ont un avantage, (car ici c'en est un,) de s'être mal exprimés. En effet, demander si la Matière peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la Matière peut marquer les heures. On

voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où Mr. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la Matière, que matérialisé l'Ame. Comment peut-on définir un Etre, dont la nature nous est absolument inconnuë?

Descartes, & tous les Cartésiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'Homme, comme s'ils les avoient vuës & bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'Ame ne pouvoit se connoître, que par les seules lumières de la Foi: cependant en qualité d'Etres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'Ecriture a voulu dire par le mot *Esprit*, dont elle se sert, en parlant de l'Ame humaine; & dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les Théologiens, ceux-ci le sont-ils davantage entr'eux sur tous les autres?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il est Auteur de la Nature, comme de la Révélation; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre; & la Raison, pour les accorder ensemble.

Se défier des connoissances qu'on peut puiser dans les Corps animés, c'est regarder la Nature & la Révélation, comme deux contraires qui se détruisent; & par conséquent, c'est

oser

oser soutenir cette absurdité: que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages, & nous trompe.

S'IL y a une Révélation, elle ne peut donc démentir la Nature. Par la Nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'Evangile, dont l'expérience seule est la véritable Interprète. En effet, les autres Commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la Vérité. Nous allons en juger par l'Auteur du *Spectacle de la Nature.* « Il est étonnant, dit-il, (au „ sujet de Mr. Locke,) qu'un Homme, qui dégrade notre „ Ame jusqu'à la croire une Ame de boüe, ose établir la Rai- „ son pour juge & souveraine Arbitre des Mystères de la Foi; „ car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante auroit-on du Christia- „ nisme, si l'on vouloit suivre la Raison?

OUTRE que ces réfléxions n'éclaircissent rien par rapport à la Foi, elles forment de si frivoles objections contre la Méthode de ceux qui croient pouvoir interpreter les Livres Saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

I°. L'EXCELLENCE de la Raison ne dépend pas d'un grand mot vuide de sens (*l'immaterialité*); mais de sa force, de son étendüe, ou de sa Clair-voyance. Ainsi une *Ame de boüe*, qui découvriroit, comme d'un coup d'œil, les rapports & les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, seroit évidemment préferable à une Ame sote & stupide, qui seroit faite des Elémens les plus précieux. Ce n'est pas être Philosophe, que de rougir avec Pline, de la misère de notre origine. Ce qui paroit vil, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil.

Mais comme l'Homme, quand même il viendroit d'une Source encore plus vile en aparence, n'en feroit pas moins le plus parfait de tous les Etres; quelle que soit l'origine de son Ame; si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle Ame, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde manière de raisonner de Mr. Pluche, me paroit vicieuse, même dans son systême, qui tient un peu du Fanatisme; car si nous avons une idée de la Foi, qui soit contraire aux Principes les plus clairs, aux Verités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la Révélation & de son Auteur, que cette idée est fausse; & que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'Evangile.

De deux choses l'une; ou tout est illusion, tant la Nature même, que la Révélation; ou l'expérience seule peut rendre raison de la Foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre Auteur? Je m'imagine entendre un Péripaticien, qui diroit: „Il ne faut pas croire l'expérience de Toricelli: car si nous la croyions, si nous allions bannir l'horreur „du vuide, quelle étonnante Philosophie aurions-nous?

J'ai fait voir combien le raisonnement de Mr. Pluche est vicieux *, afin de prouver prémièrement, que s'il y a une Révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Eglise, & sans aucun examen de la Raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la Méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpreter les choses

sur-

* *Il péche evidemment par une pétition de Principe.*

furnaturelles, incomprehensibles en soi, par les lumières que chacun a reçües de la Nature.

L'EXPÉRIENCE & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les Fastes des Medecins, qui ont été Philosophes, & non dans les Philosophes, qui n'ont pas été Médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le Labyrinthe de l'Homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des envelopes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre Ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misére, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls Physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, & sur-tout les Théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des Etudes obscures, qui les ont conduit à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au Fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le Mécanisme des Corps.

MAIS quoique nous aïons choisi les meilleurs Guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carrière.

L'HOMME est une Machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands Philosophes ont faites *à priori*, c'est à dire, en voulant

fe fervir en quelque forte des aîles de l'Efprit, ont été vaines. Ainfi ce n'eft qu'à *pofteriori*, ou en cherchant à demêler l'Ame, comme au travers des Organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas, découvrir avec évidence la nature même de l'Homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité poffible fur ce fujet.

PRENONS donc le bâton de l'expérience, & laiffons là l'Hiftoire de toutes les vaines opinions des Philofophes. Etre Aveugle, & croire pouvoir fe paffer de ce bâton, c'eft le comble de l'aveuglement. Qu'un Moderne a bien raifon de dire qu'il n'y a que la vanité feule, qui ne tire pas des caufes fecondes, le même parti que des prémières! On peut & on doit même admirer tous ces beaux Génies dans leurs travaux les plus inutiles; les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs, &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes Méditations & de tous leurs Ouvrages? Commençons donc, & voions, non ce qu'on a penfé, mais ce qu'il faut penfer pour le repos de la vie.

AUTANT de tempéramens, autant d'efprits, de caractères & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes a pouffée loin, jusqu'à dire que la Medecine feule pouvoit changer les Efprits & les mœurs avec le Corps. Il eft vrai que la Mélancolie, la Bile, le Phlegme, le Sang, &c. fuivant la nature, l'abondance & la diverfe combinaifon de ces humeurs, de chaque Homme font un Homme différent.

DANS les maladies, tantôt l'Ame s'éclipfe & ne montre aucun figne d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle eft double, tant

tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécillité se dissipe: & la convalescence, d'un Sot fait un Homme d'esprit. Tantôt le plus beau Génie devenu stupide, ne se reconnoit plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais, & avec tant de peine!

Ici c'est un Paralitique, qui demande si sa jambe est dans son lit: Là c'est un Soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations, & du lieu, où son Ame les raportoit, fait son illusion, & son espece de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeller & faire sentir tous les mouvemens; ce qui se fait avec je ne sai quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un Enfant, aux approches de la Mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères; & de là naissent tous ces singuliers Phénomènes de l'affection hystérique & hypocondriaque.

Que dirois-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en *Loups-garoux*, en *Coqs*, en *Vampires*, qui croient que les Morts les sucent? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui croient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'il ne se cassent; afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque met-

mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la Paralysie ? Je dois legèrement passer sur des choses connües de tout le Monde.

Je ne serai pas plus long sur le détail des effets du Sommeil. Voiez ce Soldat fatigué ! Il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canon ! Son Ame n'entend rien, son Sommeil est une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraser ; il sentira peut-être moins ce coup qu'un Insecte qui se trouve sous le pié.

D'un autre côté, cet Homme que la Jalousie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des Passions.

L'Ame & le Corps s'endorment ensemble. À mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de-tranquillité se répand dans toute la Machine ; l'Ame se sent mollement s'appésantir avec les paupières & s'affaisser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée ; elle est dans le Sommeil, comme n'ètant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse ? l'Ame ne peut dormir. L'Ame est-elle trop agitée ? le Sang ne peut se calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie.

Une

Une ſeule fraieur dans les Songes fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la néceſſité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des beſoins urgens. Enfin, comme la ſeule ceſſation des fonctions de l'Ame procure le Sommeil, il eſt, même pendant la veille, (qui n'eſt alors qu'une demie veille) des ſortes de petits Sommeils d'Ame très fréquens, des *Rêves à la Suiſſe*, qui prouvent que l'Ame n'attend pas toujours le corps pour dormir; car ſi elle ne dort pas tout-à-fait, combien peu s'en faut il! puisqu'il lui eſt impoſſible d'aſſigner un ſeul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule inombrable d'idées confuſes, qui comme autant de nuages, rempliſſent, pour ainſi dire, l'Atmosphère de notre cerveau.

L'Opium a trop de rapport avec le Sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainſi que le vin, le caffé &c. chacun à ſa manière, & ſuivant ſa doſe. Il rend l'Homme heureux dans un état qui ſembleroit devoir être le tombeau du ſentiment, comme il eſt l'image de la Mort. Quelle douce Léthargie! L'Ame n'en voudroit jamais ſortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne ſent plus que le ſeul plaiſir de ne plus ſouffrir, & de joüir de la plus charmante tranquillité. L'Opium change jusqu'à la volonté; il force l'Ame qui vouloit veiller & ſe divertir, d'aller ſe mettre au Lit malgré elle. Je paſſe ſous ſilence l'Hiſtoire des Poiſons.

C'est en fouëttant l'imagination, que le Caffé, cet Antidote du Vin, diſſipe nos maux de tête & nos chagrins, ſans nous en mènager, comme cette Liqueur, pour le lendemain.

CONTEMPLONS l'Ame dans ſes autres beſoins.

LE corps humain eſt une Machine qui monte elle même ſes reſſorts; vivante image du mouvement perpetuel. Les alimens entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'Ame languit, entre en fureur, & meurt abattuë. C'eſt une bougie dont la lumière ſe ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourriſſez le corps, verſez dans ſes tuiaux des Sucs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'Ame, généreuſe comme elles, s'arme d'un fier courage, & le Soldát que l'eau eut fait fuïr, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'eſt ainſi que l'eau chaude agite un ſang, que l'eau froide eut calmé.

QUELLE puiſſance d'un Repas! La joie renaît dans un cœur triſte; elle paſſe dans l'Ame des Convives qui l'expriment par d'aimables chanſons, où le François excelle. Le Mélancolique ſeul eſt accablé, & l'Homme d'étude n'y eſt plus propre.

LA viande crüe rend les animaux féroces; les hommes le deviendroient par la même nourriture. Cette férocité produit dans l'Ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres ſentimens, qui dépravent le caractère, comme des alimens groſſiers font un eſprit lourd, épais, dont la pareſſe & l'indolence ſont les attributs favoris.

Mr. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandiſe, lorſqu'il dit: „Le grave Catius parle toujours de vertu, & croit „que, qui ſouffre les Vicieux, eſt vicieux lui-même. Ces beaux „ſentimens durent jusqu'à l'heure du diner; alors il préfère „un ſcélerat, qui a une table délicate, à un Saint frugal.

„CON-

„CONSIDEREZ, dit-il ailleurs, le même Homme en „ſanté, ou en maladie; poſſedant une belle charge, ou l'aiant „perduë; vous le verrez chérir la vie, ou la déteſter, Fou à la „chaſſe, Ivrogne dans une Aſſemblée de Province, Poli au bal, „bon Ami en Ville, ſans foi à la Cour.

ON a vû en Suiſſe un Baillif, nommé Mr. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus intègre, & même le plus indulgent des juges; mais malheur au miſerable qui ſe trouvoit ſur la Sellette, lorsqu'il avoit fait uu grand dîner! Il étoit homme à faire pendre l' innocent, comme le coupable.

NOUS penſons, & même nous ne ſommes honnêtes Gens, que comme nous ſommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre Machine eſt montée. On diroit en certains momens que l'Ame habite dans l'eſtomac, & que Van Helmont en mettant ſon ſiége dans le pylore, ne ſe ſeroit trompè, qu'en prenant la partie pour le tout.

À quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de reſpect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles feſtins; & dans la fureur, dont on eſt tranſporté, le plus foible eſt toujours la proie du plus fort.

LA groſſeſſe, cette Emule deſirée des pâles couleurs, ne ſe contente pas d'amener le plus ſouvent à ſa ſuite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états: elle a quelquefois fait éxécuter à l'Ame les plus affreux complots; effets d'une manie ſubite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'eſt ainſi

que le cerveau, cette Matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'Homme, ou de Femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent! C'est peu pour cette Fille timide & modeste d'avoir perdu toute honte & toute pudeur; elle ne regarde plus l'Inceste, que comme une femme galante regarde l'Adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de promts soulagemens, ils ne se borneront point aux simples accidens d'une passion Utérine, à la Manie, &c. cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de Médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'Influence nécessaire de l'âge sur la Raison. L'Ame suit les progrès du corps, comme ceux de l'Education. Dans le beau sexe, l'Ame suit encore la délicatesse du tempérament: de là cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison; ces préjugés, ces superstitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer &c. L'Homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux: l'Education, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son ame. Avec de tels secours de la Nature & de l'art, comment ne seroit-il pas plus reconnoissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité? &c. Mais, suivant à peu près la pensée de l'Auteur des Lettres sur les Physionomies; Qui joint les graces de l'Esprit & du Corps à presque tous les sentimens du cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui

qui ne ſemble avoir été donnée à l'Homme; l'une, que pour ſe mieux pénétrer des attraits de la beauté; l'autre, que pour mieux ſervir à ſes plaiſirs.

Il n'eſt pas plus néceſſaire d'être auſſi grand Phyſionomiſte, que cet Auteur, pour deviner la qualité de l'eſprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils ſont marqués jusqu'à un certain point; qu'il ne l'eſt d'être grand Medecin, pour connoitre un mal accompagné de tous ſes ſymptomes évidens. Examinez les Portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des Phyſionomies fortes, des yeux d'Aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous diſtinguerez toujours le beau du grand Génie, & même ſouvent l'honnête Homme du Fripon.

L'Histoire nous offre un mémorable exemple de la puiſſance de l'air. Le fameux Duc de Guiſe étoit ſi fort convaincu que Henri III. qui l'avoit eu tant de fois en ſon pouvoir, n'oſeroit jamais l'aſſaſſiner, qu'il partit pour Blois. Le Chancelier Chiverni apprenant ſon départ, s'écria: *voila un Homme perdu.* Lorsque ſa fatale prédiction fut juſtifiée par l'évènement, on lui en demanda la raiſon. *Il y a vingt ans*, dit-il, *que je connois le Roi; il eſt naturellement bon & même foible; mais j'ai obſervé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

Tel Peuple a l'eſprit lourd & ſtupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient il, ſi ce n'eſt en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la ſemence de ſes Pères, * & de

* *L'Hiſtoire des Animaux & des Hommes prouve l'Empire de la ſemence des Pères ſur l'Eſprit & le corps des Enfans.*

de ce Cahos de divers élémens qui nagent dans l'immenſité de l'air ? L'eſprit a comme le corps, ſes maladies épidémiques & ſon ſcorbut.

TEL eſt l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, ſe reſſent malgré lui de ce changement. C'eſt une Plante ambulante, qui s'eſt elle-même transplantée; ſi le Climat n'eſt plus le même, il eſt juſte qu'elle dégenère, ou s'améliore.

ON prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs geſtes, leurs accens &c. comme la paupière ſe baiſſe à la menace du coup dont on eſt prévenu, ou par la même raiſon que le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon Pantomime.

CE que je viens de dire prouve que la meilleure Compagnie pour un Homme d'eſprit, eſt la ſienne, s'il n'en trouve une ſemblable. L'Eſprit ſe rouïlle avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume, on renvoie mal la bale, à qui la ſert mal. J'aimerois mieux un Homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaiſe, pourvû qu'il fût encore aſſez jeune. Un Eſprit mal conduit, eſt un Acteur que la Province a gâté.

LES divers Etats de l'Ame ſont donc toujours corrélatifs a ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ſes cauſes, ſervons nous ici de l'Anatomie comparée ; Ouvrons les entrailles de l'Homme & des Animaux. Le moien de connoître la Nature humaine, ſi l'on n'eſt éclairé par un juſte parallèle de la Structure des uns & des autres!

En général la forme & la composition du cerveau des Quadrupèdes est à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même disposition par tout; avec cette difference essentielle, que l'Homme est de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps: Ensuite le Singe, le Castor, l'Eléphant, le Chien, le Renard, le Chat &c. voila les Animaux qui ressemblent le plus à l'Homme; car on remarque aussi chez eux la même Analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siége de l'Ame, avant feu M. de la Peyronie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Aprés tous les Quadrupèdes, ce sont les Oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les Poissons ont la tête grosse; mais elle est vuide de sens, comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps calleux, & fort peu de cerveau, lequel manque aux Insectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies; comme on en peut juger, en lisant les seuls Traités de Willis *De Cerebro*, & *de Anima Brutorum*.

Je concluerai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables Observations, 1°. que plus les Animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; 2°. que ce viscere semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité; 3°. qu'il y a ici une singulière condition imposée éternellement par la Nature, qui est que, plus on gagnera du côté de l'Esprit, plus

on

on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain?

Ne croiez pas au reste que je veuille prétendre par là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des Animaux; il faut que la qualité réponde encore à la qualité, & que les solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera par une mauvaise consistance, par trop de molesse, par exemple. Il en est de même des Fous; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les Esprits? Elles échaperoient aux yeux des Linx & des Argus. *Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile Anatomie ne peut découvrir,* eut fait deux Sots, d'Erasme, & de Fontenelle, qui le remarque lui même dans un de ses meilleurs *Dialogues*.

Outre la molesse de la moëlle du cerveau, dans les Enfans, dans les petits Chiens & dans les Oiseaux, Willis a remarqué que les *Corps canelés* sont effacés, & comme décolorés, dans tous ces Animaux; & que leurs *Stries* sont aussi imparfaitement formés que dans les Paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'Homme a la protubérance annulaire fort grosse; & ensuite toujours diminutivement par dégrés, le Singe & les autres Animaux nommés ci-devant, tandis que le Veau, le Bœuf, le Loup,

la

la Brebis, le Cochon, &c. qui ont cette partie d'un très petit volume, ont les *Notes* & *Testes* fort gros.

On a beau être discret & réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces Observations, & de tant d'autres, sur l'espèce d'inconstance des vaisseaux & des nerfs &c.: tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la Nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne & abondante organisation, puisque dans tout le Régne Animal l'Ame se raffermissant avec le corps, acquiert de la Sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

Arretons nous à contempler la différente docilité des Animaux. Sans doute l'Analogie la mieux entendüe conduit l'Esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avoüer que notre foible entendement, borné aux observations les plus grossières, ne puisse voir les liens qui régnent entre la cause & les effets. C'est une espèce *d'harmonie* que les Philosophes ne connoîtront jamais.

Parmi les Animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs, & prenent tous les tons, aussi exactement qu'un Musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le Singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole?

Mais ce vice est-il tellement de conformation, qu'on n'y puisse aporter aucun remède? En un mot feroit-il absolument impossible d'apprendre une Langue à cet Animal? Je ne le croi pas.

Je prendrois le grand Singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hazard nous eût fait découvrir quelqu'autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des Régions qui nous sont inconnuës. Cet Animal nous ressemblable si fort, que les Naturalistes l'ont apellé *Homme Sauvage*, ou Homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des Ecoliers d'Amman; c'est-à dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous aporte en Europe, sont communément trop âgés. Je choisirois celui qui auroit la physionomie la plus spirituelle, & qui tiendroit le mieux dans milles petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin, ne me trouvant pas digne d'être son Gouverneur, je le mettrois à l'Ecole de l'excellent Maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le Livre d'Amman, & par tous ceux * qui ont traduit sa Méthode, tous les prodiges qu'il a sû opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de tems enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, & écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair & soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens, peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre: mais le Singe voit & entend; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit. Il conçoit si parfaitement les Signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des Singes seroit-elle impos-

* *L'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Ame &c.*

impoſſible? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de ſoins, imiter, à l'exemple des ſourds, les mouvemens néceſſaires pour prononcer? Je n'oſe décider ſi les organes de la parole du Singe ne peuvent, quoiqu'on faſſe, rien articuler; mais cette impoſſibilité abſolüe me ſurprendroit, à cauſe de la grande Analogie du Singe & de l'Homme, & qu'il n'eſt point d'Animal connu jusqu'à préſent, dont le dedans & le dehors lui reſſemblent d'une manière ſi frappante. Mr. Locke, qui certainement n'a jamais été ſuſpect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'Hiſtoire que le Chevalier Temple fait dans ſes Mémoires, d'un Perroquet, qui répondoit à propos & avoit apris, comme nous, à avoir une eſpèce de converſation ſuivie. Je ſai qu'on s'eſt moqué * de ce grand Métaphiſicien; mais qui auroit annoncé à l'Univers qu'il y a des générations qui ſe font ſans œufs & ſans Femmes, auroit-il trouvé beaucoup de Partiſans? Cependant Mr. Trembley en a découvert, qui ſe font ſans accouplement, & par la ſeule ſection. Amman n'eut-il pas auſſi paſſé pour un Fou, s'il ſe fut vanté, avant que d'en faire l'heureuſe expérience, d'inſtruire, & en auſſi peu de tems, des Ecoliers, tels que les ſiens? Cependant ſes ſuccès ont étonné l'Univers, & comme l'Auteur de l'Hiſtoire des Polypes, il a paſſé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à ſon génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, ſur qui doit les ſiens au hazard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des Règnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au deſſus d'un Faiſeur oiſif de ſyſtèmes frivoles, ou d'un Auteur laborieux de ſtériles découvertes. Celles d'Amman ſont bien

* *L'Auteur de l'Hiſt. d'Ame.*

d'une autre prix; il a tiré les Hommes, de l'Instinct auquel ils sembloient condamnés; il leur a donné des idées, de l'Esprit, une Ame en un mot, qu'ils n'eussent jamais eüe. Quel plus grand pouvoir!

Ne bornons point les ressources de la Nature; elles sont infinies, surtout aideés d'un grand Art.

La même Mécanique, qui ouvre le Canal d'Eustachi dans les Sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les Singes? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du Maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des Animaux, qui imitent tant d'autres Signes, avec tant d'adresse & d'intelligence? Non seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible & ridicule; mais la similitude de la structure & des opérations du Singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet Animal, qu'on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne seroit plus ni un Homme Sauvage, ni un Homme manqué: ce seroit un Homme parfait, un petit Homme de Ville, avee autant d'étoffe ou de muscles que nous mêmes, pour penser & profiter de son éducation.

Des Animaux à l'Homme, la transition n'est pas violente; les vrais Philosophes en conviendront. Qu'étoit l'Homme, avant l'invention des Mots & la connoissance des Langues? Un Animal de son espèce, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel, que les autres, dont alors il ne se croioit pas Roi, n'étoit distingué du Singe & des autres Animaux, que com-

comme le Singe l'est lui-même; je veux dire, par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduit à la seule *connoissance intuitive* des Leibnitiens, il ne voioit que des Figures & des Couleurs, sans pouvoir rien distinguer entr'elles; vieux, comme jeune, Enfant à tout âge, il bégaioit ses sensations & ses besoins, comme un chien affamé, ou ennuié du repos, demande à manger, ou à se promener.

Les Mots, les Langues, les Loix, les Sciences, les Beaux Arts sont venus; & par eux enfin le Diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un Homme, comme un Animal; on est devenu Auteur, comme Porte-faix. Un Geomètre a appris à faire les Démonstrations & les Calculs les plus dificiles, comme un Singe a ôter, ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des Signes; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre; & c'est de cette manière que les Hommes ont acquis *la connoïssance symbolique*, ainsi nommée encore par nos Philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la Mécanique de notre Education! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les Signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier? Qui a été le premier Précepteur du Genre humain? Qui a inventé les moiens de mettre à profit la docilité de notre organisation? Je n'en sai rien; le nom de ces heureux & premiers Génies a été perdu dans la

nuit des tems. Mais l'Art eſt le fils de la Nature; elle a dû long-tems le précéder.

On doit croire que les Hommes les mieux organiſés, ceux pour qui la Nature aura épuiſé ſes bienfaits, auront inſtruit les autres. Ils n'auront pû entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles ſenſations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le raviſſant Spectacle de la Nature, ſans ſe trouver dans le cas de ce Sourd de Chartres, dont Fontenelle nous a le premier donné l'Hiſtoire, lorsqu'il entendit pour la première fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De là ſeroit-il abſurde de croire que ces premiers Mortels, eſſaièrent à la manière de ce Sourd, ou à celle des Animaux & des Müets, (autre Eſpece d'Animaux) d'exprimer leurs nouveaux ſentimens, par des mouvemens dépendans de l'Economie de leur imagination, & conſéquemment enſuite par des ſons ſpontanés propres à chaque Animal; expreſſion naturelle de leur ſurpriſe, de leur joie, de leurs tranſports, ou de leurs beſoins? Car ſans doute ceux que la Nature a doüés d'un ſentiment plus exquis, ont eu auſſi plus de facilité pour l'exprimer.

Voila' comme je conçois que les Hommes ont emploié leur ſentiment, ou leur inſtinct, pour avoir de l'eſprit, & enfin leur eſprit, pour avoir des connoiſſances. Voilà par quels moiens, autant que je peux les ſaiſir, on s'eſt rempli le cerveau des idées, pour la reception deſquelles la Nature l'avoit formé. On s'eſt aidé l'un par l'autre; & les plus petits commencemens

s'agran-

s'agrandiſſant peu à peu, toutes les choſes de l'Univers ont été auſſi facilement diſtinguées, qu'un Cercle.

Comme une corde de Violon, ou une touche de Clavecin, frémit & rend un ſon, les cordes du cerveau frapées par les raions ſonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle eſt la conſtruction de ce viſcère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'Optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences: de même, lorsque les Signes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'Ame en a néceſſairement examiné les raports; examen qui lui étoit impoſſible, ſans la découverte des Signes, ou l'invention des Langues. Dans ces tems, où l'Univers étoit presque müet, l'Ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un Homme, qui, ſans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une pièce de Sculpture; il n'y pourroit rien diſtinguer; ou comme un petit Enfant (car alors l'Ame étoit dans ſon Enfance) qui tenant dans ſa main un certain nombre de petits brins de paille, ou de bois, les voit en général d'une vüe vague & ſuperficielle, ſans pouvoir les compter, ni les diſtinguer. Mais qu'on mette une eſpèce de Pavillon, ou d'Etendart à cette pièce de bois, par exemple, qu'on appelle Mât: qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu ſe nombre par le Signe 1. & le ſecond par le Signe, ou chiffre 2; alors cet Enfant pourra les compter, & ainſi de ſuite il apprendra toute l'Arithmetique. Dès qu'une Figure lui paroîtra égale à une autre par ſon

Signe

Signe *numératif*, il conclura ſans peine que ce ſont deux Corps différens; que 1. & 1. font deux, que 2. & 2. font 4. * &c.

C'EST cette ſimilitude réelle, ou apparente des Figures, qui eſt la Baſe fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoiſſances, parmi lesquelles il eſt évident que celles dont les Signes ſont moins ſimples & moins ſenſibles, ſont plus difficiles à apprendre que les autres; en ce qu'elles demandent plus de Génie pour embraſſer & combiner cette immenſe quantité de mots, par lesquels les Sciences dont je parle expriment les vérités de leur reſſort: tandis que les Sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits Signes, s'apprennent facilement; & c'eſt ſans doute cette facilité qui a fait la fortune des Calculs Algébriques, plus encore que leur évidence.

TOUT ce ſavoir dont le vent enfle le Balon du cerveau de nos Pédans orgueilleux, n'eſt donc qu'un vaſte amas de Mots & de Figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par lesquelles nous diſtinguons & nous nous rapellons les objets. Toutes nos idées ſe réveillent, comme un Jardinier qui connoît les Plantes, ſe ſouvient de toutes leurs phraſes à leur aſpect. Ces Mots & ces Figures qui ſont déſignées par eux, ſont tellement liées enſemble dans le cerveau, qu'il eſt aſſez rare qu'on imagine une choſe, ſans le nom, ou le Signe qui lui eſt attaché.

JE me ſers toujours du mot *imaginer*, parceque je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être juſtement réduites à la ſeule imagination, qui les forme tou-

* *Il y a encore aujourd'hui des Peuples, qui faute d'un plus grand nombre de Signes, ne peuvent compter que jusqu' à 20.*

toutes; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'Ame nullement absolües, mais de véritables modifications de cette espèce de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoiés, comme d'une Lanterne magique.

MAIS si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'Organisation du Cerveau; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle; pourquoi diviser le Principe sensitif qui pense dans l'Homme? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les Partisans de la simplicité de l'esprit? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des Langues, & l'usage de ces grands Mots, *spiritualité*, *immatérialité* &c. placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'Esprit.

RIEN de plus facile que de prouver un Système, fondé, comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue, que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible? Elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la ressemblance de ses idées; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; & encore de quelle manière! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit; que c'est elle qui se réprésente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent; & qu'ainsi c'est elle encore une fois qui est l'Ame, puisqu'elle en fait tous les Rôles. Par elle, par son pinceau flateur, le froid squélette de la Raison prend

des chairs vives & vermeilles; par elle les Sciences fleuriſſent, les Arts s'embelliſſent, les Bois parlent, les Echos ſoupirent, les Rochers pleurent, le Marbre reſpire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'eſt elle encore qui ajoute à la tendreſſe d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté. Elle la fait germer dans le Cabinet du Philoſophe, & du Pédant poudreux; elle forme enfin les Savans, comme les Orateurs & les Poëtes. Sotement décriée par les uns, vainement diſtinguée par les autres, qui tous l'ont mal connüe, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des Graces & des beaux Arts, elle ne peint pas ſeulement la Nature, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui ſont tracés, ſans en découvrir les rapports? Non; comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut réfléchir ſur ce qu'elle a mécaniquement conçû, ſans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le plus maigre Génie, plus il prend, pour ainſi dire, d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer. La meilleure Organiſation a beſoin de cet exercice.

L'organisation eſt le premier mérite de l'Homme; c'eſt en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la Nature, mais ſeulement les talens qui s'acquièrent à force de réflexions & d'induſtrie: car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la Science & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend pro-

propres à devenir habiles, savans & vertueux? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la Nature? Nous n'avons de qualités estimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, & comme d'emprunt? Quel que soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'Esprit, la Beauté, les Richesses, la Noblesse, quoiqu'Enfans du Hazard, ont tous leur prix, comme l'Adresse, le Savoir, la Vertu &c. Ceux que la Nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, & en connoisseurs. Une belle Femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un Homme d'Esprit, de se croire un Sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la Nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une Ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte; comme sans l'usage du monde, l'Homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier. Mais aussi quel seroit le fruit de la plus excellente Ecole, sans une Matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un Homme, privé de tous les sens, que de faire un Enfant à une Femme, à laquelle la Nature

auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une Vulve, comme je l'ai vû dans une, qui n'avoit ni Fente, ni Vagin, ni Matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

MAIS si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou, (pour quitter le stile figuré, souvent nécessaire pour mieux exprimer ce qu'on sent & donner des graces à la Vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de Génie, saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçües, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'Ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'Esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'Epithète *d'Apparente*, à la similitude des objets: Non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le Père Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets, tels qu'ils sont en eux mêmes, quoique les Microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

JE dis de la Vérité en général ce que Mr. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la Société. Il est de la douceur de mon caractère, d'ob-

d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'à prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros Livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

SUIVANT les Principes que nous avons posés, & que nous croions vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé, comme aiant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonimes; & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

LA plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux Sciences, comme aux Arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'Art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & si la Nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

SI quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez con-

tracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention; plus profondément pénetrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des Sçiences, ne s'en mêle, il ne lui est guères permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voiez cet Oiseau sur la branche, il semble toujours prêt á s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang & des Esprits; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit; l'Ame court après, souvent en vain: Il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vîte saisi & fixé: & c'est ainsi que l'imagination, véritable Image du tems, se détruit & se renouvelle sans cesse.

Tel est le cahos & la succession continuelle & rapide de nos idées; elles se chassent, comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie des ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore tems de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les Orateurs, les Musiciens, les Peintres, les Poëtes, & jamais un seul Philosophe. Au contraire si dès l'enfance on acoutume l'imagination à se brider elle-même; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entousiastes; à arrêter, conte-

nir

nir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande Sphère d'objets, & sa vivacité, toujours de si bon augure dans les Enfans, & qu'il ne s'agit que de regler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une pénétration clairvoiante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les Sciences.

TELS sont les simples fondemens sur lesquels a été bati l'édifice de la Logique. La Nature les avoit jettés pour tout le Genre Humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

MALGRÉ toutes ces prérogatives de l'Homme sur les Animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain age, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

QUEL est l'Animal qui mourroit de faim au milieu d'une Rivière de Lait? L'Homme seul. Semblable à ce vieux Enfant dont un Moderne parle d'après Arnobe; il ne connoit ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un Enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau Phénomène qu'il aperçoit; c'est à ses dépens qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y sera pas repris.

METTEZ-LE encore avec un Animal sur le bord d'un précipice: lui seul y tombera; il se noye, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands

grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux Animaux: il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux se font gloire d'être *Cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voions encore ce Chien & cet Enfant qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin: l'Enfant pleure, il ne sait à quel Saint se voüer; le Chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bien-tôt trouvé.

La Nature nous avoit donc faits pour être au dessous des Animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui seule nous tire du niveau & nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux Sourds, aux Aveugles nés, aux Imbéciles, aux Fous, aux Hommes Sauvages, ou qui ont été élevés dans les Bois avec les Bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces Bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces Hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'Homme & des Animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'Homme une Loi naturelle, une connoissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des Animaux.

Mais

Mais cette Objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un Philosophe peut tout rejetter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'Homme seul a été éclairé d'un raion refusé à tous les autres Animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoitre par elle ce qui se passe dans eux, & même dans les Hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre Etre. Nous savons que nous pensons, & que nous avons des remords; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant: c'est pourquoi il en faut croire les autres Hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & exterieurs que nous avons remarqués en nous mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

Mais pour décider si les Animaux qui ne parlent point, ont reçu la Loi Naturelle, il faut s'en raporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le Chien qui a mordu son Maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vû triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouër coupable par un air rampant & humilié. L'Histoire nous offre un exemple célébre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un Homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son Bienfaicteur. Qu'il seroit à souhaiter que l'Homme même montrât toujours la même reconnoissance pour les Bienfaits, & le même respect pour l'humanité! On n'auroit plus à craindre les Ingrats, ni ces Guerres qui sont le fléau du Genre Humain & les vrais Bourreaux de la Loi Naturelle.

Mais un Etre à qui la Nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne & délibère, autant que s'étend & lui permet la Sphère de son activité: un Etre qui s'attache par les Bienfaits, qui se détache par les mauvais traitemens, & va essaier un meilleur Maître; un Etre d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination & la délicatesse des nerfs; un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot a conscience de ce qu'il fait? Son Ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, seroit-elle sans aucune répugnance, à la vuë de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoiablement mis en pièces? Cela posé, le don précieux dont-il s'agit, n'auroit point été refusé aux Animaux; car puisqu'ils nous offrent des Signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des Etres, des Machines presque aussi parfaites que nous, soient comme nous, faites pour penser, & pour sentir la Nature?

Qu'on ne m'objecte point que les Animaux sont pour la plûpart des Etres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il est dans notre Espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi Naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois,

fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eſt de même des Animaux, comme des Hommes; Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le ſont. Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux ſemblables, & d'alimens doux, ſera ennemi du ſang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir verſé; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout eſt immolé aux beſoins, aux plaiſirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouïſſent plus que nous, leurs remords ne ſemblent pas devoir être ſi vifs que les nôtres, parce que nous ne ſommes pas dans la même néceſſité qu'eux. La coutume émouſſe, & peut-être étouffe les remords, comme les plaiſirs.

Mais je veux pour un moment ſuppoſer que je me trompe, & qu'il n'eſt pas juſte que presque tout l'Univers ait tort à ce ſujet, tandis que j'aurois ſeul raiſon; j'accorde que les Animaux, même les plus excellens, ne connoiſſent pas la diſtinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a euës pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun ſentiment de leurs propres vertus; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne ſe ſouvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet Homme qui fut livré à ſa furie, dans un Spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres & les Ours; tandis que nos Compatriotes ſe battent, Suiſſes contre Suiſſes, Frères contre Frères, ſe reconnoiſſent, s'enchaînent, ou ſe tuënt ſans remords, parce qu'un Prince paie leurs meurtres: je ſuppoſe enfin que la Loi naturelle n'ait

pas été donnée aux Animaux, quelles en feront les conséquences? L'Homme n'est pas pétri d'un Limon plus précieux; la Nature n'a emploié qu'une seule & même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'Animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment interieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'Homme soit dans le même cas: moiennant quoi adieu la Loi Naturelle, & tous ces beaux Traités qu'on a publiés sur elle! Tout le Régne Animal en seroit généralement dépourvû. Mais réciproquement si l'Homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse joüir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne soit ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance, qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les Animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un dégré de fermentation, pour égaler les Hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainsi il n'est point d'Ame, ou de substance sensitive, sans remords. La Réflexion suivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la Loi Naturelle. L'Empreinte en est si forte dans tous les Animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages & les plus féroces n'aient quelques momens de repentir. Je crois que la Fille-Sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempé-

rament:

rement: de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empecher de voler; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont ses enfans hériterent: de celle qui dans le même Etat, mangea son mari; de cette autre qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: de cette fille de Voleur Antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'aiant perdu Père & Mère à l'age d'un an, elle eut été elevée par d'honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la Nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenuës à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience! Cependant ce n'est point assez apparemment pour les Juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut roüeé, & brulée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que démande l'intèrêt de la societé. Mais il seroit sans doute à souhaiter qu'il n'y eut pour Juges, que d'excellens Medecins. Eux seuls pourroient distinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner?

Mais ſi le crime porte avec ſoi ſa propre punition plus ou moins cruelle; ſi la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains; s'ils ſont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effraier l'imagination des eſprits foibles par un Enfer, par des ſpectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Paſcal *? Qu'eſt-il beſoin de recourir à des fables, comme un Pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait perir, parce qu'on ne les trouve pas aſſez punis par leur propre conſcience, qui eſt leur premier Bourreau? Ce n'eſt pas que je veüille dire que tous les criminels ſoient injuſtement punis; je prétens ſeulement que ceux dont la volonté eſt dépravée, & la conſcience éteinte, le ſont aſſez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'oſe encore le dire, dont la Nature auroit dû en ce cas, ce me ſemble, délivrer des malheureux entrainés par une fatale néceſſité.

Les Criminels, les Méchans, les Ingrats, ceux enfin qui ne ſentent pas la Nature, Tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau ſe faire un cruel plaiſir de leur Barbarie, il eſt des momens calmes & de réfléxion, où la Conſcience vengereſſe s'élève, dépoſe contr'eux, & les condamne à être presque

* *Dans un cercle, ou à table, il lui falloit toujours un rempart de Chaiſes, ou quelqu'un dans ſon voiſinage du coté gauche, pour l'empêcher de voir des Abimes épouvantables dans lesquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoiſſance qu'il eut de ces illuſions. Quel effraiant effet de l'Imagination, ou d'une ſingulière circulation dans un Lobe du cerveau! Grand Homme d'un coté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la ſageſſe avoient chacun leur département, ou leur* Lobe, *ſéparé par la* faux. *De quel coté tenoit-il ſi fort à Mrs. de Port-Roial?*

que sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les Hommes, est tourmenté par lui-même; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'UN autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux, (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né Vertueux.

NOUS n'avons pas originairement été faits pour être Savans; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus; & cela à la charge de l'Etat, qui nourrit une multitude de Fainéans, que la vanité a decorés du nom de *Philosophes.* La Nature nous a tous créés uniquement ponr être heureux; ouï tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'Aigle qui se perd dans la Nuë. C'est pourquoi elle a donné à tous les Animaux quelque portion de la Loi naturelle, portion plus ou moins exquise, selon que le comportent les Organes bien conditionnés de chaque Animal.

A PRÉSENT comment définirons-nous la Loi naturelle? C'est un sentiment, qui nous aprend ce que nous ne devons pas faire, par ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Oserois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte, ou de fraieur, aussi salutaire à l'espèce, qu'à l'individu; car peut-être ne respectons nous la bourse & la vie des autres, que pour nous conserver nos Biens, notre honneur & nous-mêmes; semblables à ces

Ixions du Christianisme, qui n'aiment Dieu & n'embrassent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'Enfer.

Vous voiez que la Loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne supose évidemment ni éducation, ni révélation, ni Législateur, à moins qu'on ne veüille la confondre avec les Loix Civiles, à la maniere ridicule des Théologiens.

Les armes du Fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Etre suprême; il me semble au contraire que le plus grand degré de Probabilité est pour elle: mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte, que toute autre, c'est une vérité théorique, qui n'est guères d'usage dans la Pratique: de sorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la Religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisent à penser que l'Atheïsme ne l'exclut pas.

Qui sait d'ailleurs si la raison de l'Existence de l'Homme, ne seroit pas dans son existence même? Peut-être a-t-il été jetté au hazard sur un point de la surface de la Terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi; mais seulement qu'il doit vivre & mourir; semblable à ces champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tourmenter pour ce qu'il eſt impoſſible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit on, liſez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams, des Raïs &c. Eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? Ce ne ſont que d'ennuieuſes répétitions d'Ecrivains zèlés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à ſaper les fondemens de l'Athéisme. Le volume des preuves qu'on tire du ſpectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La ſtructure ſeule d'un doit, d'une oreille, d'un œil, *une obſervation de Malpighi*, prouve tout, & ſans doute beaucoup mieux que *Descartes & Mallebranche*; ou tout le reſte ne prouve rien. Les Deïſtes, & les Chrétiens mêmes devroient donc ſe contenter de faire obſerver que dans tout le Régne Animal, les mêmes vües ſont exécutées par une infinité de divers moiens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes Armes pourroit-on terraſſer les Athées? Il eſt vrai que ſi ma raiſon ne me trompe pas, l'Homme & tout l'Univers ſemblent avoir été deſtinés à cette unité de vües. Le Soleil, l'Air, l'Eau, l'Organiſation, la forme des corps, tout eſt arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui préſente fidélement à l'imagination les objets qui y ſont peints, ſuivant

les loix qu' exige cette infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons partout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'Homme, des Animaux, des Oiseaux, des Poissons, produise differens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elle tendent également au seul & même but, qui est d'entendre. Le Hazard, demande le Déiste, seroit-il donc assez grand Géometre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose Auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties evidemment contenües dans l'Animal pour de futurs usages; le Papillon dans la Chenille; l'Homme dans le Ver spermatique; un Polype entier dans chacune de ses parties; la valvule du trou ovale, le Poumon dans le fetus; les dens dans leurs Alvéoles; les os dans les fluides, qui s'en détachent & se durcissent d'une manière incompréhensible. Et comme les Partisans de ce systême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foiblesse même de l'Esprit en certains cas. Voiez, disent-ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, Apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déisme! La durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'Athéisme, dès que les passions se sont affoiblies avec le corps qui en est l'instrument.

Voil'a certainement tout ce qu'on peut dit de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'Esprit repre-

reprenant presque toujours ses anciennes opinions, & se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvré, ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le Medecin *Diderot*, dans ses *Pensées Philosophiques*, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un Athée. Que répondre en effet à un Homme qui dit? „Nous ne connoissons point la Nature: Des causes cachées dans son sein „pourroient avoir tout produit. Voiez à votre tour le Polype „de Trembley! Ne contient il pas en soi les causes qui donnent lieu à sa régénération? Quelle absurdité y auroit-il donc „à penser qu'il est des causes physiques pour lesquelles tout „a été fait, & auxquelles toute la chaine de ce vaste Univers „est si nécessairement liée & assujettie, que rien de ce qui arrive, „ne pouvoit ne pas arriver; des causes dont l'ignorance „absolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui „n'est pas même un *Etre de Raison*, suivant certains? Ainsi „détruire le Hazard, ce n'est pas prouver l'existence d'un Etre „suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne seroit ni „Hazard, ni Dieu; je veux dire la Nature, dont l'etude par „conséquent ne peut faire que des incrédules; comme le „prouve la façon de penser de tous ses plus heureux scrutateurs.

Le *poids de l'Univers* n'ébranle donc pas un véritable Athée, loin de *l'écraser*; & tous ces indices mille & mille fois rebattus d'un Créateur, indices qu'on met fort au-dessus de la façon de penser dans nos semblables, ne sont évidens, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les Anti-pirrhoniens, ou pour ceux qui ont assés de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, com-

me vous voiez, les Athées peuvent en oppoſer d'autres peut-être auſſi fortes, & abſolument contraires. Car ſi nous écoutons encore les Naturaliſtes; ils nous diront que les mêmes cauſes qui, dans les mains d'un Chimiſte, & par le Hazard de divers mêlanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la Nature ont fait l'eau pure, qui en ſert à la ſimple Bergère: que le mouvement qui conſerve le monde, a pu le créer; que chaque corps a pris la place que ſa Nature lui a aſſignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raiſon que le Fer & les autres Métaux ſont l'ouvrage de ſes entrailles; que le Soleil eſt une production auſſi naturelle, que celle de l'Electricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échaufer la Terre, & tous ſes Habitans, qu'il brule quelquefois, que la pluie pour faire pouſſer les grains, qu'elle gâte ſouvent; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété: que l'œil eſt à la vérité une eſpèce de Trumeau dans lequel l'Ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui ſont repreſentés par ces corps; mais qu'il n'eſt pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite: qu'enfin il ſe pourroit bien faire que Lucréce, le Medecin Lamy, & tous les Epicuriens anciens & modernes, euſſent raiſon, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que par ce qu'il ſe trouve organiſé, & placé comme il l'eſt; que, poſées une fois les mêmes régles de mouvement que ſuit la Nature dans la génération & le dévelopement des corps, il n'etoit pas poſſible que ce merveilleux organe fut organiſé & placé autrement.

Tel eſt le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raiſons

ſons qui partageront éternellement les Philoſophes: je ne prens aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc Pirrhonien que moi, Homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſingulière. Il eſt vrai, me dit il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'Ame d'un Philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon conſentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un coté, ſont auſſitôt détruites par celles qui ſe montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'Univers ne ſera jamais heureux, à moins qu'il ne ſoit Athée. Voici quelles étoient les raiſons de cet *abominable* Homme. Si l'Athéïsme, diſoit-il, étoit généralement répandu, toutes le branches de la Réligion ſeroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de ſoldats de Religion; ſoldats terribles! la Nature infectée d'un poiſon ſacré, reprendroit ſes droits & ſa pureté. Sourds à toute autre voix, les Mortels tranquilles ne ſuivroient que les conſeils ſpontanés de leur propre individu; les ſeuls qu'on ne mépriſe point impunément, & qui peuvent ſeuls nous conduire au bonheur par les agréables ſentiers de la vertu.

TELLE eſt la Loi Naturelle; quiconque en eſt rigide obſervateur, eſt honnête Homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la ſuit pas ſcrupuleuſement, a beau affecter les ſpecieux dehors d'une autre Religion, c'eſt un fourbe, ou un Hippocrite dont je me défie.

Après cela qu'un vain Peuple pense différemment ; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la Révélation ; qu'il faut en un mot une autre Religion, que celle de la Nature, quelle qu'elle soit ! quelle misere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée ! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des Autels à la Superstition, est né pour adorer des Idoles, & non pour sentir la Vertu.

Mais puis que toutes les facultés de l'Ame dépendent tellement de la propre Organisation du Cerveau & de tout le Corps, qu'elles ne sont visiblement que cette Organisation même ; voilà une Machine bien éclairée! Car enfin quand l'Homme seul auroit reçu en partage la Loi Naturelle, en seroit-il moins une Machine ? Des Roües, quelques ressorts de plus que dans les Animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant aussi plus de sang, la même raison donnée ; que sais-je enfin ? des causes inconnües, produiroient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords que ne sont pas plus étrangers à la matière, que la pensée, & en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffiroit-elle donc à tout ? Oüi, encore une fois. Puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits, ne seroit-elle pas aussi susceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de sentir ?

L'Ame n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon Esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe

de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le Physique, & dans le Moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des Animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems, que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les Serpens &c. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la Grénoüille, surtout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remüe pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? Il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les Crapaux.

6. Le Chancelier Bacon, Auteur du premier ordre, parle, dans son *Histoire de la vie & de la mort*, d'un homme convaincu de trahison qu'on ouvrit vivant, pour en arracher le cœur & le jetter au feu: ce muscle sauta d'abord à la hauteur perpendicu-

diculaire d'un pié & demi; mais enſuite perdant ſes forces, à chaque repriſe, toujours moins haut, pendant 7 ou 8 minutes.

7. PRENEZ un petit Poulet encore dans l'œuf; arrachez lui le cœur; vous obſerverez les mêmes Phénomènes, avec à peu près les mêmes circonſtances. La ſeule chaleur de l'haleine ranime un Animal prêt à périr dans la Machine Pneumatique.

LES mêmes Expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, ſe font dans les Pigeons, dans les Chiens, dans les Lapins, dont les morceaux de cœur ſe remüent, comme les Cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de Taupe arrachées.

8. LA Chenille, les Vers, l'Araignée, la Mouche, l'Anguille, offrent les mêmes choſes à conſiderer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cauſe du feu qu'elle contient.

9. UN Soldat yvre emporta d'un coup de ſabre la tête d'un Coq d'Inde. Cet Animal reſta debout, enſuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il ſe tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce Coq ſe remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. LES Polypes font plus que de ſe mouvoir, après la Section; ils ſe reproduiſent dans huit jours en autant d'Animaux

maux, qu'il y a de parties coupées. J'en ſuis fâché pour le ſyſtème des Naturaliſtes ſur la génération, ou plutôt j'en ſuis bien aiſe; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclurre de géneral, même de toutes les Expériences connües, & les plus déciſives!

Voila' beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière inconteſtable que chaque petite fibre, ou partie des corps organiſés, ſe meut par un principe qui lui eſt propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires; puisque les mouvemens en queſtion s'exerçent, ſans que les parties qui les manifeſtent, aient aucun commerce avec la circulation. Or ſi cette force ſe fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui eſt un composé de fibres ſingulièrement entrelacées, doit avoir la même proprieté. L'Hiſtoire de Bacon n'étoit pas néceſſaire pour me le perſuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite Analogie de la ſtructure du Cœur de l'Homme & des Animaux; & par la maſſe même du premier, dans laquelle ce mouvement ne ſe cache aux yeux, que parce qu'il y eſt étouffé, & enfin parce que tout eſt froid & affaiſſé dans les cadavres. Si les diſſections ſe faiſoient ſur des Criminels ſuppliciés, dont les corps ſont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens, qu'on obſerve dans les muscles du viſage des gens décapités.

Tel eſt ce principe moteur des Corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déreglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, & cela,

tant dans les Animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui ſont froids & imparfaits. Il ne reſte donc aucune reſſource à nos Adverſaires, ſi ce n'eſt de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à préſent quel eſt le ſiége de cette force innée dans nos corps; je répons qu'elle réſide très clairement dans ce que les Anciens ont appellé *Parenchyme*; c'eſt à dire dans la ſubſtance propre des parties, abſtraction faite des Veines, des Artères, des Nerfs, en un mot de l'Organiſation de tout le corps; & que par conſéquent chaque partie contient en ſoi des reſſorts plus ou moins vifs, ſelon le beſoin qu'elles en avoient.

Entrons dans quelque détail de ces reſſorts de la Machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels, & automatiques ſe font par leur action. N'eſt-ce pas machinalement que le corps ſe retire, frappé de terreur à l'aſpect d'un précipice inattendu? que les paupières ſe baiſſent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la *Pupille* s'étrécit au grand jour pour conſerver la Rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obſcurité? N'eſt ce pas machinalement que les pores de la peau ſe ferment en Hyver, pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaiſſeaux? que l'eſtomac ſe ſoulève, irrité par le poiſon, par une certaine quantité d'Opium, par tous les Emétiques &c.? que le Cœur, les Artères, les Muſcles ſe contractent pendant le ſommeil, comme pendant la veille? que le Poumon fait l'office d'un ſouflet continuellement exercé? N'eſt-ce pas machinalement qu'agiſſent tous les Sphincters de la Veſſie,

Vessie, du *Rectum* &c.? que le Cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dresser la Verge dans l'Homme, comme dans les Animaux qui s'en battent le ventre; & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgre toutes les lumières de l'Anatomie.

Je ne m'etendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil, & plus merveilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentimens, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le cerveau a ses muscles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle ενορμων (l'Ame). Ce principe existe, & il a son siége dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenans des maladies de l'Imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richesse & une fécondité mal entendüe, il faut se borner à un petit nombre de questions & de réfléxions.

Pourquoi la vüe, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvemens & des désirs singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature

même de ces organes? Point du tout; mais du commerce & de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *beneplacitum* des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé: & comment cela, si ce n'est par le désordre & le tumulte du sang & des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les corps caverneux?

PUISQU'IL est des communications évidentes entre la Mère & l'Enfant *, & qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres Ecrivains aussi dignes de foi, (il n'y en a point qui le soient plus,) nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions; & que les mêmes traces, ou Envies de la Mère, peuvent s'imprimer sur le fœtus, sans que cela puisse se comprendre, quoiqu'en disent Blondel & tous ses adhérens. Ainsi nous faisons réparation d'honneur au P. Malebranche, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des Auteurs qui n'ont point observé d'assez près la Nature, & ont voulu l'assujettir à leurs idées.

VOIEZ le Portrait de ce fameux Pope, le Voltaire des Anglois. Les Efforts, les Nerfs de son Génie sont peints sur sa Physionomie; Elle est toute en convulsion; ses yeux sortent de l'Orbite, ses sourcils s'élèvent avec les muscles du Front. Pourquoi? C'est que l'origine des Nerfs est en travail, & que tout le corps doit se ressentir d'une espèce d'accouchement aussi laborieux.

* *Au moins par les vaisseaux. Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs?*

borieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'ou viendroient tous ces phénomènes? Admettre une *Ame*, pour les expliquer, c'eſt être réduit à *l'Operation du S^t. Eſprit.*

En effet ſi ce qui penſe en mon Cerveau, n'eſt pas une partie de ce Viſcère, & conſéquemment de tout le Corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un Ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'échauſe-t-il? Pourquoi la fièvre de mon Eſprit paſſe-t-elle dans mes Veines? Demandez-le aux Hommes d'Imagination, aux grands Poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la Vérité, ou de la Vertu, transportent! Par leur Entouſiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets: par cette *Harmonie*, que Borelli, qu'un ſeul Anatomiſte a mieux connüe que tous les Leibnitiens, vous connoitrez l'Unité matérielle de l'Homme. Car enfin ſi la tenſion des nerfs qui fait la douleur, cauſe la fièvre, par laquelle l'Eſprit eſt troublé, & n'a plus de volonté; & que réciproquement l'Eſprit trop exercé trouble le corps, & allume ce feu de conſomption qui a enlevé Bayle dans un âge ſi peu avancé; ſi telle titillation me fait vouloir, me force de déſirer ardemment ce dont je ne me ſouciois nullement le moment d'auparavant; ſi à leur tour certaines traces du Cerveau excitent le même prurit & les mêmes déſirs, pourquoi faire double, qui n'eſt évidemment qu'un? C'eſt en vain qu'on ſe récrie ſur l'empire de la Volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle ſubit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéiſſe dans l'état ſain,

puisqu'un torrent de ſang & d'eſprits vient l'y forcer ; la volonté aiant pour Miniſtres une légion inviſible de fluides plus vifs que l'Eclair, & toujours prêts à la ſervir ! Mais comme c'eſt par les Nerfs que ſon pouvoir s'exerce, c'eſt auſſi par eux qu'il eſt arrêté. La meilleure volonté d'un Amant épuiſé, les plus violens déſirs lui rendront-ils ſa vigueur perdüe ? Hélas ! non ; & elle en ſera la première punie, parceque, poſées certaines circonſtances, il n'eſt pas dans ſa puiſſance de ne pas vouloir du plaiſir. Ce que j'ai dit de la Paralyſie &c. revient ici.

Le Jauniſſe vous ſurprend ! Ne ſavez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers deſquels on les regarde ! Ignorez-vous que telle eſt la teinte des humeurs, telle eſt celle des objets, au moins par rapport à nous, vains joüets de mille illuſions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuſe de l'œil ; faites couler la Bile par ſon tamis naturel ; alors l'Ame aiant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'eſt-ce pas encore ainſi qu'en abattant la Cataracte, ou en injectant le Canal d'Euſtachi, on rend la Vüe aux Aveugles, & l'Oüie aux Sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'habiles Charlatans dans des ſiècles ignorans, ont paſſé pour faire de grands Miracles ! La belle Ame & la puiſſante Volonté qui ne peut agir, qu'autant que les diſpoſitions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre ! Faut-il donc s'étonner ſi les Philoſophes ont toujours eu en vüe la ſanté du corps, pour conſerver celle de l'Ame ? ſi Pythagore a auſſi ſoigneuſement ordonné la Dìète, que Platon a défendu le vin ? Le Régime qui convient au corps, eſt toujours celui par lequel les Medecins ſenſés prétendent qu'on doit préluder, lors-

lorsqu'il s'agit de former l'Eſprit, de l'élever à la connoiſſance de la vérité & de la vertu; vains ſons dans le déſordre des Maladies & le tumulte des Sens! Sans les Préceptes de l'Hygiène, Epictète, Socrate, Platon, &c. prêchent en vain: toute morale eſt infructueuſe, pour qui n'a pas la ſobriété en partage; c'eſt la ſource de toutes les Vertus, comme l'Intempérance eſt celle de tous les Vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'Hiſtoire des paſſions, qui toutes s'expliquent par l'ενορμων d'Hippocrate,) pour prouver que l'Homme n'eſt qu'un Animal, ou un Aſſemblage de reſſorts, qui tous ſe montent les uns par les autres, ſans qu'on puiſſe dire par quel point du cercle humain la Nature a commencé? Si ces reſſorts diffèrent entr'eux, ce n'eſt donc que par leur Siége, & par quelques degrés de force, & jamais par leur Nature; & par conſequent l'Ame n'eſt qu'un principe de mouvement, ou une Partie matérielle ſenſible du Cerveau, qu'on peut, ſans craindre l'erreur, regarder comme un reſſort principal de toute la Machine, qui a une influence viſible ſur tous les autres, & même paroit avoir été fait le premier; en ſorte que tous les autres n'en ſeroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques Obſervations que je rapporterai, & qui ont été faites ſur divers Embryons.

Cette oſcillation naturelle, ou propre à notre Machine, & dont eſt douée chaque fibre, &, pour ainſi dire, chaque Elément fibreux, ſemblable à celle d'un Pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveller, à meſure qu'elle ſe perd; lui donner des forces, quand elle languit; l'affoiblir, lorſqu'elle

eſt

eſt opprimée par un excès de force & de vigueur. C'eſt en cela ſeul que la vraie Médecine conſiſte.

Le corps n'eſt qu'une horloge, dont le nouveau chyle eſt l'horloger. Le premier ſoin de la Nature, quand il entre dans le ſang, c'eſt d'y exciter une ſorte de fièvre, que les Chymiſtes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'eſprits, qui machinalement vont animer les Muscles & le Cœur, comme s'ils y étoient envoiés par ordre de la Volonté.

Ce ſont donc les cauſes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainſi durant 100 ans le mouvement perpetuel des ſolides & des fluides, auſſi néceſſaire aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire ſi les ſolides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, & *vice verſa?* Tout ce qu'on ſait, c'eſt que l'action des premiers ſeroit bientôt anéantie, ſans le ſecours des ſeconds. Ce ſont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conſervent l'élaſticité des vaiſſeaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le reſſort naturel de chaque ſubſtance eſt plus ou moins fort encore, ſuivant les reſtes de la vie, auxquels il ſurvit, pour expirer le dernier. Tant il eſt vrai que cette force des parties animales peut bien ſe conſerver & s'augmenter par celle de la Circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puiſqu'elle ſe paſſe même de l'intégrité de chaque Membre, ou Viſcère, comme on l'a vû!

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goutée de tous les Savans, & que Staahl ſur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand Chymiſte a voulu nous perſuader que l'Ame étoit la ſeule

cauſe

cause de tous nos mouvemens. Mais c'est parler en Fanatique, & non en Philosophe.

Pour détruire l'hypothèse Staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur un joüeur de violon. Quelle souplesse! Quelle agilité dans les doigts! Les mouvemens sont si prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoissent si bien tout ce que peut notre Ame, comment il seroit possible qu'elle exécutât si vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'est supposer un joüeur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connoitroït pas, & auxquels il ne pourroit seulement pas appliquer le doigt.

Mais disons avec Mr. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le Monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la Nature en qualité d'Homme, qu'en qualité de Chymiste & de Praticien? Il falloit (l'heureux Mortel!) qu'il eût reçu une autre Ame que le reste des Hommes; une Ame souveraine, qui non contente d'avoir quelque empire sur le muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rênes de tous les mouvemens du Corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré! Avec une Maitresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens du Cœur & les loix de la Circulation, point de fièvre sans doute; point de douleur; point de langueur; ni honteuse impuissance, ni facheux Priapisme. L'Ame

veut, & les reſſorts joüent, ſe dreſſent, ou ſe débandent. Comment ceux de la Machine de Staahl ſe ſont-ils ſi tôt détraqués? Qui a chez ſoi un ſi grand Medecin, devroit être immortel.

STAAHL au reſte n'eſt pas le ſeul qui ait rejetté le principe d'Oſcillation des corps organiſés. De plus grands eſprits ne l'ont pas emploié, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du Cœur, l'Erection du *Penis* &c. Il n'y a qu'à lire les Inſtitutions de Medecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & ſéduiſans ſyſtêmes, faute d'admettre une force auſſi frappante dans le cœur, ce grand Homme a été obligé d'enfanter à la ſueur de ſon puiſſant génie.

WILLIS & Perrault, Eſprits d'une plus foible trempe, mais Obſervateurs aſſidus de la Nature, (que le fameux Profeſſeur de Leyde n'a guères connüe que par autrui, & n'a eüe, presque que de la ſeconde main,) paroiſſent avoir mieux aimé ſuppoſer une Ame généralement répandüe par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette Hypothèſe qui fut celle de Virgile, & de tous les Epicuriens, Hypothèſe que l'hiſtoire du Polype ſembleroit favoriſer à la premiere vüe, les mouvemens qui ſurvivent au ſujet dans lequel ils ſont inhérens, viennent d'un *reſte d'Ame*, que conſervent encore les parties qui ſe contractent, ſans être déformais irritées par le ſang & les eſprits. D'où l'on voit que ces Ecrivains, dont les ouvrages ſolides éclipſent aiſément toutes les fables Philoſophiques, ne ſe ſont trompés que ſur le modèle de ceux qui ont donné à la matiére la faculté de penſer, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obſcurs, & qui ne ſignifient rien.

En

En effet, qu'eſt-ce que ce *reſte d'Ame*, ſi ce n'eſt la force motrice des Leibnitiens, mal rendüe par une telle expreſſion, & que cependant Perrault ſur-tout a véritablement entrevüe. V. ſon *Traité de la Mécanique des Animaux*.

A préſent qu'il eſt clairement démontré contre les Cartéſiens, les Staahliens, les Mallebranchiſtes, & les Théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière ſe meut par elle-même, non ſeulement lorsqu'elle eſt organiſée, comme dans un Cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organiſation eſt détruite; la curioſité de l'Homme voudroit ſavoir comment un Corps, par cela même qu'il eſt originairement doué d'un ſoufle de Vie, ſe trouve en conſéquence orné de la faculté de ſentir, & enfin par celle-ci de la Penſée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains Philoſophes! Et quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce ſujet!

Tout ce que l'Expérience nous apprend, c'eſt que tant que le mouvement ſubſiſte, ſi petit qu'il ſoit, dans une ou plusieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vû dans cette foule d'Expériences dont j'ai voulu accabler les Syſtèmes. Il eſt donc conſtant que le mouvement & le ſentiment s'excitent tour à tour, & dans les Corps entiers, & dans les mêmes Corps, dont la ſtructure eſt détruite, pour ne rien dire de certaines Plantes qui ſemblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du ſentiment & du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellens Philoſophes ont démontré que la penſée n'eſt qu'une faculté de ſentir; & que l'Ame raiſonnable, n'eſt que l'Ame ſenſitive appliquée à contempler les idées, & à raiſonner! Ce qui ſeroit prouvé par cela ſeul que, lorsque le ſentiment eſt éteint, la penſée l'eſt auſſi, comme dans l'Apoplexie, la Léthargie, la Catalepſie &c. Car ceux qui ont avancé que l'Ame n'avoit pas moins penſé dans les maladies ſoporeuſes, quoiqu'elle ne ſe ſouvint pas des idées qu'elle avoit eües, ont ſoutenu une choſe ridicule.

Pour ce qui eſt de ce dévelopement, c'eſt une folie de perdre le tems à en rechercher le mécanisme. La Nature du mouvement nous eſt auſſi inconnüe que celle de la matière. Le moien de découvrir comment il s'y produit, à moins que de reſſuſciter avec l'Auteur de *l'Hiſtoire de l'Ame* l'ancienne & inintelligible Doctrine des *formes ſubſtantielles!* Je ſuis donc tout auſſi conſolé d'ignorer comment la Matière, d'inerte & ſimple, devient active & compoſée d'organes, que de ne pouvoir regarder le Soleil ſans verre rouge. Et je ſuis d'auſſi bonne compoſition ſur les autres Merveilles incompréhenſibles de la Nature, ſur la production du Sentiment & de la Penſée dans un Etre qui ne paroiſſoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boüe.

Qu'on m'accorde ſeulement que la Matière organiſée eſt doüée d'un principe moteur, qui ſeul la différentie de celle qui ne l'eſt pas (eh! peut-on rien refuſer a l'Obſervation la plus inconteſtable?) & que tout dépend dans les Animaux de la diverſité de cette Organiſation, comme je l'ai aſſez prouvé; c'en

c'en eſt aſſez pour deviner l'Enigme des Subſtances & celle de l'Homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers, & que l'Homme eſt la plus parfaite. Il eſt au Singe, aux Animaux les plus ſpirituels, ce que le Pendule Planétaire de Huygens, eſt à une Montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'inſtrumens, plus de Roüages, plus de reſſorts pour marquer les mouvemens des Planètes, que pour marquer les Heures, ou les repeter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanſon pour faire ſon *Fluteur*, que pour ſon *Canard*, il eût dû en emploier encore davantage pour faire un *Parleur;* Machine qui ne peut plus être regardée comme impoſſible, ſurtout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même néceſſaire que la Nature emploiât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une Machine, qui pendant un ſiècle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'eſprit; car ſi on n'en voit pas au pouls les heures, c'eſt du moins le Baromètre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'Ame. Je ne me trompe point; le corps humain eſt une horloge, mais immenſe, & conſtruite avec tant d'artifice & d'habileté, que ſi la roüe qui ſert à marquer ſes ſecondes, vient à s'arrêter; celle des minutes tourne & va toujours ſon train; comme la roüe des Quarts continüe de ſe mouvoir: & ainſi des autres, quand les premieres, roüillées, ou dérangées par quelque cauſe que ce ſoit, ont interrompu leur marche. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'obſtruction de quelques Vaiſſeaux ne ſuffit pas pour détruire, ou ſuſpendre le fort des mouvemens, qui eſt dans le cœur, comme dans la pièce ouvrière de la Machine; puiſqu'au contraire les fluides dont le volume eſt diminué, aiant

moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raiſon de la réſiſtance qu'il trouve à l'extrémité des vaiſſeaux? Lorsque le nerf optique ſeul comprimé ne laiſſe plus paſſer l'image des Objets, n'eſt-ce pas ainſi que la privation de la Vüe n'empêche pas plus l'uſage de l'Oüie, que la privation de ce ſens, lorsque les fonctions de la *Portion Molle* ſont interdites, ne ſuppoſe celle de l'autre? N'eſt-ce pas ainſi encore que l'un entend, ſans pouvoir dire qu'il entend, (ſi ce n'eſt après l'attaque du mal,) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux ſont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui paſſent par la tête? Phénomènes qui ne ſurprennent point les Medecins éclairés. Ils ſavent à quoi s'en tenir ſur la Nature de l'Homme: & pour le dire en paſſant; de deux Medecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'eſt toujours, à mon avis, celui qui eſt le plus verſé dans la Phyſique, ou la Mécanique du corps humain, & qui laiſſant l'Ame, & toutes les inquiètudes que cette chimère donne aux ſots & aux ignorans, n'eſt occupé ſérieuſement que du pur Naturalisme.

LAISSONS donc le prétendu Mr. Charp ſe mocquer des Philoſophes qui ont regardé les Animaux, comme des Machines. Que je penſe differemment! Je crois que Descartes ſeroit un Homme reſpectable à tous égards, ſi né dans un ſiècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'Expérience & de l'Obſervation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'eſt pas moins juſte que je faſſe ici une autentique réparation à ce grand Homme, pour tous ces petits Philoſophes, mauvais plaiſans,

ſans, & mauvais Singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nés de Descartes, feroient mieux de ſentir que ſans lui le champ de la Philoſophie, comme celui du bon Eſprit ſans Newton, ſeroit peu être encore en friche.

Il eſt vrai que ce célèbre Philoſophe s'eſt beaucoup trompé, & perſonne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la Nature Animale; il a le premier parfaitement démontré que les Animaux étoient de pures Machines. Or après une découverte de cette importance, & qui ſuppoſe autant de ſagacité, le moien ſans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ſes erreurs!

Elles ſont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante ſur la diſtinction des deux ſubſtances; il eſt viſible que ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe, un ruſe de ſtile, pour faire avaler aux Théologiens un poiſon caché à l'ombre d'une Analogie qui frappe tout le Monde, & qu'eux ſeuls ne voient pas. Car c'eſt elle, c'eſt cette forte Analogie, qui force tous les Savans & les vrais juges d'avouër que ces êtres fiers & vains, plus diſtingués par leur orgueil, que par le nom d'Hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne ſont au fond que des Animaux, & des Machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux Inſtinct, dont l'Education fait de l'Eſprit, & qui a toujours ſon ſiége dans le Cerveau, & à ſon défaut, comme lorsqu'il manque, ou eſt oſſifié, dans la Moëlle allongée, & jamais dans le Cervelet; car je l'ai vu conſiderablement bleſſé; d'autres * l'ont trouvé ſchirreux, ſans que l'Ame ceſsât de faire ſes fonctions.

Etre

* *Haller dans les* Tranſact. Philoſoph.

Etre Machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'Intelligence, & un Instinct sûr de Morale, & n'être qu'un Animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires, qu'être un Singe, ou un Perroquet, & savoir se donner du plaisir. Car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori*, qu'une goute de la liqueur qui se lance dans l'accouplement, fit ressentir des plaisirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un jour, posées certaines loix, joüir des mêmes délices? Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'Electricité, la Faculté motrice, l'Impénétrabilité, l'Etendüe. &c.

Voulez-vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans réplique, & qui prouvent toutes que l'Homme ressemble parfaitement aux Animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos Observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'Homme dans son Principe n'est qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille, Papillon. Les plus graves * Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vû, comme Hartsoeker, dans la semence de l'Homme, & non dans celle de la Femme; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goute de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait

* *Boerh.* Inst. Med. *& tant d'autres.*

ait la force de s'insinüer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première nourriture. Cet œuf, quelquefois supris dans les Trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de 9 mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (*l'Amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger, en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme, morte un moment avant l'Accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine: car alors c'est toujours l'œuf dans sa Coque, & l'Animal dans l'œuf, qui gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réüssir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le Poulet, l'Oiseau &c. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part; c'est que *l'Amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la Matrice, dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du dèploiement de tous ses Coudes Vasculeux.

Voions l'Homme dans & hors de sa Coque; examinons avec un Microscope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? La tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le Cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des

Nerfs, ou le principe du ſentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre: c'eſt le *Punctum ſaliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de ſa vivacité à l'influence des nerfs. Enſuite peu-à-peu on voit la Tête allonger le Col, qui en ſe dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le cœur a déjà deſcendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas ventre, qu'une cloiſon (le diafragme) ſépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doits, les ongles, & les poils; l'autre les cuiſſes, les jambes, les pieds &c. avec la ſeule différence de ſituation qu'on leur connoit, qui fait l'appui & le balancier du corps. C'eſt une Végétation frappante. Ici ce ſont des cheveux qui couvrent le ſommet de nos têtes; là ce ſont des feuilles & des fleurs. Par tout brille le même Luxe de la Nature; & enfin l'Eſprit Recteur des Plantes eſt placé, où nous avons nôtre ame, cette autre Quinteſſence de l'Homme.

Telle eſt l'Uniformité de la Nature qu'on commence à ſentir, & l'Analogie du régne Animal & Végétal, de l'Homme à la Plante. Peut-être même y a-t-il des Plantes Animales, c'eſt-à-dire, qui en végétant, ou ſe battent comme les Polypes, ou font d'autres fonctions propres aux Animaux?

Voil'a à peu près tout ce qu'on ſait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui ſont faites pour s'unir enſemble, & pour occuper telle, ou telle place, ſe réüniſſent toutes ſuivant leur Nature; & qu'ainſi ſe forment les yeux, le cœur, l'eſtomac, & enfin tout le corps, comme de grands Hommes l'ont écrit, cela eſt poſſible. Mais comme l'expérience nous aban-

abandonné au milieu de ces ſubtilités, je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtère impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le Congrés, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomènes, ſans ce commode rapport de parties, qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfans, tantôt au Père, & tantôt à la Mère? D'un autre coté l'embaras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'eſt le Mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties ſeroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le Ver même de l'Homme. Mais tout ceci eſt fort au deſſus de la portée des plus excellens Obſervateurs. Comme ils n'y peuvent rien ſaiſir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du dévelopement des Corps, qu'une Taupe, du chemin qu'un Cerf peut parcourir.

Nous ſommes de vraies Taupes dans le champ de la Nature; nous n'y faiſons guères que le trajet de cet Animal; & c'eſt nôtre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous ſommes dans le cas d'une Montre qui diroit: (un Fabuliſte en feroit un Perſonnage de conſéquence dans un Ouvrage frivole;) „quoi! c'eſt ce ſot ouvrier qui m'a faite, moi qui „diviſe le tems! moi qui marque ſi exactement le cours du „Soleil; moi qui répète à haute voix les heures que j'indi„que! Non cela ne ſe peut pas“. Nous, dédaignons de mê-

me; Ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les *Règnes*, comme parlent les Chymistes. Nous imaginons, ou plutôt supposons, une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil, qu'aux yeux grossiers qui la méconnoissent dans ses plus brillans Ouvrages; & la Nature n'est point une Ouvrière bornée. Elle produit des millions d'Hommes avec plus de facilité & de plaisir, qu'un Horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également, & dans la production du plus vil Insecte, & dans celle de l'Homme le plus superbe; le régne Animal ne lui coute pas plus que le Végetal, ni le plus beau Génie, qu'un Epi de blé. Jugeons donc par ce que nous voions, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au delà. Suivons le Singe, le Castor, l'Eléphant &c. dans leurs Operations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces Animaux? & si vous leur accordez une Ame, Fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa Nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? Qui ne voit quelle doit être, ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, dont elle doit subir le même sort, quel qu'il soit; & qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla*, *pour vouloir éviter Caribde?*

BRISEZ la chaîne de vos préjugés; armez-vous du flambeau de l'Expérience, & vous ferez à la Nature l'Honneur qu'elle mérite; au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance

rance, où elle vous a laissés. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre; & vous verrez que ce Laboureur dont l'Esprit & les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand Génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton: vous serez persuadé que l'imbécille, ou le stupide, sont des Bêtes à figure Humaine, comme le Singe plein d'Esprit, est un petit Homme sous une autre forme; & qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un Animal bien construit, à qui on a appris l'Astronomie, peut prédire une Eclipse, comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque tems du génie & de bons yeux à l'Ecole d'Hippocrate & au lit des Malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable proprieté de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute Machine, ou tout Animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une Machine immortelle est une chimère, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des Chenilles, qui voiant les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amérement le sort de leur espèce qui leur sembleroit s'anéantir. L'Ame de ces Insectes, (car chaque Animal a la sienne,) est trop bornée pour comprendre les Métamorphoses de la Nature. Jamais un seul des plus rusés d'entr'eux

 n'eût

n'eût imaginé qu'il dût devenir Papillon. Il en eſt de même de nous. Que ſavons-nous plus de nôtre deſtinée, que de nôtre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle nôtre bonheur dépend.

Qui penſera ainſi, ſera ſage, juſte, tranquille ſur ſon ſort, & par conſéquent heureux. Il attendra la mort, ſans la craindre, ni la déſirer; & chériſſant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de reſpect pour la Nature; plein de reconnoiſſance, d'attachement, & de tendreſſe, à proportion du ſentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la ſentir, & d'être au charmant Spectacle de l'Univers, il ne la détruira certainement jamais dans ſoi, ni dans les autres. Que dis-je! plein d'humanité, il en aimera le caractère juſques dans ſes ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, ſans les haïr; ce ne ſeront à ſes yeux que des Hommes contrefaits. Mais en faiſant grace aux défauts de la conformation de l'Eſprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés, & leurs vertus. Ceux que la Nature aura favoriſés, lui paroitront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en Marâtre. C'eſt ainſi qu'on a vû que les dons naturels, la ſource de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du Matérialiſte, des hommages que tout autre leur refuſe injuſtement. Enfin le Matérialiſte convaincu, quoique murmure ſa propre vanité, qu'il n'eſt

n'eſt qu'une Machine, ou qu'un Animal, ne maltraitera point ſes ſemblables; trop inſtruit ſur la Nature des ces actions, dont l'inhumanité eſt toujours proportionnée au degré d'Analogie prouvée ci-devant; & ne voulant pas en un mot, ſuivant la Loi Naturelle donnée à tous les Animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît.

Concluons donc hardiment que l'Homme eſt une Machine; & qu'il n'y a dans tout l'Univers qu'une ſeule ſubſtance diverſement modifiée. Ce n'eſt point ici une Hypotheſe élévée à force de demandes & de ſuppoſitions: ce n'eſt point l'ouvrage du Préjugé, ni même de ma Raiſon ſeule; j'euſſe dédaigné un Guide que je crois ſi peu ſûr, ſi mes ſens portant, pour ainſi dire, le flambeau, ne m'euſſent engagé à la ſuivre, en l'éclairant. L'Expérience m'a donc parlé pour la Raiſon; c'eſt ainſi que je les ai jointes enſemble.

Mais on a dû voir que je ne me ſuis permis le raiſonnement le plus rigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la ſuite d'une multitude d'Obſervations Phyſiques qu'aucun Savant ne conteſtera; & c'eſt encore eux ſeuls que je reconnois pour Juges des conſéquences que j'en tire; recuſant ici tout Homme à préjugés, & qui n'eſt ni Anatomiſte, ni au fait de la ſeule Philoſophie qui eſt ici de miſe, celle du corps humain. Que pourroient contre un Chêne auſſi ferme & ſolide, ces foibles Roſeaux de la Théologie, de la Métaphyſique

ſique & des Ecoles; Armes puériles, ſemblables aux fleurets de nos ſalles, qui peuvent bien donner le plaiſir de l'Eſcrime, mais jamais entamer ſon Adverſaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuſes & triviales, de ces raiſonnemens rebattus & pitoiables, qu'on fera ſur la prétendüe incompatibilité de deux ſubſtances, qui ſe touchent & ſe remüent ſans ceſſe l'une & l'autre, tant qu'il reſtera l'ombre du préjugé, ou de la ſuperſtition ſur la Terre? Voilà mon Syſtême, ou plutôt la Vérité, ſi je ne me trompe fort. Elle eſt courte & ſimple, Diſpute à préſent qui voudra!



SECOND

SECOND MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

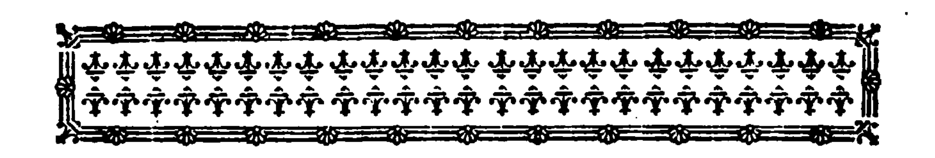
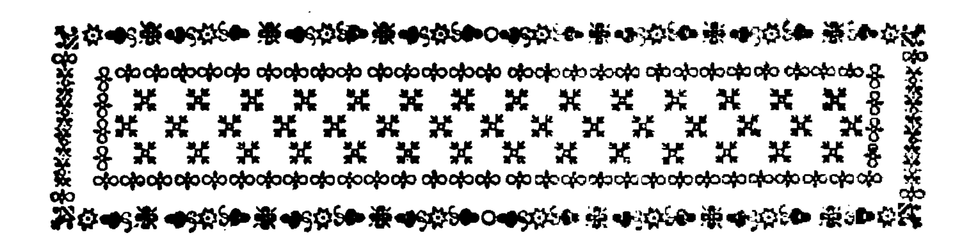


TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES CHAPITRES.

TRAITE'



TRAITÉ DE L'AME.

CHAPITRE I.

Exposition de l'Ouvrage.

CE n'est ni Aristote, ni Platon, ni Descartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'est que votre Ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître sa nature, n'en déplaise à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiez à l'ignorance & à la foi. L'essence de l'Ame de l'homme & des animaux est, & sera toujours aussi inconnuë, que l'essence de la matière & des corps. Je dis plus; l'Ame dégagée du corps par abstraction, ressemble à la matière considérée sans aucunes formes: on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits ensemble dans le même instant, &

comme d'un ſeul coup de pinceau. Ils ont été jettés au même moule, dit un grand Théologien * qui a oſé penſer. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'Ame, doit donc auparavant rechercher celles qui ſe manifeſtent clairement dans les corps, dont l'Ame eſt le principe actif.

Cette réfléxion conduit naturellement à penſer qu'il n'eſt point de plus sûrs guides que les ſens. Voilà mes Philoſophes. Quelque mal qu'on en diſe, eux ſeuls peuvent éclairer la raiſon dans la recherche de la vérité; ouï, c'eſt à eux ſeuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra ſérieuſement la connoître.

Voyons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos ſens peuvent découvrir dans la matière, dans la ſubſtance des corps, & ſur-tout des corps organiſés; mais n'y voyons que ce qui y eſt, & n'imaginons rien. La matière eſt par elle-même un principe paſſif, elle n'a qu'une force *d'inertie:* c'eſt pourquoi toutes les fois qu'on la verra ſe mouvoir, on pourra conclure que ſon mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon eſprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire, avec la matière ou la ſubſtance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, auſſi différentes que l'actif & le paſſif. Si donc il eſt dans les corps un principe moteur, & qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t-il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom *d'Ame.* Il eſt démon-

* *TERTULLIEN de reſurrect.*

démontré que le corps humain n'eſt dans ſa première origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout autre inſecte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre? La vérité n'eſt-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire? Ou n'en ſerions-nous ſi avides, & pour ainſi dire, ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nuë, au lieu de la Déeſſe, comme les Poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matière.

TOUS les Philoſophes qui ont attentivement examiné la nature de la matière, conſidérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui conſtituent les corps, ont découvert dans cette ſubſtance diverſes propriétés, qui découlent d'une eſſence abſolument inconnuë. Telles ſont, 1°. la puiſſance de recevoir différentes formes, qui ſe produiſent dans la matière même, & par leſquelles la matière peut acquérir la force motrice & la faculté de ſentir; 2°. l'étenduë actuelle, qu'ils ont bien reconnuë pour un attribut, mais non pour l'eſſence de la matière.

Il y en a cependant eu quelques uns, & entr'autres Deſcartes, qui ont voulu réduire l'eſſence de la matière à la ſimple étenduë, & borner toutes les propriétés de la matière à celles de

de l'étenduë; mais ce ſentiment a été rejetté par tous les autres Modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance; en ſorte que la puiſſance d'acquérir la force motrice & la faculté de ſentir, a été de tout tems conſidérée, de même que l'étenduë, comme une propriété eſſentielle de la matière.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit exiſter par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impoſſible, qu'un être qui exiſte par lui-même, puiſſe ni ſe créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ſes propriétés eſſentielles le rendent ſuſceptible, qui puiſſent ſe détruire & ſe reproduire tour-à-tour. Auſſi l'expérience nous force-t-elle d'avouër que rien ne ſe fait de rien.

Tous les Philoſophes qui n'ont point connu les lumières de la foi, ont penſé que ce principe ſubſtantiel des corps a exiſté & exiſtera toujours, & que les élémens de la matière ont une ſolidité indeſtructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philoſophes Chrêtiens reconnoiſſent auſſi qu'il exiſte néceſſairement par lui-même, & qu'il n'eſt point de ſa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du ſiécle dernier qui profeſſoit * la Théologie à Paris.

CHA-

* GOUDIN *Philoſophia juxta inconcuſſa tutiſſimaque Divi Thomæ Dogmata*, Lugd. 1678.

CHAPITRE III.

De l'étenduë de la Matière.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'essence de la matière, nous ne pouvons refuser notre consentement aux propriétés que nos sens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matière, ou qu'étenduë. L'étenduë est donc une propriété qui convient toujours à toute matière, qui ne peut convenir qu'à elle seule, & qui par conséquent est coëssentielle à son sujet.

Cette propriété suppose dans la substance des corps, trois dimensions, longueur, largeur & profondeur. En effet, si nous consultons nos connoissances, qui viennent toutes des sens, on ne peut concevoir la matière, ou la substance des corps, sans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimensions est nécessairement liée à celle que nous avons de toute grandeur, ou quantité.

Les Philosophes qui ont le plus médité sur la matière, n'entendent pas par l'étenduë de cette substance, une étenduë solide, formée de parties distinctes, capable de résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étendue: car pour diviser, il faut une force qui désunisse; il en faut une aussi, pour unir les parties divisées. Or suivant ces Physiciens, la matière n'a point de force actuellement active: parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la ma-

tière dépouillée de toute forme par abstraction, qu'une force motrice en *puissance*.

Cette théorie est difficile à concevoir ; mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses conséquences. Il en est de ces vérités, comme des vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'esprit ne la conçoit.

L'étenduë de la matière n'est donc qu'une étenduë metaphysique, qui n'offre rien de sensible, suivant l'idée de ces mêmes Philosophes. Ils pensent avec raison qu'il n'y a que l'étenduë solide qui puisse frapper nos sens.

Il nous paroît donc que l'étenduë est un attribut essentiel à la matière, un attribut qui fait partie de sa forme métaphysique ; mais nous sommes fort éloignés de croire qu'une étenduë solide constitue son essence.

Cependant avant Descartes, quelques Anciens avoient fait consister l'essence de la matière dans l'étenduë solide. Mais cette opinion que les Cartésiens ont tant fait valoir, a été victorieusement combattüe dans tous les tems, par des raisons évidentes que nous exposerons dans la suite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi se réduisent les propriétes de l'étenduë.

CHAPITRE IV.

Des propriétés mécaniques-passives de la matière, dépendantes de l'étendue.

Ce qu'on appelle forme en général, consiste dans les divers états, ou les différentes modifications, dont la matière est suscep-

ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'être, ou leur exiſtence, de la matière même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituënt tous les différens états de cette ſubſtance: c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtituë ces corps mêmes.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, conſidéré ſéparément de ſon étenduë & de toute autre forme. Il ſuffit d'avoüer qu'elle eſt inconnuë: ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matière peut exiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans lesquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles, peuvent ſur les pas des Scholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſément ſçavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a de deux ſortes; les unes actives, les autres paſſives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernières. Elles ſont au nombre de quatre; ſçavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes ſont des états ſimples, des dépendances paſſives de la matière, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la ſimplicité.

Les Anciens penſoient, non ſans raiſon, que ces formes mécaniques paſſives de la matière n'avoient pas d'autre ſource que l'étenduë; perſuadés qu'ils étoient que la matière contient *potentiellement* toutes ces formes en ſoi, par cela ſeul que ce qui eſt étendu, qu'un être doué des dimenſions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, ſituation, &c.

Voilà donc les formes mécaniques-passives contenuës en puissance dans l'étenduë, dépendantes absolument des trois dimensions de la matière, & de leur diverse combinaison; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matière considérée simplement dans son étenduë, n'est elle-même qu'un principe passif. Mais cette simple étenduë, qui la rend susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, sans sa propre force motrice; car c'est la matière déja revêtüe des formes, au moyen desquelles elle a reçu la puissance motrice, ou le mouvement actuel, qui se procure elle-même successivement toutes les différentes formes qu'elle reçoit: & suivant la même idée, si la matière est la mère des formes, comme parle Aristote, elle ne l'est que par son mariage, ou par son union avec la force motrice même.

Cela posé: si la matière est quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de sa nature trop *inerte*, ou de ses formes mécaniques-passives dépendantes de l'étenduë, mais d'une nouvelle forme qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joüe le plus grand rôle dans la nature; c'est la forme active, ou la puissance motrice; la forme, je le répéte, par laquelle la matière produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'observer en passant que la matière, considerée seulement comme un être passif, ne paroît mériter que le simple nom de matière, auquel elle étoit autrefois restreinte; que la matière, entant qu'absolument inséparable de l'éten-

duë,

duë, de l'impénétrabilité, de la divisibilité, & des autres formes mécaniques-passives, n'étoit pas réputée par les Anciens la même chose que ce que nous appellons aujourd'hui du nom de substance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les Modernes, il prenoient la matière, simplement comme un attribut ou une partie de cette substance, constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puissance motrice de la matière.

LES Anciens persuadés qu'il n'y avoit aucuns corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux attributs primitifs: par l'un, cette substance avoit la puissance de se mouvoir; & par l'autre, celle d'être müe. En effet, dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est muë.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matière à la substance des corps, entant que susceptible de mouvement: cette même matière devenüe capable de se mouvoir, étoit envisagée sous le nom de principe actif, donné alors à la même substance. Mais ces deux attributs paroissent si essentiellement dépendans l'un de l'autre, que Ciceron, * pour mieux

* In utroque tandem utrumque. *Academ. quæst. lib. 1.*

mieux exprimer cette union essentielle & primitive de la matière & de son principe moteur, dit que l'un & l'autre se trouve l'un dans l'autre; ce qui rend fort bien l'idée des Anciens.

D'où l'on comprend que les Modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matière, lorsqu'ils ont voulu par une confusion mal entenduë donner ce nom à la substance des corps; puisqu'encore une fois la matière, ou le principe passif de la substance des corps, ne fait qu'une partie de cette substance. Ainsi il n'est pas surprenant qu'ils n'y ayent pas découvert la force motrice & la faculté de sentir.

On doit voir à présent, ce me semble, du premier coup d'œil, que s'il est un principe actif, il doit avoir dans l'essence inconnüe de la matière, une autre source que l'étenduë; ce qui confirme que la simple étenduë ne donne pas une idée complette de toute l'essence, ou forme Métaphysique de la substance des corps, par cela seul qu'elle exclût l'idée de toute activité dans la matière. C'est pourquoi si nous démontrons ce principe moteur; si nous faisons voir que la matière, loin d'être aussi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une substance active, aussi bien que passive, quelle ressource auront ceux qui ont fait consister son essence dans l'étendue?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & sa force motrice, ne sont que des puissances de la substance des corps; car de même que cette substance est susceptible de mouvement, sans en avoir effectivement, elle a aussi toujours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir.

Les

Les Anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agiſſoit dans la ſubſtance des corps, que lorſque cette ſubſtance étoit revêtuë de certaines formes : ils ont auſſi obſervé que les divers mouvemens qu'elle produit, ſont tous aſſujettis, ou réglés par ces différentes formes. C'eſt pourquoi les formes au moyen deſquelles la ſubſtance des corps pouvoit non ſeulement ſe mouvoir, mais ſe mouvoit diverſement, ont été nommées *formes matérielles.*

Il ſuffiſoit à ces premiers maîtres de jetter les yeux ſur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la ſubſtance des corps la force de ſe mouvoir elle-même. En effet, ou cette ſubſtance ſe meut elle-même, ou lorſqu'elle eſt en mouvement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action ; & ſi quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres?

Si donc on ſuppoſe un autre Agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de ſon exiſtence ; mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *Etre de raiſon*,

Après cela il eſt clair que les Anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinſéque de mouvement au dedans de la ſubſtance des corps ; puiſqu'enfin on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes Auteurs ont en même-tems avoué, ou plutôt prouvé, qu'il étoit impoſſible de comprendre comment

ce myſtère de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'Agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître ſa manière d'agir? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raiſonnablement reconnoître l'exiſtence.

Ce n'eſt pas auſſi ſans fondement qu'ils ont penſé que la ſubſtance des corps enviſagée ſans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais quelle étoit *tout en puiſſance.* * Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même ſans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matière qui les compoſe pourroit-elle produire tous les divers phénomenes qui frappent nos ſens?

Mais les parties de cette ſubſtance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes ſe les donner; ce ſont toujours d'autres parties de cette même ſubſtance déja revêtuë de formes, qui les leur procurent. Ainſi c'eſt de l'action de ces parties, preſſées les unes par les autres, que naiſſent les formes par leſquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'eſt au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'eſt par ces deux qualités actives générales que ſont vraiſemblablement produits tous les corps ſublunaires.

Deſcar-

* *Totum in fieri.*

Descartes, génie fait pour se frayer de nouvelles routes & s'égarer, a prétendu avec quelques autres Philosophes, que Dieu étoit la seule cause efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque instant dans tous les corps. Mais ce sentiment n'est qu'une hypothèse qu'il a tâché d'ajuster aux lumières de la Foi; & alors ce n'est plus parler en Philosophe, ni à des Philosophes, surtout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholastiques Chrétiens des derniers siécles ont bien senti l'importance de cette simple réfléxion : c'est pourquoi ils se sont sagement bornés aux seules lumières purement philosophiques sur le mouvement de la matière, quoiqu'ils eussent pu faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit " empreint d'un " principe actif les élemens de la matière. " *Genes. 1. Isaye 66.*

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Professeurs les plus célébres, une substance de la doctrine de tous les autres : mais sans un fatras de citations, il est assez évident que la matière contient cette force motrice qui l'anime, & qui est la cause immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté sensitive de la Matière.

NOUS avons parlé de deux attributs essentiels de la matière, desquels dépendent la plupart de ses propriétés, sçavoir l'étenduë & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troisiéme attribut; je veux dire la faculté de

ſentir, que les Philoſophes * de tous les ſiécles ont reconnuë dans cette même ſubſtance. Je dis tous les Philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés inſurmontables, ils ſe ſont jettés dans un labyrinthe dont ils ont cru ſortir par cet abſurde ſyſtême, "que les bêtes ſont „ de pures machines.

Une opinion ſi riſible n'a jamais eu d'accès chez les Philoſophes que comme un badinage d'eſprit, ou un amuſement philoſophique. C'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de ſentir dans les bêtes, que dans les hommes : hors moi qui ſuis fort aſſuré que je ſens, je n'ai d'autre preuve du ſentiment des autres hommes que par les ſignes qu'ils m'en donnenr. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'eſt pas le ſigne qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeſte avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les careſſes, la fuite, les ſoupirs, le chant, & en un mot toutes les expreſſions de la douleur, de la triſteſſe, de l'averſion, de la crainte, de l'audace, de la ſoumiſſion, de la colère, du plaiſir, de la joie, de la tendreſſe, &c. Un langage auſſi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophiſmes de Deſcartes pour nous perſuader.

Peut-être les Cartéſiens, ne pouvant ſe refuſer à leur propre ſentiment intérieur, ſe croient-ils mieux fondés à reconnoître la

* Voyez la Thèſe que M. Leibnitz fit ſoutenir à ce ſujet au Prince Eugène, & *l'Origine ancienne de la Phyſique moderne*, par le P. Régnault.

la même faculté de ſentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces Philoſophes s'en tenant ainſi à l'écorce des choſes, auroient bien peu examiné la parfaite reſſemblance qui frappe les connoiſſeurs, entre l'homme & la bête : car il n'eſt ici queſtion que de la ſimilitude des organes des ſens, lesquels, à quelques modifications près, ſont abſolument les mêmes, & accuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallèle n'a pas été ſaiſi par Deſcartes, ni par ſes Sectateurs, il n'a pas échappé aux autres Philoſophes, & ſurtout à ceux qui ſe ſont curieuſement appliqués à *l'Anatomie comparée*.

Il ſe préſente une autre difficulté qui intereſſe davantage notre amour propre : c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matière. Mais qu'on faſſe attention que cette ſubſtance ne nous laiſſe appercevoir que des choſes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étenduë découle de ſon eſſence? comment elle peut être muë par une force primitive dont l'action s'exerce ſans contact, & mille autres merveilles qui ſe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, ſuivant l'idée d'un illuſtre Moderne *.

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés

* *LEIBNITZ.*

més, appartiendroit à un être distinct de la matière de ces corps, à une substance d'une différente nature, & qui se trouveroit unie avec eux? Les lumières de la raison nous permettent-elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures? Nous ne connoissons dans les corps que de la matière, & nous n'observons la faculté de sentir que dans ces corps: sur quel fondement donc établir un être idéal, désavoüé par toutes nos connoissances?

Il faut cependant convenir avec la même franchise, que nous ignorons si la matière a en soi la faculté immédiate de sentir, ou seulement la puissance de l'acquérir par les modifications, ou par les formes dont elle est susceptible; car il est vrai que cette faculté ne se montre que dans les corps organisés.

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne résideroit aussi qu'en puissance dans la matière, ainsi que toutes les autres dont on a fait mention; & telle a été encore la façon de penser des Anciens, dont la Philosophie pleine de vuës & de pénétration méritoit d'être élevée sur les débris de celle des Modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des sources trop éloignées d'eux: l'ancienne Philosophie * prévaudra toujours devant ceux qui sont dignes de la juger; parce qu'elle forme, (du moins par rapport au sujet que je traite,) un systême solide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Physique moderne.

CHA-

* *Metaphysique.*

CHAPITRE VII.

Des formes substantielles.

Nous avons vu que la matière est mobile, qu'elle a la puissance de se mouvoir par elle-même; qu'elle est susceptible de sensation & de sentiment. Mais il ne paroît pas, du moins si l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des Philosophes, que ces propriétés puissent être mises en exercice, avant que cette substance soit, pour ainsi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de se mouvoir & de sentir. C'est pourquoi les Anciens regardoient ces formes, comme faisant partie de la réalité des corps; & de là vient qu'ils les ont nommées *formes substantielles.* * En effet, la matière considérée par abstraction, ou séparément de toute forme, est un être incomplet, suivant le langage des Ecoles, un être qui n'existe point dans cet état, & sur lequel du moins les sens, ni la raison, n'ont aucune prise. Ce sont donc véritablement les formes qui le rendent sensible, & pour ainsi dire, le réalisent. Ainsi, quoique, rigoureusement parlant, elles ne soient point des substances, mais de simples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes substantielles, parce qu'elles perfectionnent la substance des corps, & en font en quelque sorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées soient clairement exposées, nous dédaignons de réformer des mots consacrés par l'usage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorsqu'ils sont définis, & bien entendus.

* *GOUD.* T. II. p. 94. 98.

Les Anciens n'avoient donné le nom de formes ſubſtantielles, qu'aux modifications qui conſtituënt eſſentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caractères déciſifs qui les diſtinguent l'un de l'autre. Ils nommoient ſeulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la deſtruction n'entraîne pas néceſſairement celle des formes qui conſtituënt la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut ceſſer, ſans altérer l'intégrité de ſon organiſation.

Les formes ſubſtantielles ont été diviſées en ſimples & en compoſées. Les formes ſimples ſont celles qui modifient les parties de la matière, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la ſituation; & ces parties de la matière revêtuës de ces formes, ſont ce qu'on appelle *corps ſimples*, ou *élemens*. Les formes compoſées conſiſtent dans l'aſſemblage des corps ſimples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité néceſſaire pour conſtruire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes Philoſophes de l'antiquité ont auſſi en quelque ſorte diſtingué deux ſortes de formes ſubſtantielles dans les corps vivans; ſçavoir celles qui conſtituënt les parties organiques de ces corps, & celles qui ſont regardées comme étant leur principe de vie. C'eſt à ces dernieres qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois ſortes; l'Ame végétative qui appartient aux plantes, l'Ame ſenſitive, commune à l'homme & à la bête; mais parce que celle de l'homme ſemble avoir un plus vaſte empire, des fonctions plus étenduës, des vuës plus grandes, ils l'ont appellée *Ame raiſonnable*. Diſons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me ſoit permis de répon-

répondre à une objection que m'a faite un habile homme. „Vous n'admettez, dit-il, dans les animaux, pour principe de „sentiment, aucune substance qui soit différente de la matière: „pourquoi donc traiter d'absurde le Cartésianisme, en ce qu'il „suppose que les animaux sont de pures machines? & quelle si „grande différence y a-t-il entre ces deux opinions ?„ Je réponds d'un seul mot; Descartes refuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matière dont il suppose que les animaux sont uniquement faits: & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pêtri de sentiment, c'est l'animal; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre sens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur de cet Ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'Ame végétative.

NOUS avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Physique Moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, où *l'Ether* subtilement rallumé, jouë le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médécin, n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'Ether; il explique la formation des Ames de tous les corps par cette même cause. L'Ether est un

esprit

esprit infiniment subtil, une matière très déliée & toujours en mouvement, connuë sous le nom de feu pur & céleste, parce que les Anciens en avoient mis la source dans le Soleil, d'où suivant eux, il est lancé dans tous les corps plus ou moins, selon leur nature & leur consistence; & „quoique de soi-même „il ne brûle pas, par les différens mouvemens qu'il donne aux „particules des autres corps où il est renfermé, il brûle & fait „ressentir la chaleur. Toutes les parties du monde ont quel- „que portion de ce feu Elémentaire, que plusieurs Anciens „regardent comme l'Ame du monde. Le feu visible a beau- „coup de cet Esprit, l'air aussi, l'eau beaucoup moins, la terre „très-peu. Entre les mixtes, les minéraux en ont moins, les „plantes plus, & les animaux beaucoup davantage. Ce feu, „ou cet esprit, est leur Ame, qui s'augmente avec le corps par „le moyen des alimens qui en contiennent, & dont il se sépare „avec le chile, & devient enfin capable de sentiment, grace „à un certain mêlange d'humeurs, & à cette structure particu- „liere d'organes qui forment les corps animés: car les ani- „maux, les minéraux, les plantes mêmes, & les os qui font la „base de nos corps, n'ont pas de sentiment, quoiqu'ils ayent „chacun quelque portion de cet Ether, parce qu'ils n'ont pas „la même organisation."

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative la cause qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroissement de tous les corps vivans.

Les Modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette espéce d'Ame, l'ont confonduë avec l'organi-

ganiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peût en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans une cauſe qui y préſide, ſans un principe qui régle & amene tout à une fin déterminée; ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par lesquelles * s'opère tout le mécanisme des actions de ces corps; ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulières, originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps mêmes, & par lesquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les Philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matière pour établir ces principes. Cette ſubſtance à laquelle ils attribuënt la faculté de ſe mouvoir elle-même, avoit auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvemens, l'un ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre; puisqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également, & le principe de ces mouvemens, & le principe de cette détermination, qui ſont deux choſes abſolument individuelles & inſéparables. C'eſt pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme ſubſtantielle purement matérielle, malgré l'eſpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvüe.

CHAPITRE IX.

De l'Ame ſenſitive des Animaux.

Le principe matériel, ou la forme ſubſtantielle, qui dans les animaux ſent, diſcerne & connoît, a été généralement nom-

* BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. *Abregé de ſa Théorie Chimique*, p. 6. 7.

nommée par les Anciens, *Ame sensitive.* Ce principe doit être soigneusement distingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce sont cependant les organes mêmes de ces corps animés, qui occasionnent à cet être sensitif les sensations dont il est affecté.

On a donné le nom de sens, aux organes particulièrement destinés à faire naître ces sensations dans l'Ame. Les Médecins les divisent en sens externes & en sens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui sont, comme tout le monde sçait, au nombre de cinq; la vüe, l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend sur un grand nombre de sensations, qui toutes sont des sortes de toucher.

Ces organes agissent par l'entremise des nerfs, & d'une matière qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui est d'une si grande subtilité, qu'on lui a donné le nom d'esprit animal, si bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de solides raisonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'existence.

Lorsque les organes des sens sont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la structure de ces organes sont ébranlés, le mouvement des esprits modifié se transmet au cerveau jusqu'au *sensorium commune,* c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit même, où l'Ame sensitive reçoit les sensations à la faveur de ce réflux d'esprits, qui par leur mouvement agissent sur elle.

Si l'impression d'un corps sur un nerf sensitif est forte & profonde, si elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en

en résulte pour l'Ame une sensation qui n'est plus simple, mais douloureuse: & réciproquement, si l'organe est trop foiblement affecté, il ne se fait aucune sensation. Donc pour que les sens fassent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe sensitif.

Il ne se fait donc aucune sensation, sans quelque changement dans l'organe qui lui est destiné, ou plutôt dans la seule surface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il se faire par *l'intromission* du corps qui se fait sentir? Non; les enveloppes dures des nerfs rendent la chose évidemment impossible. Il n'est produit que par les diverses propriétés des corps sensibles, & de là naissent les différentes sensations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'est effectivement dans le cerveau, que l'Ame est affectée des sensations propres à l'animal: car lorsque cette partie est considérablement blessée, l'animal n'a plus ni sentiment, ni discernement, ni connoissance: toutes les parties qui sont au dessus des plaies & des ligatures, conservent entr'elles & le cerveau le mouvement & le sentiment, toujours perdu au-dessous, entre la ligature & l'extrémité. La section, la corruption des nerfs & du cerveau, la compression même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce Sçavant a donc parfaitement connu le siége de l'Ame, & la nécessité absoluë des nerfs pour les sensations: il a sçu 1°. que l'Ame sent, & n'est réellement affectée que dans le cerveau, des sentimens propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de sentiment & de connoissance, qu'autant qu'elle reçoit l'impression actuelle des esprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de Vieuſſens, de Roſſet, de Willis, de Lanciſi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la Vérité même. Hippocrate paroît auſſi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait ſa réſidence.

Cependant la plupart des anciens Philoſophes, ayant à leur tête les Stoïciens; & parmi les Modernes, Perrault, Stuart, & Tabor, ont penſé que l'Ame ſentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerſs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une ſenſibilité auſſi univerſellement répanduë. L'expérience nous a même appris que lorsque quelque partie du corps eſt retranchée, l'Ame a des ſenſations, que cette partie qui n'eſt plus, ſemble encore lui donner. L'ame ne ſent donc pas dans le lieu même où elle croit ſentir. Son erreur conſiſte dans la manière dont elle ſent, & qui lui fait rapporter ſon propre ſentiment aux organes qui le lui occaſionnent, & l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux-mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas elle-même ſuſceptible de ſentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connuës qu'à cette ſubſtance même, & non au tout, c'eſt-à-dire, à l'animal auquel elles ne ſont pas propres, & ne ſervent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce ſujet, ne ſont fondés que ſur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui ſeule doit nous guider, nous apprend ſur les ſenſations que l'Ame reçoit dans les corps animés.

Beau-

Beaucoup d'Auteurs mettent le ſiége de l'Ame presque dans un ſeul point du cerveau, & dans un ſeul point du corps calleux, d'où comme de ſon trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être ſenſitif ainſi cantonné, reſſerré dans des bornes auſſi étroites, ils le diſtinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent ſeulement à lui fournir ſes ſenſations: 2°. des eſprits mêmes qui le touchent, le remuënt, le pénétrent par la diverſe force de leur choc, & le font ſi diverſement ſentir.

Pour rendre leur idée plus ſenſible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame eſt en quelque ſorte dans le corps, ce qu'eſt le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les reſſorts, les rouës ne ſont que des inſtrumens, qui par leurs mouvemens concourent tous enſemble à la régularité de l'action du marteau ſur le timbre, qui attend, pour ainſi dire, cette action, & ne fait que la recevoir: car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il eſt comme iſolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ſes mouvemens.

Telle eſt l'Ame pendant un ſommeil profond. Privée de toutes ſenſations, ſans nulle connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle ſemble attendre le réveil, pour recevoir en quelque ſorte le coup de marteau donné par les eſprits ſur ſon timbre. Ce n'eſt en effet que pendant la veille qu'elle eſt affectée par diverſes ſenſations, qui lui font connoître la nature des impreſſions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un siége plus étendu, peu importe à nôtre systême. Il est certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douleur, &c. que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réünis pour former cette espece de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoiqu'il en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familières à l'Ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mémoire, l'imagination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étenduës: & de là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse, & la liaison des connoissances; & cela, selon le dégré d'excellence, ou la perfection des organes des différens animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

Les Philosophes ont rapporté à l'Ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant

dant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés, ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent nécessairement les mêmes sensations que l'Ame avoit déjà reçuës par l'impression des objets sur les sens. Ces modifications tant de fois répétées forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne viennent pas de la même source: elles dépendent originairement des diverses dispositions organiques des corps animés, lesquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être sensitif; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoissances, &c.

§. I.

Des sens.

La diversité des sensations varie selon la nature des organes qui les transmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la sensation

ſation du bruit ou du ſon, la vuë lui imprime les ſentimens de lumière & de couleurs, qui lui repréſentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux; l'Ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connuës ſous le nom d'odeurs; les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût: le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités appellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact; parmi leſquels nous comptons les parties de la génération, dont le ſentiment vif pénétre & tranſporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puiſque le nerf optique & le nerf acouſtique font ſeuls, l'un voir les couleurs, l'autre entendre les ſons; puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'enſuit que chaque nerf eſt propre à faire naître différentes ſenſations, & qu'ainſi le *ſenſorium commune* a, pour ainſi dire, divers territoires, dont chacun a ſon nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cauſe de la diverſité des ſenſations; car l'expanſion du nerf auditif reſſemble à la rétine, & cependant il en réſulte des ſenſations bien oppoſées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, deſorte qu'un organe dioptrique, par exemple, doit naturellement ſervir à la viſion.

Non ſeulement les divers ſens excitent différentes ſenſations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte

à l'Ame

à l'Ame, ſelon les différentes manières dont ils ſont affectés par les corps externes. C'eſt pourquoi la ſenſation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cauſe qui produit cette ſenſation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumière, donner des ſenſations plus ou moins vives de la lumière & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées d'étenduë, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire eſt exactement vrai des autres ſens.

§. II.

Mécaniſme des ſenſations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus ſubtil mécaniſme des ſenſations. Comme l'œil eſt le ſeul de tous les organes ſenſitifs, où ſe peigne & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en ſont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouïllez-le adroitement de la ſclérotique & de la choroïde; mettez où étoit la première de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuſte parfaitement avec la convexité de l'œil. Préſentez enſuite quelque corps que ce ſoit devant le trou de la pupille, vous verrez très-diſtinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infère en paſſant, que la viſion n'a pas ſon ſiége dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi conſiſte la peinture des objets? Dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui

partent de ces objets. Ce retracement forme une impreſſion de la plus grande délicateſſe, comme il eſt facile d'en juger par tous les rayons de la pleine Lune, qui concentrés dans le foyer d'un miroir ardent, & refléchis ſur le plus ſenſible thermométre, ne font aucunement monter la liqueur de cet inſtrument. Si l'on conſidère de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expanſion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres ſont infiniment tendres & molles, & ne forment guères qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuſe, on concevra non ſeulement que chaque fibrille ne ſe trouvera chargée que d'une trés-petite portion des rayons; mais qu'à cauſe de ſon extrême délicateſſe, elle n'en recevra qu'un changement ſimple, leger, foible, ou fort ſuperficiel; & en conſéquence de cela, les eſprits animaux à peine excités, réflueront avec la plus grande lenteur: à meſure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement ſe rallentira de plus en plus, & par conſéquent l'impreſſion de cette peinture ne pourra s'étendre, ſe propager le long de la corde optique, ſans s'affoiblir. Que penſez-vous à préſent de cette impreſſion portée jusqu'à l'Ame même? N'en doit-elle pas recevoir un effet ſi doux, qu'elle le ſente à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une ſi foible cauſe doit produire ſi peu de bruit, qu'il ſembleroit devoir s'étouffer ou ſe perdre dans toute la longueur du bois. Il ſe perd en effet pour tous les autres, vous ſeul entendez un bruit ſourd, preſqu'imperceptible. La même choſe ſe

paſſe

paſſe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eſt infiniment moins ſolide. L'impreſſion une fois reçuë par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaſtique, doit néceſſairement ſe porter jusqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience ſi connuë des billes de billard; or les nerfs ſont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre ſenſible nerveuſe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre auſſi étroit ne peuvent vraiſemblablement contenir qu'un ſeul globule à la file, qu'une ſuite ou rang d'eſprits animaux. Cela s'enſuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à ſe mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la préciſion, de la fidélité des traces, ou des idées qui en réſultent dans le cerveau: tous effets qui prouvent que le ſuc nerveux eſt compoſé d'élémens globuleux, qui nagent peut-être dans une matière éthérée; & qui ſeroient inexplicables, en ſuppoſant dans les nerfs, comme dans les autres vaiſſeaux, diverſes eſpèces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du reſſort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que ſoient les élémens, ſi l'on veut expliquer les phénoménes des ſenſations, il faut donc admettre 1°. l'éxiſtence & la circulation des eſprits. 2°. Ces mêmes eſprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un ſeul rang de globules ſphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre ſignal de la volonté. Cela poſé,

avec quelle vîtesse le premier globule poussé doit-il pousser le dernier, & le jetter, pour ainsi dire, sur l'Ame, qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, rélativement au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amene naturellement les Loix des Sensations: les voici.

§. III.

Loix des Sensations.

I. Loi. Plus un objet agit distinctement sur le *sensorium*, plus l'idée qui en résulte, est nette & distincte.

II. Loi. Plus il agit vivement sur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée est claire.

III. Loi. La même clarté résulte de l'impression des objets souvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet est vive; plus elle est différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée est vive & frappante. On ne peut souvent la chasser par d'autres idées, comme Spinosa dit l'avoir éprouvé, lorsqu'il vit un de ces grands hommes du Brésil. C'est ainsi qu'un blanc & un noir qui se voyent pour la première fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long-tems un objet extraordinaire, y pense & s'en occupe sans cesse. L'esprit & les yeux passent légérement sur les choses qui se présentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le Botaniste. On voit par là qu'il est dangereux de donner aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du Diable, du Loup, &c.

Ce n'est qu'en réfléchissant sur les notions simples, qu'on saisit les idées compliquées: il faut que les premières soient toutes représentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive

distin-

distinctement l'une après l'autre; c'est-à-dire, qu'il faut choisir un seul sujet simple, qui agisse tout entier sur le *sensorium*, & ne soit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géomètres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vuë leur objet. C'est la première conclusion qu'on doit tirer de notre première Loi; la seconde, est qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut, comme les enfans & les écoliers: car on ne retient que des sons, qu'on nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reste, suivant la troisiéme Loi, des traces plus souvent marquées sont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne sont point en état de méditer, ne peuvent guéres apprendre que par le mauvais usage dont j'ai parlé.

Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microscope, soit bien éclairé, tandis que toutes les parties voisines sont dans l'obscurité; de même pour entendre distinctement un bruit qui d'abord paroissoit confus, il suffit d'écouter attentivement: le son trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tenduë, frappe le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moyens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair; cela s'ensuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les Sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuses que soient nos sensations, elles ne nous éclairent jamais sur la nature de l'objet actif, ni sur celle de l'organe passif. La figure, le mouvement, la masse, la dureté,

ſont bien des attributs des corps ſur lesquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec lesquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même perſonne, dont l'organe ſenſitif par conſéquent ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas auſſi, ſelon les modifications de la lumière? Elles ne peuvent donc être regardées comme des proprietés des corps. L'ame juge confuſément des goûts, qui ne lui manifeſtent pas même la figure des ſels.

Je dis plus: on ne conçoit pas mieux les premières qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne ſont déterminées que par nos organes. Avec d'autres ſens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penſerions autrement que nous ne penſons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie, ou de ſentiment. Mais je reſerve à parler ailleurs de cette matière.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même denſité, quelque différens qu'ils fuſſent d'ailleurs entr'eux, il ſuit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un ſeul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même manière l'organe ſenſitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoiſſance des propriétés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce change-

ment

ment ſeul. Suivant ſa nature, & ſes dégrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme; l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de Phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la ſituation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtachi ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une taye ſur la cornée, ſuivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverſement les objets. La cataracte, la goutte ſerène, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les ſenſations ne repréſentent donc point du tout les choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, puiſqu'elles dépendent entièrement des parties corporelles qui leur ouvrent le paſſage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en diſe, puiſqu'elles nous ont été données plus pour la conſervation de notre machine, que pour acquérir des connoiſſances. La réfléxion de la lumière produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit donc voir jaune. Le ſel & le ſucre impriment des mouvemens oppoſés aux papilles du goût; on aura donc en conſéquence des idées contraires,

res, qui feront trouver l'un salé, & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur leurs rapports: car autrement ce sont des ministres fidèles; l'Ame peut compter qu'elle sera sûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend; les sens veillent sans cesse, & sont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale?

§. V.

Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.

Quand même tous les nerfs se rassembleroient, les sensations n'en seroient pas moins diverses: mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela soit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement séparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scalpel les démontre, & ne peut plus les suivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement sans microscope, que les principes nerveux sont assez écartés; (cela se remarque sur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui sont à une très grande distance l'un de l'autre:) & que les fibres nerveuses ne suivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême mollesse de toutes ces fibres, fait qu'elles se confondent aisément avec la moëlle: la 4e. & la 8e. paire peuvent ici servir d'exemple. 4°. Telle est la seule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de

tant

tant de différens nerfs ne peuvent se réünir en un seul point. 5°. La diversité des sensations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux sentimens distincts à l'occasion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occasion même d'un seul petit corps rond, qu'on fait rouler sous un doigt sur lequel le doit voisin est replié; tout prouve que chaque sens a son petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainsi le siége de l'Ame est composé d'autant de parties, qu'il y a de sensations diverses qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer? Et que de raisons pour multiplier & modifier le sentiment à l'infini? Le tissu des envelopes des nerfs, qui peut être plus ou moins solide, leur pulpe plus ou moins molle, leur situation plus ou moins lâche, leur diverse construction à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que chaque nerf différe l'un de l'autre à sa naissance, & en conséquence ne paroît porter à l'Ame qu'une sorte de sensations, ou d'idées. En effet l'histoire physiologique de tous les sens prouve que chaque nerf a un sentiment rélatif à sa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel se modifient les impressions externes. Si l'organe est dioptrique, il donne l'idée de la lumière & des couleurs; s'il est acoustique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petitesse des idées.

Ces impressions des corps extérieurs sont donc la vraie cause Physique de toutes nos idées; mais que cette cause est

extraordinairement petite! Lorsqu'on regarde le Ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaste hemisphére se peint au fond de l'œil, son image est beaucoup plus petite que le trou par où elle a passé. Que seroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule sanguin? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microscope. Quelle cause infiniment éxigue? & par conséquent quelle doit être l'éxilité de nos sensations & de nos idées? Et que cette éxilité de sensations & d'idées paroît nécessaire par rapport à l'immensité de la mémoire! Où loger en effet tant de connoissances, sans le peu de place qu'il leur faut, & sans l'étenduë de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Différens siéges de l'Ame.

Pour fixer, ou marquer avec précision, quels sont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'Anatomie, sans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle seule on peut lever la plûpart des voiles qui dérobent l'Ame à la curiosité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend son origine, de l'endroit, où finit la dernière artériole de la substance corticale du cerveau; cette origine est donc, où commence visiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & sortir sans microscope. Tel est réellement le lieu d'où la plûpatt des nerfs semblent tirer leur origine, où ils se réünissent, & où l'être sensitif paroît réfugié. Les sensations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raisonnablement placés dans l'artère? Ce tuyau est privé de sentiment par lui-même, & il n'est changé

par

par aucun effort de la volonté. Les ſenſations ne ſont point auſſi dans le nerf au deſſous de ſa continuité avec la moëlle: les plaies & autres obſervations nous le perſuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur ſiége au deſſous de la continuité du nerf avec l'artère, puiſque tout nerf ſe meut au gré de la volonté. Voilà donc le *ſenſorium* bien établi dans la moëlle, & cela jusqu'à l'origine même artérielle de cette ſubſtance médullaire. D'où il ſuit encore une fois que le ſiége de l'Ame a plus d'étenduë qu'on ne s'imagine; encore ſes limites ſeroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, ſur tout très-ſçavant, ſans l'immenſe petiteſſe ou éxilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII

De l'étendue de l'Ame.

Si le ſiége de l'Ame a une certaine étenduë, ſi elle ſent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, ſi elle y a véritablement differens ſiéges, il faut néceſſairement qu'elle ne ſoit pas elle-même inétenduë, comme le prétend Deſcartes; car dans ſon ſyſtème, l'Ame ne pourroit agir ſur le corps, & il ſeroit auſſi impoſſible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux ſubſtances, que cela eſt eſt facile à ceux qui penſent qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir aucun être ſans étenduë. En effet, le corps & l'Ame ſont deux natures entierement oppoſées, ſelon Deſcartes; le corps n'eſt capable que de mouvement, l'Ame que de connoiſſance; donc il eſt impoſſible que l'Ame agiſſe ſur le corps, ni le corps ſur l'Ame. Que le corps ſe meuve, l'Ame qui n'eſt point ſujette aux mouvemens, n'en reſ-

sentira aucune atteinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéït qu'au mouvement.

N'est-ce pas dire avec Lucrece, que l'Ame n'étant pas matèrielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remuë de tant de facons? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps * .

Si petite & si imperceptible qu'on suppose l'étenduë de l'Ame, malgré les phénomènes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt ** plusieurs Ames, qu'une Ame sans étenduë, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étenduë énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet? L'étenduë de l'Ame forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle qu'on croiroit que les deux substances sont individuellement attachées & jointes ensemble, & ne font qu'un seul tout, Aristote *** dit, "qu'il „n'y a point d'Ame sans corps, & que l'Ame n'est point un corps.„ A dire vrai, quoique l'Ame agisse sur le corps & se détermine sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne sçais si elle est jamais active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'Ame pour agir, ait besoin de recevoir

* *Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

** Quelques anciens Philosophes les ont admises, pour expliquer les differentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari, & *vice versa.*

*** *De Anima text. 26. c. 2.*

voir les impreſſions des eſprits modifiés par les facultés corporelles. C'eſt ce qui a peut-être fait dire à pluſieurs; que l'Ame dépend tellement du tempérament & de la diſpoſition des organes, qu'elle ſe perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'eſt pas beſoin de tant ſe mettre l'eſprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Ariſtote, Platon, Deſcartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il ſuffit d'aller rondement ſon droit chemin, & de ne pas regarder derrière, ou de côté, lorsque la vérité eſt devant ſoi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne ſe baiſſeroient ſeulement pas pour ramaſſer la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle ſoit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit ſur la diverſe origine des nerfs & les différens ſiéges de l'Ame, il ſe peut bien ſaire qu'il y ait quelque choſe de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce ſujet, quelqu'oppoſées quelles paroiſſent: & puisque les maladies du cerveau, ſelon l'endroit qu'elles attaquent, ſuppriment tantôt un ſens, tantôt un autre, ceux qui mettent le ſiége de l'Ame dans les *nates*, ou les *teſtes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale?* Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit * de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame eſt répanduë.

* . . . . Totos diffuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Virg. Æneid. l. 6.

En effet où eſt votre Ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaiſent, ou la chagrinent, ſi ce n'eſt dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où eſt-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaiſir un beau Ciel, une belle perſpective, ſi elle n'eſt dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle ſoit placée à la naiſſance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée ſenſible, ſe trouve en pluſieurs endroits du cerveau, puisqu'il eſt réellement frappé à pluſieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait pluſieurs Ames; une ſeule ſuffit ſans doute avec l'étenduë de ce ſiége médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder; elle ſuffit, dis-je, pour agir, ſentir, & penſer, autant qu'il lui eſt permis par les organes.

§. IX.

Quu l'être ſenſitif eſt par conſequent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement eſt foible & borné! Mon Ame montre conſtamment, non la penſée, qui lui eſt accidentelle, quoiqu'en diſent les Cartéſiens, mais de l'activité & de la ſenſibilité. Voilà deux propriétés inconteſtables, reconnuës par tous les Philoſophes qui ne ſe ſont point laiſſés aveugler par l'eſprit ſyſtématique, le plus dangereux des eſprits. Or, dit-on, toutes propriétés ſuppoſent un ſujet qui en ſoit la baze, qui exiſte par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes proprietés. Donc, conclut-on, l'Ame eſt un être ſéparé du corps, une eſpéce de *monade ſpirituelle*, une *forme ſubſiſtante*, comme parlent les adroits & prudens Scholaſtiques; c'eſt-à-dire, une ſubſtance

dont

dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps, tandis que je vois clairement que c'est l'organisation même de la moëlle aux premiers commencemens de sa naissance, (c'est-à-dire, à la fin du *cortex,*) qui exerce si librement dans l'état sain toutes ces propriétés? Car c'est une foule d'observations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui disent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphysique, sans nous donner une seule idée. Mais seroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? Et comment concevoir que la matière puisse sentir & penser? J'avouë que je ne le conçois pas; mais, outre qu'il est impie de borner la toute-puissance du Créateur, en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matière, lui qui d'un mot a fait la lumière, dois-je dépouïller un Etre des proprietés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet Etre m'est inconnuë? Je ne vois que matière dans le cerveau; qu'étenduë, comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive: vivant, sain, bien organisé, ce viscère contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la substance médullaire; je vois ce principe qui sent & pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je! l'Ame dort la première; son feu s'éteint à mesure que les fibres dont elle paroit faite, s'affoiblissent & tombent les unes sur les autres. Si tout s'explique par ce que l'Anatomie & la Physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de forger un Etre idéal? Si je confonds l'Ame avec les organes corporels, c'est donc que tous les phénomènes m'y détermi-

nent,

nent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de discernement & de bonne foi pour ſe reconnoître dans quelque miroir que ce ſoit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle eſt vertueuſe & ornée de mille belles connoiſſances, elle eſt aſſez noble, aſſez recommendable.

Nous remettons à expoſer les phénomènes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame ſûr le corps, & combien la volonté lui eſt aſſervie. Mais l'ordre des matières que je traite, exige que la mémoire ſuccéde aux ſenſations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne penſois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement eſt la comparaiſon de deux idées que l'Ame ſçait diſtinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même inſtant elle ne peut contempler qu'une ſeule idée; ſi je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la ſeconde idée, je ne retrouve plus la première. Ainſi, (& c'eſt une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri,) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiſſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre exiſtence, ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a ſçu? il ſemble qu'on ne faſſe que ſortir du néant; on ne ſçait point avoir déjà exiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. Wepfer parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions; il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un au-

tre qui ne pouvoit jamais finir sa phrase, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'histoire d'un troisiéme, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la soif; Bonnet en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, seroit un atome pensant, si on peut penser sans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rapporteroit rien.

La cause de la mémoire est tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impressions corporelles du cerveau, qui sont les traces d'idées qui se suivent, sont voisines; & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, sans rappeller les autres qui avoient coutume d'aller ensemble. Cela est très vrai de ce qu'on a appris dans la jeunesse. Si l'on ne se souvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un seul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des territoires séparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un son qui frappe les oreilles, communique sur le champ son impression à la partie du cerveau, qui est analogue à celle où se trouve le premier vestige de ce qu'on cherche, c'est-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où est cachée la mémoire, ou la trace des vers suivans, & y représente à l'Ame la suite de la première idée, ou des premiers mots, il est nécessaire que de nouvelles idées soient portées par une loi constante au même lieu dans lequel

avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet si cela se faisoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus sûrement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'est que certaines affections du cerveau détruisent tel ou tel sens, sans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. Hildanus parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame, qui, guérie d'une apopléxie, fut plus d'un an à recouvrer sa mémoire; il lui fallut revenir à l'a, b, c, de ses premières connoissances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque sorte avec les fibres affaissées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabescence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'esprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voilà une de ces heureuses maladies contre lesquelles bien des gens pourroient troquer leur santé, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont assez communément beaucoup de mémoire: tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les distraire; l'attention, la réfléxion leur coute peu; de là on peut envisager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la présence des idées est plus stable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie Françoise, dicta tout de suite sa Tragédie *d'Inés de Castro*. Quelle étenduë de mémoire d'avoir 2000 vers présens, & qui défilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment se peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette espece de cahos! On a dit bien plus de Pascal; on

raconte

raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On pense au reste, & avec assez de raison, puisque c'est un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne sont pas ordinairement plus suspects de jugement, que les Medecins de religion, parce que la moëlle du cerveau est si pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place distincte: j'entens ces idées *mères*, si on me permet cette expression, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduisant avec justesse une 3e. idée de la combinaison des deux premières. Mais qui eut plus de jugement, d'esprit & de mémoire, que les deux hommes illustres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au sujet de la mémoire, que c'est une faculté de l'Ame qui consiste dans les modifications permanentes du mouvement des esprits animaux, excités par les impressions des objets qui ont agi vivement, ou très-souvent sur les sens: en sorte que ces modifications rappellent à l'Ame les mêmes sensations avec les mêmes circonstances de lieu, de tems, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçuës par les organes qui sentent.

Lorsqu'on sent qu'on a eu autrefois une idée semblable à celle qui passe actuellement par la tête, cette sensation s'appelle donc *mémoire:* & cette même idée, soit que la volonté y consente, soit qu'elle n'y consente pas, se réveille nécessairement à l'occasion d'une disposition dans le cerveau, ou d'une cause interne, semblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'Imagination.

L'imagination confond les diverses sensations incomplettes que la mémoire rappelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux, qui lui représentent des objets différens, soit pour les circonstances, soit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaisons; j'entens des objets différens des exactes sensations reçuës autrefois par les sens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des causes internes, & semblable à quelqu'une des idées que les causes externes avoient coutume de faire naître. Ainsi lorsque des causes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce soit, affectent les nerfs, les esprits, le cerveau, de la même manière que les causes corporelles externes, & en conséquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination.* En effet lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition physique, parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au dehors: c'est pourquoi les objets de l'imagination sont appellés phantômes, ou spectres, φαντασματα.

Les sens internes occasionnent donc, comme les externes, des changemens de pensées; ils ne différent les uns des autres, ni par la façon dont on pense, qui est toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui se fait dans le *sensorium,* mais par la seule absence d'objets externes. Il est peu surprenant que les causes internes puissent imiter les causes exte-

extérieures, comme on le voit en se pressant l'œil, (ce qui change si singulièrement la vision) dans les songes, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme sain est plus foible que la perception des sensations externes; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en passant la nuit sur le Pont-neuf, la magnifique perspective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorsque mes yeux en sont frappés. Lorsque je pense à l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les sensations de ceux qu'enchante la le Maure, ou qui pleurent avec Merope, ou qui sont dans les bras de leurs maîtresses! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui sont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne diffère point dans sa nature même, ni dans ses effets sur le *sensorium,* quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles se suivent, affoiblissent les anciennes idées retenuës dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire: & cela est vrai de toutes les impressions nouvelles des corps sur le nôtre.

L'imagination est vraie ou fausse, foible ou forte. L'imagination vraie représente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fausse, l'Ame les voit autrement qu'ils ne sont. Tantôt elle reconnoît cette illusion; & alors ce n'est qu'un vertige, comme celui de Pascal, qui avoit tellement épuisé par l'étude les esprits de son cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont il se faisoit toujours garantir par des chaises, ou par toute autre espece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce goufre phantastique effrayant,

que ce grand homme connoissoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les sens externes & internes, croit que les objets sont réellement semblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'est un vrai délire.

L'imagination foible est celle qui est aussi légérement affectée par les dispositions des sens internes, que par l'impression des externes; tandis que ceux qui ont une imagination forte, sont vivement affectés & remués par les moindres causes; & on peut dire que ceux-là ont été favorisés de la nature, puisque pour travailler avec succès aux ouvrages de génie & de sentiment, il faut une certaine force dans les esprits, qui puisse graver vivement & profondément dans les cerveau les idées que l'imagination a faites, & les passions qu'elle veut peindre. Corneille avoit les organes doués sans doute d'une force bien supérieure en ce genre; son théâtre est l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. de Voltaire. Cette force se manifeste encore dans Lucrece même, ce grand Poëte, quoique le plus souvent sans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes passions.

Quand quelque idée se réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorsqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette pensée. Une cause présente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus sages dans cette erreur, qui est si familière à ce *délire sans fiévre* des mélancholiques. Mais si la volonté se met de la partie, si les sentimens qui en résultent dans l'Ame, l'irritent, alors on est, à proprement parler, en fureur.

Les

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en ſont ſi bien fixé l'idée dans l'eſprit, que l'Ame s'y fait & y donne ſon conſentement. Pluſieurs ſe reſſemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils ſont d'un ſens droit & ſain: & s'ils ſe laiſſent ſéduire par l'objet même de leur erreur, ce n'eſt qu'en conſéquence d'une fauſſe hypothèſe, qui les écarte d'autant plus de la raiſon, qu'ils ſont plus conſéquens ordinairement. Michel Montagne a un chapitre ſur l'imagination, qui eſt fort curieux: il fait voir que le plus ſage a un objet de délire, &, comme on dit, ſa folie. C'eſt une choſe bien ſingulière & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie ſublime, dont les Ouvrages ſont l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée ſi extravagante, ſi indigne de lui qu'elle puiſſe être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais s'en départir; plus il verra & touchera, par exemple, ſa cuiſſe & ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre; & auſſi clairement convaincu, qu'il l'eſt du contraire, dès que l'Ame a perdu de vuë ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'eſprit dépend de cauſes corporelles connuës; & ſi on a tant de peine à la guérir, c'eſt que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le ſont, de ſorte que ſi un Médecin n'a pas plus d'eſprit que de gravité, ou de Galénique, ſes raiſonnemens gauches & mal adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'eſt livrée qu'à une forte impreſſion dominante, qui ſeule l'occupe tout entière, comme dans l'amour le plus violent, qui eſt une ſorte de manie. Que ſert donc alors de s'opiniâtrer à parler raiſon à un homme qui n'en a plus? *Quid vota furentem, quid delu-*

delubra juvant? Tout le fin, tout le mystère de l'art, est de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui abolisse l'idée ridicule qui occupe l'Ame: car par là on rétablit le jugement & la raison, avec l'égale distribution du sang & des esprits.

§. XII.

Des Passions.

Les passions sont des modifications habituelles des esprits animaux, lesquelles fournissent presque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du désir, ou de l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications accoutumées. De là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colère, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable des sensations de l'Ame; au lieu que les autres agens de notre réminiscence ne sont considérés qu'autant qu'ils rappellent simplement les sensations, telles qu'on les a reçuës, sans avoir égard à la peine, ou au plaisir qui peut les accompagner.

Telle est l'association des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne se représentent point telles qu'elles sont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *sensorium:* & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une seule notion simple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que son objet fixe interne.

Mais

Mais entrons dans un plus grand détail des passions. Lorsque l'Ame apperçoit les idées qui lui viennent par les sens, elles produisent par cette même représentation de l'objet, des sentimens de joie ou de tristesse; ou elles n'excitent, ni les uns, ni les autres; celles-ci se nomment *indifférentes:* au lieu que les premières font aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par son action.

Si la volonté qui résulte de l'idée tracée dans le cerveau, se plaît à contempler, à conserver cette idée; comme lorsqu'on pense à une jolie femme, à certaine réüssite, &c. c'est ce qu'on nomme *joie, volupté, plaisir.* Quand la volonté désagréablement affectée, souffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en résulte de la tristesse. L'amour & la haine sont deux passions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet présent me réjouït; l'amour d'un objet passé est un agréable souvenir; l'amour d'un objet futur est ce qu'on nomme *désir*, ou *espoir*, lorsqu'on désire, ou qu'on espere en jouïr. Un mal présent excite de la tristesse, ou de la haine; un mal passé donne une réminiscence fâcheuse; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame sont divers degrés d'amour, ou de haine. Mais si ces affections sont fortes, qu'elles impriment des traces si profondes dans le cerveau, que toute notre économie en soit bouleversée, & ne connoisse plus les loix de la raison; alors cet état violent se nomme *passion*, qui nous entraîne vers son objet, malgré notre Ame. Les idées qui n'excitent, ni joie, ni tristesse, sont appellées indifférentes, comme on vient de le dire: telle est l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maison, &c. Mais excepté ces idées là, tou-

tes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout respire la passion. Chaque âge a les siennes. On souhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeunesse forte & vigoureuse aime la guerre, les plaisirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieillesse, au lieu d'être belliqueuse, est timide; avare, au lieu d'aimer la dépense; la hardiesse est témérité à ses yeux, & la jouïssance est un crime, parce qu'elle n'est plus faite pour elle. On observe les mêmes appétits, & la même conduite dans les brutes, qui sont comme nous gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdissent ensuite peu-à-peu pour tous les plaisirs. A l'occasion de cet état de l'Ame qui fait aimer, ou haïr, il se fait dans le corps des mouvemens musculaires, par le moyen desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de pensée, à l'objet de notre plaisir, & écarter celui dont la présence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes se font avec conscience, ou sentiment intérieur; & les autres sans ce sentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéït à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces suites, ou effets des passions, il suffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du suc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du second genre sont plus cachées; & les mouvemens qu'elles excitent, n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur: le pouls s'eleve, le cœur palpite, jusqu'à faite entendre quelquefois ses palpitations, & il se

ſe fait auſſi quelquefois une ſi grande tranſpiration, qu'il s'enſuit ſouvent la défaillance, & même la mort ſubite. La colère augmente tous les mouvemens, & conſéquemment la circulation du ſang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-conp prêt à dépoſer quelques ſécrétions qui l'irritent, & ſujet aux hémorrhagies. De là ces fréquentes apopléxies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de tranſpiration. La terreur, cette paſſion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainſi dire, en garde pour ſa propre défenſe, fait à peu-près les mêmes effets que la colère; elle ouvre les artères, guérit quelquefois ſubitement les paralyſies, la létargie, la goute, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apopléxie, fait mourir de mort ſubite, & cauſe enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la tranſpiration, diſpoſe le corps à recevoir les miaſmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foibleſſe, le relâchement des ſphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; en ſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artéres, comme dans des filets, paroiſſent donc dans la colère & la joie exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des artères: dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de

la crainte, (au moins pour ſes effets,) les artères reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve-t-on pas ces filets nerveux? Ils ſont à la carotide interne, à l'artére temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la ſouclavière, à la racine de la ſouclavière droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux artères brachiales, à la céliaque, à la méſentérique, à celles qui ſortent du baſſin; & par tout ils ſont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui eſt une eſpéce de crainte, reſſerre la veine temporale, où elle eſt environnée des branches de la *portion dure*, & retient le ſang au viſage. N'eſt-ce pas auſſi par l'action des nerfs que ſe fait l'érection, effet qui dépend ſi viſiblement de l'arrêt du ſang? N'eſt-il pas certain que l'imagination ſeule procure cet état aux Eunuques mêmes? Que cette ſeule cauſe produit l'éjaculation, non ſeulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuiſſance dépend ſouvent des défauts de l'imagination, comme de ſa trop grande ardeur, ou de ſon extrême tranquillité, ou de ſes différentes maladies, comme on en lit des exemples dans Venette & Montagne? Il n'eſt pas juſqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenuë, ou timidité, dont on ſe corrige bien vîte à l'école des femmes galantes, qui ne mette ſouvent l'homme le plus amoureux, dans une incapacité de les ſatisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de toutes les autres paſſions; l'une vient merveilleuſement à l'appui des autres. Il eſt évident que les nerfs jouënt ici le plus grand rôle, & qu'ils ſont le principal reſſort des paſſions. Quoique nous ne connoiſſions point les paſſions par leurs cauſes, les lumières que le mécaniſme des mouvemens des corps animés

a ré-

a répandüës de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes assez clairement par leurs effets: & dès qu'on sçait, par exemple, que le chagrin resserre les diametres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle est la premiere cause qui fait que les nerfs se contractent autour d'eux, comme pour les étrangler; tous les effets qui s'ensuivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie, sont faciles à concevoir: l'imagination affectée d'une idée forte, d'une passion violente, influë sur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'esprit. La mélancolie prise dans le sens des Médecins, une fois formée, & devenüe bien atrabilaire dans le corps de la personne la plus gaie, la rendra donc nécessairement des plus tristes: & au lieu de ces plaisirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la solitude.

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.

NOUS avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions; facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit euë autrefois, à l'occasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame: 2°. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques Auteurs

teurs * font une classe, ou une espéce particuliére; & qui persuadent très fortement l'Ame que la cause de cette idée existe hors du corps. 3°. Que l'imagination est de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui se trouble & se dérange avec le plus de facilité: de là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, sans laquelle l'Ame ne peut combiner plusieurs idées. On diroit que ce sens froid, appellé commun, quoique si rare, s'éclipse & se fond en quelque sorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie phantastique du cerveau. 4°. Enfin j'ai fait voir combien de causes changent les idées mêmes des choses, combien il faut de sages précautions pour éviter l'erreur qui séduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis d'ajouter que ces connoissances sont absolument nécessaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de facultés corporelles qui se rapportent à l'Ame sensitive. La mémoire, l'imagination, les passions, ont formé la premiere classe: les inclinations, les appétits, l'instinct, la pénétration & la conception, vont composer la seconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations sont des dispositions qui dépendent de la structure particuliere des sens, de la solidité, de la molesse des nerfs qui se trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les constituënt; des divers degrés de mobilité dans les esprits, &c. C'est

* Boerh. *Inst. med. de sens. intern.*

C'eſt à cet état qu'on doit les penchans, ou les dégouts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes, deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font déſirer la jouïſſance, ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine, & à la propagation de notre eſpece; appétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes cauſes, que la faim *. Il eſt bon de ſçavoir que les Anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces appétits en *concupiſcibles*, & *en iraſcibles*; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font déſirer ce qui eſt bon, ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir; & en ceux qui nous font penſer à ce qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'eſt qu'il faut, n'en déplaiſe à l'orgueil humain, que les hommes ſe confondent ici avec les animaux, puiſqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§. II.

De l'inſtinct.

L'inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une eſpece de néceſſité; mais cependant, (ce qui eſt bien admirable,) de la manière qui leur convient le mieux pour la con-

* M. Senac. *Anat. d'Heiſt*, p. 514.

conſervation de leur être. D'où naiſſent la ſimpathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en eſt qui s'attachent tendrement toute leur vie; l'antipathie, ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorsque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remedier, ſans cependant les connoître *.

La raiſon ne peut concevoir comment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples. Le docte Médecin que je cite ſe contente de dire, qu'elles ſe font en conſéquence des loix auxquelles l'Auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premières cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau-né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouër ſes nouvelles aîles, vole, & ſe balance parfaitement dans l'air; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'inſtinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il eſt donc évident que Staahl a grand tort de prétexter l'adreſſe que donne l'habitude.

Il

* Boerh. *Inſt. Med.* §. 4.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable * d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, „une certaine force qui appartient „aux plus petites parties dont l'animal est formé, qui est répan-„duë dans chacune, & qui caractérise non seulement chaque „espece d'animal, mais chaque animal de la même espece, en „ce que chacun se meut, & sent diversement & à sa manière, „tandis que tous appetent nécessairement ce qui convient à la „conservation de leur être, & ont une aversion naturelle qui „les garantit sûrement de ce qui pouroit leur nuire.“

Il est facile de juger que l'homme n'est point ici excepté. Ouï, sans doute, c'est cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vasculeuse, & toujours essentiellement différente en soi de ce qu'on nomme élasticité, puisque celle-ci est détruite, que l'autre subsiste encore, après la mort même, & se réveille par la moindre force mouvante; c'est cette cause, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je saute par la même mécanique; c'est par elle, que dans un faux pas, mon corps se porte aussi prompt qu'un éclair à contrebalancer sa chute, &c. Il est certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnuës aux plus grands Anatomistes; & la preuve en est, que l'Ame ne peut avoir qu'une seule idée distincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse? Qui sçait combien il

* M. de Maupertuis.

il faut de muſcles pour ſauter; comme les fléchiſſeurs doivent être relachés, les extenſeurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte; comment tel poids & non tel autre peut s'élever? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands eſpaces avec un corps d'une péſanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vuë & traverſer une immenſité de Pays? Les muſcles auroient-ils donc beſoin du conſeil d'un être qui n'en ſçait ſeulement pas le nom; qui n'en connoît ni les attaches, ni les uſages, pour ſe préparer à tranſporter ſans riſque & faire ſauter toute la machine à laquelle ils ſont attachés? L'ame n'eſt point aſſez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal; il faudroit qu'elle eût infuſe, cette ſcience infinie géométrique ſuppoſée par Staahl, tandis qu'elle ne connoît pas les muſcles qui lui obéïſſent. Tout vient donc de la ſeule force de l'inſtinct, & la monarchie de l'Ame n'eſt qu'une chimére. Il eſt mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'eſt pas même la cauſe conditionnelle. La même cauſe qui fait fuïr ou approcher un corbeau à la préſence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille auſſi ſans ceſſe à ſon inſçu, à la conſervation de ſon être. Mais ce même corbeau, ces oiſeaux de la grande eſpéce qui parcourent les airs, ont le ſentiment propre à leur inſtinct.

Concluons donc que chaque animal a ſon ſentiment propre & ſa maniére de l'exprimer, & qu'elle eſt toujours conforme au plus droit ſens, à un inſtinct, à une mécanique qui peut paſſer toute intelligence, mais non les tromper: & confirmons cette concluſion par de nouvelles obſervations.

§. III.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes ſignes que nous.

Nous tacherons de marquer avec préciſion en quoi conſiſtent les connoiſſances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent ; mais ſans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables ſans doute dans les ouvrages de certains Philoſophes qui ont daigné plaire *, admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont auſſi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la diſtance, la grandeur, les odeurs, la plûpart des *ſecondes qualités*, ** & s'en ſouviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guéres d'autres expreſſions que celles du langage affectif dont j'ai déja parlé. Cette diſette vient-elle du vice des organes? Non, puisque les Perroquets rediſent les mots qu'on leur apprend, ſans en ſçavoir la ſignification, & qu'ils ne s'en ſervent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point auſſi du défaut d'idées, car ils apprennent à diſtinguer la diverſité des perſonnes, & même des voix, & nous répondent par des geſtes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc entre notre faculté de diſcourir & celle des bêtes? La leur ſe fait entendre, quoique muette, ce ſont d'excellens pantomimes; la nôtre eſt *verbeuſe*, nous ſommes ſouvent de vrais babillards.

* V. principalement le P. Bougeant, *Eſſ. Phil. ſur le lang. des Bêtes.*
** Comme parle Locke.

Voilà des idées & des signes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espéce differente, puisqu'ils le sont aux hommes mêmes. Je sçai aussi certainement, dit Lamy *, qu'un Perroquet a de la connoissance, comme je sçai qu'un étranger en a; les mêmes marques qui sont pour l'un, sont pour l'autre: il faut avoir moins de bon sens que les animaux, pour leur refuser des connoissances.

Qu'on ne nous objecte pas que les signes du discernement des bêtes sont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs sensations: car tous les mots dont nous nous servons le sont aussi, & cependant ils agissent sur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant rassemblées, forment les mots, de sorte qu'il nous est égal de lire des caractères; ou d'entendre les mots qui en sont faits, parce que l'usage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout est donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal: mais il est évident, lorsqu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscère peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exige pour rendre ces idées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

Mais les hommes, & même les femmes, se mocquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de manière à leur donner un ridicule par-

* Disc. Anat. p. 226.

parfait? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on instruit? Ne redisent-ils pas également les sons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout aussi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des sens externes avec les sens internes; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouïe de l'autre; & d'un lien si intime entre la volonté & les mouvemens musculeux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorsque la structure du corps le permet! L'oiseau qui entend chanter pour la première fois, reçoit l'idée du son; désormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire, (sur-tout s'il les entend souvent,) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot Anglois. L'expérience * a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de ** tems à un sourd de naissance, par conséquent muet; ce sourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles?

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes: sçavoir, la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La *pénétration* est une heureuse disposition qu'on ne peut définir, dans la structure intime des sens & des nerfs, & dans le mouvement des esprits. Elle pénètre l'Ame de sensations si

T 3 nettes,

* Voy. Amman. *de loquela*, p. 81. & 103.

** Deux mois, *Amman* 82.

nettes, si exquises, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhension*, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de sensations à la fois, & non moins claires & distinctes, en sorte que l'Ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans nulle confusion, plus ou moins d'idées, suivant le dégré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des affections de l'Ame sensitive.

§. I.

Les sensations, le discernement & les connoissances.

NON seulement l'Ame sensitive a une exacte connoissance de ce qu'elle sent, mais ses sentimens lui appartiennent précisément, comme des modifications d'elle-même. C'est en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, ou la remuënt diversement, qu'elle voit & discerne les différens objets qui les lui occasionnent: & ce discernement, lorsqu'il est net, &, pour ainsi dire, sans nuages, lui donne des connoissances exactes, claires, évidentes.

Mais les sensations de notre Ame ont deux faces qu'il faut envisager: ou elles sont purement spéculatives, & lorsqu'elles éclairent l'esprit, on leur donne le nom de connoissances; ou elles portent à l'Ame des affections agréables, ou désagréables, & c'est alors qu'elles sont le plaisir, ou le bonheur, la peine, ou

le malheur de notre être: en effet nous ne jouïssons très certainement que des modifications de nous-mêmes, & il est vrai de dire que l'Ame réduite à la possession d'elle-même, n'est qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'est que l'Ame ne se connoît point, & qu'elle est privée d'elle-même, lorsqu'elle est privée de sensations. Tout son bien-être & tout son mal-être, ne résident donc que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas la maîtresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manifestement de causes qui lui sont entierement étrangeres.

Il s'ensuit que le bonheur ne peut dépendre de la manière de penser, ou plutôt de sentir; car il est certain, & je ne crois pas que personne en disconvienne, qu'on ne pense & qu'on ne sent, pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réfléxions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuït, le cherchent où il n'est pas. 'A dire vrai, le bonheur dépend de causes corporelles, telles que certaines dispositions du corps, naturelles, ou acquises, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers sur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuse conformation de leurs organes & à la modération de leurs désirs, sont heureux à peu de frais, ou du moins sont le plus souvent tranquilles & contens de leur sort, de manière que ce n'est guères que par accident qu'ils peuvent se surprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres, (& malheureusement c'est le plus grand nombre,) à qui il faut sans cesse des plaisirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres; mais ceux-là ne sont heureux que par accident, comme

celui que la musique, le vin, ou l'opium réjouït: & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir suivent de près ce plaisir charmant, qu'on regardoit comme le seul bien réel, comme le seul Dieu digne de tous nos hommages & nos sacrifices. L'homme n'est donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'est, c'est quelquefois; le bonheur se présente comme la vérité, par hazard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut se soumettre à la rigueur de son état, & se servir, s'il se peut, de toute la force de sa raison, pour en soutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en passer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de nécessité vertu. Ces courtes réfléxions sur le bonheur m'ont dégouté de tant de traités du même sujet, où le style est compté pour les choses, où l'esprit tient lieu du bon sens, où l'on éblouït par le prestige d'une frivole éloquence, faute de raisonnemens solides, où enfin on se jette à corps perdu dans l'ambitieuse Métaphysique, parce qu'on n'est pas Physicien. La Physique seule peut abréger les difficultés, comme le remarque M. de Fontenelle *. Mais sans une connoissance parfaite des parties qui composent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéïssent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter sur le Corps & l'Ame, autre chose que de vains paradoxes, ou des systêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une fastueuse présomption! C'est cependant du sein de cette ignorance qu'on voit sortir tous ces petits Philosophes, grands constructeurs d'hypothèses, ingénieux créateurs de songes bizarres & singuliers,

* Digression sur les Anciens & les Modernes.

liers, qui ſans théorie, comme ſans expérience, croient ſeuls poſſéder la vraie Philoſophie du corps humain. La nature ſe montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, ſi elle n'étoit pas conforme à la manière dont ils ont cru la concevoir. Flatteuſe & complaiſante imagination, n'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modéle de coquéterie? Faut il que vous ayez une tendreſſe vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus inſenſés, & que contente de votre ſeule fécondité, vos productions ne paroiſſent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui? Oui, il eſt juſte que l'amour propre qui fait les Auteurs, & ſurtout les mauvais Auteurs, les paye en ſecret des louanges que le Public leur refuſe, puiſque cette eſpéce de dédommagement qui ſoutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la ſuite.

§. II.

De la volonté.

Les ſenſations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces ſenſations, ſelon le plaiſir, ou la peine qu'elles nous cauſent; cet état de l'Ame ainſi décidée par ſes ſenſations, s'appelle *volonté.*

Mais il faut qu'on diſtingue ici la volonté, de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conſéquence volontairement affecté par une ſenſation, ſans être maître de la rejetter, ou de la recevoir. Tel eſt l'état agréable & volontaire, où ſe trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorsquils ſatisfont quelques uns de ces beſoins preſſans, qui empêchoient

Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme disoient ses flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garderobe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium; il est invité au sommeil par les sensations agréables que lui procure ce divin remede; & sa volonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouïssent probablement que de ces *volitions*, il n'est pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium assoupit donc l'Ame avec le corps: à grande doze, il rend furieux. Les cantharides intérieurement prises, font naître la passion d'amour avec une aptitude à la satisfaire, qui souvent coute bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *pouft*, drogue vénimeuse fort en usage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuissant, & ôte peu-à-peu l'Ame raisonnable, pour ne lui substituer que l'Ame, je ne dis pas sensitive, mais végétative. Toute l'histoire des poisons * prouve assez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des Anciens, n'est pas si fabuleux; & que toutes les facultés de l'Ame, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. Socrate enyvré se mit à danser à la vuë d'un excellent Pantomime, ** & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la Patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent,

&

* V. Mead, *de Venenis.*

** Les mouvemens se communiquent d'un homme à un autre homme; les sentimens se gagnent de même, & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit. c. XI. §. III.

& qui ne sont pas eux-mêmes sans volupté, l'Ame se replie en quelque sorte sur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en jouïr à plus longs traits; elle semble vouloir augmenter son plaisir, en l'éxaminant: mais elle a tant senti, tant existé, qu'elle ne sent & n'est presque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui est cher; elle n'en sortiroit pas vîte sans violence, parce que cette ravissante convulsion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de si grands transports, doit durer encore quelque tems; semblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui seroit bien fâché de faire tort * à sa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occasion d'un certain prurit, qui va pour ainsi dire, chercher l'Ame dans les bras du sommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuse un petit moment: & si la nature, lorsqu'elle s'éveille, est prête à trahir sa première volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame, & suggère à la nature les plus courts moyens de sortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va se repentir, suivant l'usage, & comme il arrive surtout à la suite des plaisirs pris sans besoin.

Voilà l'homme, avec toutes les illusions dont il est le jouët, & la proie. Mais si ce n'est pas sans plaisir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainsi.

Enfin rien de si borné que l'empire de l'Ame sur le corps, & rien de si étendu que l'empire du corps sur l'Ame. Non seulement l'Ame ne connoit pas les muscles qui lui obéïssent, &

* Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ses observations *Hartsoekeriennes* n'ont jamais été faites aux dépens de sa famille.

quel eſt ſon pouvoir volontaire ſur les organes vitaux; mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire ſur ces mêmes organes. Que dis-je! elle ne ſçait pas même ſi la volonté eſt la cauſe efficiente des actions muſculeuſes, ou ſimplement une cauſe occaſionnelle, miſe en jeu par certaines diſpoſitions internes du cerveau, qui agiſſent ſur la volonté, la remuënt ſecrettement, & la déterminent de quelque manière que ce ſoit. Staahl penſe différemment; il donne à l'ame, comme on l'a inſinué, un empire abſolu; elle produit tout chez lui, jusqu'aux hémorrhoïdes. Voyez ſa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raiſonnemens Métaphyſiques, qui ne la rendent que plus incompréhenſible, &, ſi j'oſois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les ſenſations conſidérées, ou comme de ſimples connoiſſances, ou en tant qu'elles ſont agréables, ou déſagréables, font porter à l'Ame deux ſortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en aſſure elle-même avec une évidence qui captive ſon conſentement, cette opération de l'Ame conſentante, qui ne peut ſe diſpenſer de ſe rendre aux lumières de la vérité, eſt ſimplement appellée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprécie l'impreſſion agréable, ou déſagréable, qu'elle reçoit de ſes différentes ſenſations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux ſenſations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui ſont, pour ainſi dire, les plus accréditées, les plus en vogue: & réciproquement le mauvais goût, n'eſt que le goût le plus ſingulier, & le moins ordi-

ordinaire, c'est-à-dire, les sensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent différemment; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'est qu'un jugement raisonnable, ou bizarre, que l'Ame porte de ses propres sensations. Celles, disent-ils, qui plaisent à la vérité à quelques uns, toutes défectueuses & imparfaites qu'elles sont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement; mais qui déplaisent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon esprit, un esprit droit; ces sensations sont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut se tromper sur le compte de ses sensations: je pense qu'un jugement qui part du sens intime, tel que celui qu'on porte de son propre sentiment, ou de l'affection de son Ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne consiste qu'à goûter un plaisir, ou à sentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une sensation agréable, ou désagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût singulier, je conviendrai que ces personnes sont de mauvais goût, & que les femmes grosses dont les goûts changent avec les dispositions du corps, sont aussi de très-mauvais goût, tandis qu'il est évident qu'elles sont seulement avides de choses assez généralement méprisées, & dont elles ne faisoient elles-mêmes aucun cas avant la grossesse, & qu'ainsi elles n'ont alors que des goûts particuliers, rélatifs à leur état, & qui se remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la sensation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du musc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, si commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on

jouït du plaisir que toutes ces choses font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il est de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'est jamais que par rapport aux sensations plus agréables, qu'éprouve la même personne: & puisqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, est détesté par un autre, sur lequel il agit tout autrement, où est donc ce qu'on nomme *bon* & *mauvais goût?* Non, encore une fois, les sensations de l'homme ne peuvent le tromper; l'Ame les apprécie précisément ce qu'elles valent, rélativement au plaisir, ou au désagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du Génie, avec plus de précision que je n'ai fait jusqu'à présent. On entend communément par ce mot *Génie,* le plus haut point de perfection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de sçavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination: & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *Génie,* pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos Poëtes, nos Auteurs systématiques, tout, jusqu'à l'Abbé Cartaut de la Villate *, auroit droit au Génie; & le Philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le génie est un esprit aussi juste, que pénétrant; aussi vrai, qu'étendu; qui non seulement évite constamment l'erreur, com-

* Essai Historique & Philosophique du goût.

comme un Pilote habile évite les écueils; mais se servant de la raison, comme il se sert de la Boussole; ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision, que de clarté, & enfin embrasse aisément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un système expérimental, aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos plus célébres constructeurs d'hypothèses! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils seront rares désormais! Passons en revuë les principaux Philosophes modernes, ausquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Descartes.

Le chef-d'œuvre de Descartes est sa Méthode, & il a poussé fort loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a poussée lui-même, du point où l'avoit laissée Descartes. Enfin personne ne lui refuse un esprit naturellement Philosophique. Jusques-là Descartes n'est pas un homme ordinaire; ce seroit même un génie, si pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort loin derrière soi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs sont simples, faciles à saisir & à déterminer. Le cercle en est petit, & des signes toujours présens à la vuë, les rendent toujours sensibles; de sorte que la Géometrie & l'Algébre sont les Sciences où il y a moins de combinaisons à faire, surtout de combinaisons difficiles; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à résoudre. De là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'esprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne sont pas faits pour franchir les limi-

tes

tes de l'Art : & communément les Géométres, loin d'être des génies, ne sont pas même des gens d'esprit; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les absorbent, & bornent l'esprit, au lieu de l'étendre, comme on se l'imagine. Quand je vois un Géométre qui a de l'esprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre; ses calculs n'emportent que le superflu, & le nécessaire lui reste toujours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse? Les Géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité; & ce seroit doublement leur faute, s'ils ne sçavoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célébre M. Clairaut a donné ses *Elémens de Géométrie;* (car, bon Dieu! avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel cahos étoit cette science!) Mais faites-les sortir de leur petite sphére; qu'ils ne parlent ni de Physique, ni d'Astronomie; qu'ils passent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphysique, à la Morale, à la Physiologie, à la Littérature: semblabes à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-composés & très-difficiles! Quelle foule d'idées, (sans compter la peine que les Géométres ne se donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits,) & de connoissances diverses à embrasser d'une vue générale, à rassembler, à comparer! Ceux qui faute de lumières veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le Discours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'Académie Françoise, & l'on verra si j'éxagère le peu de mérite des Géométres, & les talens nécessaires pour réüssir dans des Sciences d'une sphére plus

plus étenduë. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au suffrage d'un profond Géométre, & pourtant homme de beaucoup d'esprit, & qui plus est, vrai génie, si on l'est par les plus rares qualités qui le caractérisent, la vérité, la justesse, la précision & la clarté. Qu'on me montre en Descartes des qualités aussi essentielles au génie, & sur tout qu'on me les fasse voir ailleurs qu'en Géométrie, puisqu'encore une fois le premier des Géométres feroit peut-être le dernier des Métaphysiciens; & l'illustre Philosophe dont je parle, en est lui-même une preuve trop sensible. Il parle des idées, sans sçavoir d'où, ni comment elles lui viennent; ses deux premières définitions sur l'essence de l'Ame & de la matière, sont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Assurément dans ces *Méditations Métaphysiques* dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sçait ce qu'il cherche, ni où il veut aller; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes; soit en formant un doute impraticable, inutile, puéril; soit en adoptant le faux, comme le vrai; en ne s'accordant pas souvent avec lui-même; en s'écartant de sa propre Méthode; en s'élevant par la vigueur dereglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans lesquelles il s'est noyé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand homme; je veux que sans lui nous n'eussions point eu les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les s'Gravesande,

les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la Phyſique d'une prodigieuſe multitude d'expériences; & qu'en ce ſens il ſoit fort permis aux imaginations vives de ſe donner carrière. Mais, n'en déplaiſe à M. Privat de Molière, grand partiſan des ſyſtèmes, & en particulier de l'hypothèſe Cartéſienne, qu'eſt-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Deſcartes? Il a beau dire, des ſyſtèmes gratuits ne ſeront jamais que des châteaux en l'air, ſans utilité, comme ſans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien paſſer pour battre ſa mère, ou ſa propre nourrice? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire; mais ce ſçavant homme avoit le plus ſouvent l'eſprit juſte, & promt à éviter l'erreur; & Mallebranche n'a montré qu'un eſprit faux, incapable de ſaiſir la vérité; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des paſſions, ſans en montrer; ni d'expoſer les erreurs des ſens, ſans les éxagérer. J'admire la magnificence de ſon ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompuë; mais l'erreur, l'illuſion, les rêves, les vertiges, le délire, en ſont les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais reſſemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous ſert. Qu'on a bien raiſon de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de ſon livre! Il ne montre pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, il adopte tout; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réaliſe les chiméres qui lui paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dés qu'on en a reconnu la perfidie.

fidie. Eh! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir, si ce n'est un Philosophe?

Ce n'est pas tout: non seulement il voit tout en Dieu, excepté ses extravagances & ses folies; mais on à remarqué qu'il en fait un Machiniste si mal habile, que son ouvrage ne peut aller, si l'ouvrier ne le fait mouvoir sans cesse: comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartésienne, faire trouver peu surprenant, que Dieu se fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des Génies, c'est-à-dire, de ces esprits heureusement faits pour connoître & exposer clairement la vérité? Qu'il en est différent! Mais sans doute on le prendra pour un esprit céleste, étheré, dont les spéculations s'étendent au delà du douziéme ciel de Ptolomée; car des idées acquises par les sens, que dis-je! les idées innées de Descartes ne lui suffisent pas; il lui en faut de divines, puisées dans le sein de l'immensité, dans l'infini: il lui faut un *monde spirituel, intelligible* (ou plutôt inintelligible,) où se trouvent les *idées*, c'est-à-dire, les images, les représentations, de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu est tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, sans le trouver dans ce vaste Univers, selon l'idée que Lucain exprime ainsi dans le neuviéme livre de sa Pharsale;

Jupiter est quodcumque vides, quòcumque moveris.

Le célébre Leibnitz raisonne à perte de vuë sur l'être, & la substance; il croit connoître l'essence de tous les corps. Sans lui, il est vrai, nous n'eussions jamais deviné qu'il y eût des *Monades* au monde, & que l'Ame en fût une; nous n'eussions point connu ces fameux principes qui excluënt toute égalité dans la

nature, & expliquent tous les phénomenes par une *raison*, plus *inutile*, que *suffisante*. Wolf se présente ici, comme un Commentaire sous son Texte. Rendons la même justice à cet illustre Disciple, à ce Commentateur, Original jusqu'à donner son nom à la secte de son maître, qui s'accroît tous les jours sous ses auspices. Le systême qu'il a embelli par la fécondité & la subtilité d'idées merveilleusement suivies, est sans doute les plus ingénieux de tous. Jamais l'esprit humain ne s'est si conséquemment égaré: quelle intelligence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage! De si grands talens le font à juste titre regarder comme un Philosophe très-supérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philosophie Wolfienne. La chaîne de ses principes est bien tissuë, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuset, ne paroît qu'un métal imposteur. Eh! faut-il donc tant d'art à enchasser l'erreur, pour mieux la multiplier? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux Métaphysiciens, qu'ils auroient assisté à la création du monde, ou au débrouïllement du cahos? Cependant leurs premiers principes ne sont que des suppositions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une présomptueuse imagination. Qu'on les appelle, si l'on veut, de grands génies, parce qu'ils ont recherché & se sont vantés de connoître les prémières causes! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur seront toujours préférables: & que le succès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes sages, qui se sont bornés à l'examen des causes secondes, prouve bien que l'amour propre est le seul qui n'en tire pas le même avantage, que des prémières!

§. V.

§. V.

Du sommeil & des rêves.

La cause prochaine du sommeil paroît être l'affaissement des fibres nerveuses qui partent de la substance corticale du cerveau. Cet affaissement peut être produit, non seulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne suffit pas pour distendre les nerfs, mais encore par la dissipation, ou l'épuisement des esprits, & par la privation des causes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le transport d'humeurs épaisses & imméables dans le cerveau. Toutes les causes du sommeil peuvent s'expliquer par cette première.

Dans le sommeil parfait, l'Ame sensitive est comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des sensations, sont entiérement interceptées en cet état de compression du cerveau.

Pendant le sommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui soit suspenduë, ou interrompuë; & les sensations qu'elles produisent, sont incomplettes, ou toujours défectueuses en quelque point. C'est par là qu'on distingue les rêves qui résultent de ces sortes de sensations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les connoissances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des rêves, qui sont formés par un cahos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui fasse reconnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un ſentiment intérieur de nous-mêmes, & en même tems un aſſez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choſes hors de nous; nous agiſſons, ſoit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément les objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoiſſent la nuit, & cela eſt également vrai des chiens & des animaux en général. Il ſuit de là que la cauſe immédiate des rêves eſt toute impreſſion forte, ou fréquente, ſur la portion ſenſitive du cerveau, qui n'eſt point endormie, ou affaiſſée, & que les objets dont on eſt ſi vivement affecté, ſont viſiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les inſomnies & les fiévres, vient des mêmes cauſes, & que le rêve eſt une demi-veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquilles & fermées. Lorſqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéïſſent à la volonté, & que par conſéquent la région du *ſenſorium,* d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé; ils reçoivent conſéquemment une quantité d'eſprits beaucoup plus conſidérable: car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux, ou échauffés? Les hommes & les animaux geſticulent, ſautent, tréſſaillent,

lent, ſe plaignent; les Ecoliers rediſent leurs leçons; les Prédicateurs déclament leurs Sermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvemens de ceux qu'on appelle *ſomnambules*, ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs Auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chutes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur deſquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les dégrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du fantôme que l'imagination lui préſente: & alors il ſe forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorſque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus? La Topographie du lieu ſe peint dans le cerveau du Noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt; & le ſiége de cette peinture eſt chez lui néceſſairement auſſi mobile, auſſi libre, auſſi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

§. VI.

Conclusion sur l'Etre sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité; mais elles sont au dessus de notre portée: nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir; nous ne sçavons pas si ce principe posséde cette puissance dans toute sa perfection, dès le prémier instant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des sensations plus imparfaites, plus confuses, ou moins distinctes; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fournissent ces sensations? Cette possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil; & que ce même principe sensitif, dans un sommeil léger, ou imparfait, n'a que des sensations incompletes, quoique par lui-même il soit immédiatement prêt à les recevoir completes & distinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conserve cette immédiate faculté de sentir, & si dans ce cas d'autres causes que les organes qui agissent sur lui durant la vie, peuvent lui donner des sensations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, „si cette partie dégagée „de ses liens, & conservant son essence, reste errante, toujours „prête à reproduire un animal nouveau, ou à reparoître revêtuë „d'un nouveau corps, après qu'avoir été dissipée dans l'air, où „dans l'eau, cachée dans les feuïlles des plantes, ou dans la chair „des animaux, elle se retrouveroit dans la semence de l'animal „qu'elle devroit reproduire?" Je m'inquiète peu, si l'Ame capa-

„ble

„ble d'animer de nouveaux corps, ne pourroit pas reproduire „toutes les eſpéces poſſibles par la ſeule diverſité des combinai„ſons.“ * Ces queſtions ſont d'une nature à reſter éternellement indéciſes. Il faut avouër que nous n'avons ſur tout cela aucune lumière, parce qu'on ne ſçait rien au delà de ce que nous apprennent les ſenſations, qui nous abandonnent ici; & par conſéquent on ne doit pas ſe permettre de former là deſſus aucune ſorte de conjecture. Un homme d'eſprit propoſe des problêmes, le ſot & l'ignorant décident; mais la difficulté reſte toujours pour le Philoſophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laiſſons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît aſſez vrai, & conforme aux principes établis ci devant, c'eſt que les animaux perdent en mourant leur puiſſance immédiate de ſentir, & que par conſéquent l'Ame ſenſitive eſt véritablement anéantie avec eux. Elle n'éxiſtoit que par des modifications qui ne ſont plus.

Chapitre XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raiſonnable.

Les facultés propres à l'Ame raiſonnable, ſont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réfléxion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'éxamen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les perceptions ſont les rapports que l'Ame découvre dans les ſenſations qui l'affectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne

* *Venus Phyſique.*

découvre que par un éxamen sérieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous sommes frappés de deux choses; 1°. du bruit, qui est la sensation: 2°. de la distance de nous à la cause qui fait le bruit, laquelle est distincte de la sensation du bruit, quoiqu'elle n'en soit pourtant qu'une dépendance, rélative à la manière dont ce son nous affecte; & qu'elle ne soit par conséquent qu'une simple perception, mais une perception sensible, parce c'est le simple sentiment qui nous la donne: 3°. de la manière dont la cause produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoissance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'esprit; & ce sont les connoissances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles,* parce que la simple sensation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, se replier sur elle, & l'éxaminer

Ces perceptions ne se découvrent donc qu'à l'aide des sensations attentivement recherchées; car lorsque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux mêmes; tandis qu'un Géometre qui applique tout son génie à découvrir les proprietés de cette figure, reçoit de l'impression que ce quarré fait sur ses sens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échapent pour toujours à ceux qui bornés à la sensation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en Philosophe, ou d'une manière plus attentive & plus étudiée.

§. II.

§. II.

De la Liberté.

La Liberté eſt la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de déliberer pour nous déterminer avec raiſon à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choſes à conſidérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à déliberer; car nous ne faiſons rien ſans quelque impreſſion, qui agiſſant ſur le fonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté. 2°. Les connoiſſances qu'il faut examiner pour s'aſſurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peſer, ou apprécier, pour prendre un parti.

Il eſt clair que dans le premier cas, ce ſont des ſenſations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, ſans qu'il s'y mêle aucune délibération de ſa part, puiſque ce ſont ces ſenſations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le ſecond cas, il ne s'agit que d'un éxamen des ſenſations, & à la faveur de cette revüe attentive. nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les conſtater. Or il s'agit des différens motifs, ou des diverſes ſenſations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir, Il eſt donc vrai que la liberté conſiſte auſſi dans la faculté de ſentir.

Je ne veux cependant pas paſſer ſous ſilence une diſpute qui eſt encore ſans déciſion; l'examen qui eſt le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe eſt connuë ſous le nom d'attention, la mère des ſciences. Or on demande ſi cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une

force par laquelle elle puisse se fixer, & s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherches, ou si les motifs qui la prédéterminent, suffisent pour fixer & soutenir son attention.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder sur ce point, il y a toute apparence que toutes les raisons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel seul acquiescent les esprits philosophiques: c'est pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de si grandes difficultés. Qu'il nous suffise de remarquer que dans l'attention, l'Ame peut agir par sa propre force, je veux dire, par sa force motrice, par cette activité coëssentielle à la matière, & que presque tous les Philosophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légerement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des sciences sont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, sont détruites par les flots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espéce de frein qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *sensorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner;

ner; il faut détourner entièrement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame, tenduës & clairvoyantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, soient aveugles par tout ailleurs: il faut que l'esprit assoupisse lui-même ce tumulte qui se passe en nous-mêmes malgré nous; enfin, il faut que l'attention de l'Ame soit bandée en quelque sorte sur une seule perception, que l'Ame y pense avec complaisance, avec force, comme pour conserver un bien qui lui est cher. En effet, si la cause de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force, sur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau; & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuisibles à nos recherches, jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention est la clé qui peut ouvrir, pour ainsi dire, la seule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut se représenter à soi même. Alors si les fibres du cerveau extrêmement tendües, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choisi, & toutes les idées indiscretes qui s'empressent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse perception qui soit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même tems: une autre idée succede à la première, avec une vîtesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'Ame, en est apperçuë, si elle succéde, lorsque la première a

 disparu;

disparu; autrement l'Ame ne la distingue point. Toutes nos pensées s'expriment par des mots, & l'esprit ne pense pas plus deux choses à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui résolvent si vîte les problêmes les plus composés & les plus difficiles? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la proposition la plus proche de celle qui expose le problême. Ainsi tandis qu'ils pensent à l'onziéme proposition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixiéme; & ils regardent comme des axiomes, toutes les choses précedentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'est ainsi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les causes de la maladie & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réfléxion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la Réflexion, &c.

La réfléxion est une faculté de l'Ame qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont nécessaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a besoin pour délibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'Ame est conduite dans cette recherche par la liaison que les idées ont entr'elles, & qui lui fournissent en quelque manière le fil qui doit la guider, pour qu'elle puisse se souvenir des connoissances qu'elle veut rassembler, à dessein de les examiner ensuite, & de se décider; en sorte que l'idée dont elle est actuellement affectée, la sensation qui l'occupe au moment présent, la mene peu-à-peu, insensiblement, &

com-

comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpéces; & des eſpéces, elle deſcend jusqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire démêler le cahos de matière & d'idées, où elle eſt plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorsqu'elle eſt parvenuë, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeller les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer, que l'Ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorsqu'elle réfléchit, & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la Méditation, ou de l'Examen.

Lorsque l'Ame eſt déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle

qu'elle les a arrangées & mises en revüe avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique sérieusement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vuë son objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échapent, lorsqu'on n'en a que des sensations passagères; & c'est cet examen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'assûrer des vérités qu'elle poursuit, ou bien de sentir le poids des motifs qui la doivent décider sur le parti qu'elle doit prendre.

Il est inutile d'observer que cette opération de l'Ame dépend aussi entièrement de la faculté sensitive, parce que examiner, n'est autre chose que sentir plus exactement & plus distinctement, pour découvrir dans les sensations, les perceptions qui ont pu légerement glisser sur l'Ame, faute d'y avoir fait assez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du Jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées ? Non ; personne ne confond l'idée du bleu, avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées ; il faut pour cela de la patience & de la modestie ; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme. Mais si la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes, faute de faire attention que la première notion n'est qu'une partie de l'idée, dans laquelle

quelle ſont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette concluſion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par ſentiment d'amour, ou de haine; nous les uniſſons, quoiqu'elles ſoient très différentes, & nous jugeons des idées propoſées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les avons liées, & qui ne ſont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangères & accidentelles à cette même idée. On excuſe l'un, & on condamne l'autre, ſuivant le ſentiment dont on eſt affecté. On eſt encore trompé par ce vice de la volonté, & de l'aſſociation des idées, quand avant de juger, on ſouhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce goût pour telle ſecte, ou pour telle hypothèſe, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement eſt la combinaiſon des idées, le raiſonnement eſt la comparaiſon des jugemens. Pour qu'il ſoit juſte, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choſes; il faut auſſi bien voir la troiſiéme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la diſconvenance de ces idées. Cela ſe fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'eſt-à-dire, quand on a de la pénétration, du diſcernement, & de la mémoire.

Les ſots raiſonnent mal, ils ont ſi peu de mémoire, qu'ils ne ſe ſouviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la ſimilitude de leurs idées, ils ont déjà perdu de vüe ce jugement, lorsqu'il s'agit d'en inférer une troiſiéme idée, qui ſoit la juſte conſéquence des deux autres. Les

fols parlent ſans liaiſon dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce ſens les ſots ſont des eſpeces de fols. Ils ne ſe rendent pas juſtice de croire *n'être qu'ignorans*; car ils n'ont leur eſprit qu'en amour propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'enſuit de notre Théorie, que lorsque l'Ame apperçoit diſtinctement & clairement un objet, elle eſt forcée par l'évidence même de ſes ſenſations, de conſentir aux vérités qui la frappent ſi vivement: & c'eſt à cet acquieſcement paſſif, que nous avons donné le nom de jugemenr. Je dis *paſſif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Deſcartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumière les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il eſt clair que cette déciſion n'eſt encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ſes ſenſations.

Nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce ſa faculté de juger, de raiſonner, d'appercevoir, de ſentir, &c. Le cerveau change ſans ceſſe d'état, les eſprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent néceſſairement de nouvelles idées, & ſont naître dans l'Ame une ſucceſſion continuelle & rapide de diverſes opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coùlent ces eſprits, ſoient entierement bouchés par la preſſion d'un ſommeil très-profond. Les fibres du cerveau ſe relevent-elles de leur affaiſſement? Les eſprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui ſont inſéparables des eſprits, marchent & galo-

pent

pent avec eux. *Toutes les pensées,* comme l'obſerve judicieuſement Crouſaz, *naiſſent les unes des autres; la pensée,* (ou plutôt l'Ame dont la pensée n'eſt qu'un accident,) *ſe varie & paſſe par différens états; & ſuivant la variété de ſes états & de ſes manières d'être, ou de penſer, elle parvient à la connoiſſance, tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. Elle ſe ſent elle-même, elle eſt à elle-même ſon objet immediat; & en ſe ſentant ainſi, elle ſe repréſente des choſes différentes de ſoi.* Que ceux qui croient que les idées différent de la penſée; que l'Ame a comme la vuë, ſes yeux & ſes objets, & qu'en un mot toutes les diverſes contemplations de l'Ame ne ſont pas diverſes manières de ſe ſentir elle-même, répondent à cette ſage réfléxion.

CHAPITRE XIV.

Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'Ame raiſonnable.

IL eſt démontré que l'Ame raiſonnable a des fonctions beaucoup plus étenduës que l'Ame ſenſitive, bornée aux connoiſſances qu'ells peut acquérir dans les bêtes, où elle eſt uniquement réduite aux ſenſations & aux perceptions ſenſibles, & aux déterminations machinales, c'eſt-à-dire, ſans délibération, qui en réſultent. L'Ame raiſonnable peut en effet s'élever juſqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouïſſe peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur,) peu ſortent de la ſphère du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs philoſophiques, du

bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité; car l'étude fait plus que la *piété*, non seulement elle *préserve de l'ennui;* mais elle procure souvent cette espéce de volupté, ou plutôt de satisfaction intérieure, que j'ai appellée sensations d'esprit, lesquelles sans doute sont fort du goût de l'amour propre.

Après cela est-il donc surprenant que le monde abstrait, intellectuel, où il n'est pas permis d'avoir un sentiment, qu'il ne soit examiné par les plus rigoureux Censeurs; est-il surprenant, dis-je, que ce monde soit presque aussi désert, aussi abandonné, que celui de l'illustre fondateur de la secte Cartésienne, puisqu'il n'est habité que par un petit nombre de sages, c'est-à-dire, d'hommes qui pensent (car c'est-là la vraie sagesse, le reste est préjugés)? Eh! qu'est-ce que penser, si ce n'est passer sa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de soins & de culture. En effet sur cent personnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réfléxion ayent des charmes? Sous quel aspect le monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine, sur celle des animaux, que les Anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, si ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même dé-

gré,

gré, la même étenduë d'intelligence; & en cherchant la raiſon de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organiſation corporelle, plus parfaite dans les uns, que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les cauſes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'eſprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

De-là ils ont conclu aſſez clairement, que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain: & ſi leurs preuves n'ont pas été jusqu'ici ſolidement réfutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits; & à quoi ſervent en effet tous les raiſonnemens, contre des expériences inconteſtables & des obſervations journalières?

Il faut cependant ſçavoir que quelques uns ont regardé notre Ame, non ſeulement comme une *ſubſtance ſpirituelle*, parce que chez eux cette expreſſion ne ſignifioit qu'une matière déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois repété, la partie muë, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matière, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'Ame n'étoit autrefois décorée des Epithètes de *ſpirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & ſenſitive parfaitement dévelopée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On

connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la Métaphysique, justement dégradée de sa chimérique noblesse.

Plusieurs ont voulu se signaler, en soutenant que l'Ame raisonnable & l'Ame sensitive formoient deux Ames d'une nature réellement distincte, & qu'il falloit bien se donner de garde de confondre ensemble. Mais comme il est prouvé que l'Ame ne peut juger que sur les sensations qu'elle a; l'idée de ces Philosophes a paru impliquer une contradiction manifeste, qui a révolté tous les esprits droits & exemts de préjugés. Aussi avons-nous souvent fait observer que toutes les opérations de l'Ame sont totalement arrêtées, lorsque son sentiment est suspendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruisent toutes les communications d'idées entre ce viscère & les organes sensitifs; de sorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la faculté de sentir, dont elles dépendent si essentiellement, que sans elle, l'Ame ne feroit jamais aucune de ses fonctions.

Enfin quelques Philosophes ont pensé que l'Ame n'est ni matière, ni corps, parce que considérant la matière par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi les corps, que comme revêtus de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matière susceptible. Or, comme ce sont les Philosophes qui ont fixé la signification des termes, & que la foi pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes; de là vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distingué

l'Ame, & de la matière, & du corps qu'elle habite: & sur ce que les anciens Métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi même impérissable, de là ne semble-t-il pas naturel que la foi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle?

Voilà comme on peut accorder, selon moi, la Révélation & la Philosophie, quoique celle-ci finisse, où l'autre commence. C'est aux seules lumières de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal; c'est à elle à nous déveloper le juste & l'injuste, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en dirigent l'exercice: enfin puisque les Théologiens ont une Ame si supérieure à celle des Philosophes, qu'ils nous disent & nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien, l'essence de l'Ame, & son état après la mort. Car non seulement la saine & raisonnable Philosophie avouë franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, & que c'est le Corps qui lui paroît penser; * mais elle a toujours blâmé les Philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'Ame, semblable en cela à ces sages Académies ** qui n'admettant que des faits en Physique, n'adoptent ni les systèmes, ni les raisonnemens des Membres qui les composent.

J'avouë

* *Je suis corps & je pense.* (Volt. Lett. Phil. *sur l'Ame.*) Voyez comme il se mocque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matière (qu'on ne connoît pas) ne peut penser.

** Voyez la Préface que M. de Fontenelle a mise à la tête des Mémoires de l'Académie des Sciences.

J'avouë encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matière les parties les plus déliées, les plus ſubtiles, & en un mot la plus parfaite organiſation, je n'en conçois pas mieux que la matière puiſſe penſer. Mais, 1°. la matière ſe meut d'elle-même; je demande à ces Philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé! Que de ſentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matière, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art; qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucuns moyens; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les différens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans ſont des eſpéces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mol. Le jugement marche à pas lent derrière la mémoire; il faut bien que les idées ſoient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raiſonne, on a de l'eſprit; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée? Les Langues & les Sciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu fléxibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conſerver les idées acquiſes. Le Vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vui-

des,

des, ou ſont corps avec la liqueur deſſechée, tout jusqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le tems; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit, comme il a commencé. Faut-il pour cela être Miſantrope & mépriſer la vie? Non; ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie; ſi on a ſçu en jouïr, quoiqu'on en diſe, quoi que chantent nos Poëtes, * c'étoit *la peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué, les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire? Quel beſoin vous faites-vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant pour votre amour propre, d'avoir tant d'eſprit, tant de lumières, ſans en connoître la ſource? Non; comme les femmes ſont vaines de leur beauté, les beaux eſprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la ſociété; & les Philoſophes même ne ſeront peut-être jamais aſſez Philoſophes, pour éviter cet écueil univerſel. Au reſte qu'on faſſe attention que je ne traite ici que de l'Hiſtoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette Phyſique, il ſuffit, ce me ſemble, qu'un Philoſophe

* Rouſſeau, *Miroir de la vie.*

Chrêtien ſe ſoumette aux lumières de la Révélation, & renonce volontiers à toutes ſes ſpéculations, pour chérir une reſſource commune à tous les Fidèles. Ouï, ſans doute, cela doit ſuffire, & par conſéquent rien ne peut nous empêcher de pouſſer plus loin nos recherches Phyſiques, & de confirmer cette théorie des ſenſations par des faits inconteſtables.

CHAPITRE XV.

Hiſtoires qui confirment que toutes les idées viennent des ſens.

HISTOIRE PREMIE'RE.

D'un Sourd de Chartres.

„Un jeune homme fils d'un Artiſan, ſourd & muet de naiſ„ſance, commença tout d'un coup à parler, au grand „étonnement de toute la Ville. On ſçut de lui que quelques „trois ou quatre mois auparavant, il avoit entendu le ſon des „cloches, & avoit été extrêmement ſurpris de cette ſenſation „nouvelle & inconnuë. Enſuite il lui étoit ſorti comme une „eſpece d'eau de l'oreille gauche, & il avoit entendu parfaite„ment des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois „à écouter ſans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les „paroles qu'il entendoit, & s'affermiſſant dans la prononciation „& dans les idées attachées aux mots. Enfin il ſe crut en état „de rompre le ſilence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne „fût encore qu'imparfaitement. Auſſi-tôt des Théologiens „habiles l'interrogèrent ſur ſon état paſſé, & leurs principales

„que-

„questions roulerent sur Dieu, sur l'Ame, sur la bonté, ou la „malice morale des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses „pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens Catholiques, „qu'il assistât à la Messe, qu'il fût instruit à faire le Signe de la „Croix, & à se mettre à genoux dans la contenance d'un hom-„me qui prie, il n'avoit jamais joint à cela aucune intention, „ni compris celle que les autres y joignoient: il ne sçavoit pas „bien distinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y pensoit „jamais. Il menoit une vie purement animale, toute occupée „des objets sensibles & présens, & du peu d'idées qu'il recevoit „par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaison de ces „idées, tout ce qu'il semble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'est „pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit, * mais l'esprit d'un „homme privé du commerce des autres, est si peu cultivé, si „peu exercé, qu'il ne pensoit qu'autant qu'il y étoit indispen-„sablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand ** „fond des idées des hommes est dans leur commerce récipro-„que.“

Cette Histoire connuë de toute la Ville de Chartres, se trouve dans celle de l'Académie des Sciences. ***

HISTOIRE II.

D'un Homme sans Idées Morales.

Depuis plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tourneur de broche, qui n'ayant rien de sourd, si ce n'est l'esprit, répond

* Ou plutôt la faculté d'en avoir.

** Tout le fond. M. de F.. l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce Sourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'ensuit qu'aveugle, il eût été sans idées.

*** 1703. p. 19. *de l'Hist.*

répond qu'il a été au Potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la Messe. Il n'a aucune idée acquise de la Divinité, & lorsqu'on veut sçavoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet Hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raison je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Chefelden.

Pour voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire, *Elemens de la Philosophie de Newton. chap. 6.* rapporte que l'aveugle-né âgé de 14 ans, auquel Chefelden abatit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumière colorée, sans qu'il pût *distinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eût aucune idée d'étenduë, de distance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juste position dans les parties de l'œil, la vision devoit se faire mal; (pour qu'elle se rétablisse, il faut que le cristallin détrôné, ait eu le tems de se fondre, car il n'est pas nécessaire à la vuë.) 2°. S'il voit de la lumière & des couleurs, il voit par conséquent de l'étenduë. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un sens profite toujours du défaut d'un autre sens: les houpes nerveuses, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étenduës jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux éxaminer un objet; ces houpes, dis-je, qui sont l'organe du tact, ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent

ſéquent acquiérent facilement par le toucher les idées des figures, des diſtances, &c. Or un globe attentivement conſidéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'à qu'à ſe montrer aux yeux ouverts; il ſera conforme à l'image, ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conſéquemment il ne ſera pas poſſible à l'Ame de ne pas diſtinguer cette figure de toute autre, ſi l'organe dioptrique a l'arrangement interne néceſſaire à la viſion. C'eſt ainſi qu'il eſt auſſi impoſſible aux doigts d'un très-habile Anatomiſte de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboiter enſemble, & d'en faire un ſquelette, qu'à un parfait Muſicien de ne pas reſſerrer ſa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçuës par les yeux ſe retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke p. 97. 98. ſur le problême du ſçavant Molineux; c'eſt pourquoi j'oſe mettre en fait de deux choſes l'une: Ou on n'a pas donné le tems à l'organe dioptrique ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſſiéte naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aiſe qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adreſſe, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles Théologiens* qui interrogerent le ſourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la prémière ſenſation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ſes propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheſelden, ces jugemens lui euſſent été inutiles pour diſtinguer

à la vuë le globe d'un cube: il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau composé de l'Univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les objets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison*, lorsque c'est la premiere fois qu'on apperçoit la lumière. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

ou Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

Voici la Méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux sourds & muets de naissance. * 1°. Le disciple touche le gosier du maître qui parle, pour acquerir par le tact l'idée, ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même manière son propre gosier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui servent d'oreilles, (selon l'idée d'Amman,) c'est-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la machoire, & des levres, lorsque le maître ** prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répete jusqu'à une parfaite execution. 5°. Le maître serre doucement les narines de son écolier, pour l'accoutumer à ne faire passer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer,

* Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de sçavoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu; j'ai vérifié cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vuës au Fort Louis.

** On commence par les voyelles.

cer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce ſans ceſſe en particulier.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand miſtere & la baze de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtachi un tremblement, une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répetition des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnuë; voilà le modéle de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblans. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, quelle qu'elle ſoit, dès la première leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort différens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe

trom-

trompent dans la prononciation; mais il faut applaudir cette méprise, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute (qu'ils ne connoissent pas,) ils en font une plus heureuse, & donnent enfin le son qu'on demande.

Une phisionomie spirituelle, un âge tendre, * les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de son Disciple, & il préfere l'hyver aux autres saisons, parce que l'air condensé par le froid, rend la parole des sourds, beaucoup plus sensible à eux-mêmes. Notre cerveau est originairement une masse informe, sans nulle idée; il a seulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puissance de les lier, & de les combiner ensemble. Cette éducation consiste dans un pur mécanisme, dans l'action de la parole de l'un, sur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes sons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces sons: ou pour ne pas quitter nos sourds, dans l'impression de l'air & des sons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, sur leur propre nerf acoustique, qui est une des cordes, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, à la faveur desquelles les sons & les idées vont se graver dans la substance medullaire du cerveau, & jettent ainsi les premières semences de l'esprit & de la raison.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Astruc, ** & plusieurs autres Auteurs *** dignes

* Depuis huit ans jusqu'à quinze. Plus jeunes, ils sont trop badins, & ne sentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes sont engourdis.

** De Morb. Vener.

*** Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

dignes de foi ont des obſervations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organiſation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque ſorte au moindre ſignal,) du cerveau, aux nerfs des inſtrumens qui ſervent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les ſourds inſtruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs penſées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut auſſi des organes bien conditionnés, lorsqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'inſtruit pour divers uſages. Un ſourd, & par conſéquent muet de naiſſance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui ſçavoit lire & réciter par mémoire l'Oraiſon Dominicale au bout de 15. jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire paſſablement: il ſçavoit même aſſez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enſeigner aux ſourds, & de leur faire retenir plus aiſément les idées des mots, c'eſt de leur faire coudre, ou joindre enſemble les lettres, (qu'ils entendent à leur manière & qu'ils répétent fort éxactement) dans leur tête, dans leur bouche, & ſur le papier. La difficulté des combinaiſons doit être proportionnée à l'aptitude du Diſciple; on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des conſonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derrière: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naiſſantes de deux ou trois lettres ſeroient troublées par un plus grand nombre; l'eſprit ſe replongeroit dans ſon cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux consonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernières, enfin à leurs combinaisons les plus aisées: & lorsqu'on sçait prononcer toutes les lettres, on sçait lire.

La lettre *M* séparée de *l'E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le sourd enfonce dans son gosier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* se prononce en regardant dans le miroir la situation de la langue, & en portant une main au nés du maître, & l'autre au fond de sa bouche, pour sentir le tremblement du larinx, & comme l'air sonore sort des narines.

Les sourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents supérieures, incisives & canines, & à la partie du palais voisin de ces dents: cette action étant faite, on leur fait signe avec la main de faire sortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, saute en quelque sorte & se rompt. Il faut du tems pour acquérir la souplesse & la mobilité nécessaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du sourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque sorte ma prononciation, & apperçoive comme ce son est modifié; & en même tems, il se doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'est encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre sa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer ensemble *ch*, sur-tout si on examine avec la main comment l'air sort de la bouche.

Pour

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de son gosier.

L'x se prononce comme S K. Il faut donc sçavoir combiner deux consonnantes simples, avant que de passer aux consonnantes doubles. Tous les sourds prononcent assez facilement les consonnes simples, & sur-tout la lettre H. Elles ne sont qu'un air muet, ou peu sonore qui en fermant, ou en ouvrant ses conduits, sort successivement, ou tout à coup.

Lorsque le Disciple sçait prononcer séparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les consonnes & les demi-voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Ensuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures: & lorsqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de suite, ou sans interruption, suivant l'habileté qu'on a déjà.

L'Ecolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite seul les sons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

Amman remarque que c'est à peu près par le même diamétre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e: m, n, ng, p, t, K: ch, K. Toutes ces lettres sortent du fond du gosier. Ainsi elles sont fort difficiles à distinguer par un sourd. Aussi prononce-t-il mal, jusqu'à ce qu'il ait appris

beaucoup de mots; mais enfin il eſt de fait qu'il répete avec le tems, & comprend fort bien les diſcours d'autrui.

Les *exploſives, p, t, k,* ne ſe prononcent pas ſans quelque élevation apparente du larinx; elles ſe diſtinguent par là des *naſales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, eſt ſenſible à l'œil; c'eſt comme en liſant, qu'un ſourd conçoit qu'on ce lui dit; il eſt bon de lui parler dans la bouche pour mieux ſe faire entendre, lorsqu'il s'eſt déjà entendu lui-même, comme on l'a dit; mais on l'inſtruit mieux par la vuë & le toucher, *Aures ſunt in oculis,* dit fort bien l'Auteur du Traité *de Loquelâ,* p. 102.

Le Diſciple ſçait-il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms des choſes qui ont le plus d'uſages, & qui ſe préſentent le plus familièrement, comme dans l'éducation de tous les enfans; les ſubſtantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les contractions particulières de la langue qu'on enſeigne.

Amman finit ſon petit, mais excellent Traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le ſuivrai pas plus loin. Cette Méthode eſt d'autant plus au deſſus du *Bureau Typographique,* & du *Quadrille des Enfans,* qu'un ſourd-né, plus animal qu'un enfant, a par ſon ſeul inſtinct déjà appris à parler. Le ſçavant Maître des ſourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire ſuivant les régles de l'ortographe: & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il eſt fâcheux

que

que la vie ne soit pas proportionnée à l'utilité dont elle est au public.

§. I.

Réfléxions sur l'Education.

Rien ne ressemble plus aux Disciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à peu près de la même manière. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muscles, & trop d'idées, ou de sensations dans le cerveau des sourds, la confusion se met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le discernement qui ne fait que d'éclore, sont fatigués de trop d'ouvrage. La foiblesse des fibres & des esprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas devancer la raison, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'esprit le sens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piste les progrès de l'Ame, voir comment la raison se dévelope, en un mot observer exactement à quel dégré arrêter, pour ainsi dire, le thermométre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à sa sphère, successivement augmentée, l'étenduë des connoissances dont il faut l'embellir & le fortifier; & de ne faire travailler l'esprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De si tendres cerveaux sont comme une cire molle dont les impressions ne peuvent s'effacer, sans perdre toute la substance qui les a reçuës; de là les idées fausses, les mots vuides de sens: les préjugés demandent dans la suite une refonte, dont peu d'esprits sont susceptibles, & qui dans l'âge turbulent des passions devient presque impossible. Ceux qui sont chargés d'instruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées si évidentes, que rien ne soit capable

d'en éclipſer la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mêmes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné, & de là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premières idées, eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles, on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un célébre Abbé de mes amis, Métaphyſicien de la première force, croyoit que tous les hommes étoient Muſiciens nés; parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir appris les airs avec lesquels ſa nourrice l'endormoit. Tous les hommes ſont dans la même erreur; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaiſe éducation nous plonge! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raiſonnemens ſur des choſes dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuſes!

HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

Un jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694 parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui ſont aux confins de la Lithuanie & de la Ruſſie. Il étoit horrible à voir; il n'avoit ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole: ſa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, ſi ce n'eſt la figure extérieure du corps. Il marchoit ſur les mains & ſur les pieds, comme les quadrupedes: ſéparé des Ours, il ſembloit les regretter; l'en-

l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes; on eut dit un prisonnier, (& il se croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuïr, jusqu'à ce qu'ayant appris à lever ses mains contre un mur, & enfin à se tenir debout sur ses pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux alimens des hommes, il s'apprivoisa enfin après un long espace de tems, & commença à proferer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état sauvage, sur le tems que cet Etat avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé, pendant que nous étions au berceau.

Conor * qui raconte cette Histoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varsovie à la Cour de Jean Sobieski, alors sur le Thrône, ajoute que le Roi même, plusieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes de foi, lui assurèrent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ourses, comme Remus & Romulus le furent, dit-on, par une Louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haye, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en piéces: mais s'il est pris par une ourse qui allaite, elle le porte où sont ses petits, auxquels elle ne sert pas plus de mère & de nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois apperçu & pris par les chasseurs.

Conor

* P. 133, 134, 135, *Evang. Med.*

Conor cite une avanture semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Varsovie) en 1669, & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, Ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet Ambassadeur, dans son Traité du Gouvernement du Royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouïssoit d'aucunes lumières de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misère de son état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne désiroit que de retourner avec ses Ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre Historien, cet enfant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie, ou en apoplexie.

HISTOIRE VI.

Des Hommes sauvages, appellés Satyres.

Les hommes sauvages, * assez communs aux Indes & en Afrique, sont appellés *Avang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Afriquains.

Ils ne sont ni gras, ni maigres, ils ont le corps quarré, les membres si trapus & si musculeux, qu'ils sont très-vîtes à la course, & ont une force incroyable. Au devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derrière, on diroit d'une forêt de crins noirs dont tout le dos est couvert & hérissé.

La

* Il y a deux ans qu'il parut à la Foire saint Laurent un grand Singe, semblable au Satyre de Tulpius.

La face de ces animaux ressemble au visage de l'homme: mais leurs narines sont camuses & courbées, & leur bouche est ridée & sans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine; car les Satyres femelles ont de fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril est fort enfoncé, & les membres supérieurs & inférieurs ressemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude est articulé, comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes, & une base à la plante du pied, sur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorsqu'ils marchent à notre manière, ce qui leur arrive souvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anse du gobelet, & portent l'autre au fond du vase; ensuite ils essuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorsqu'ils se couchent, ils ont aussi beaucoup d'attention & de délicatesse, ils se servent d'oreiller & de couverture dont ils se couvrent avec un grand soin, lorsqu'ils sont apprivoisés. La force de leurs muscles, de leur sang & de leurs esprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes: mais tant de courage est reservé aux mâles, comme il arrive encore dans l'espéce humaine. Souvent ils se jettent avec fureur sur les gens même armés, comme sur les femmes & les filles, ausquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus lascif, de plus impudique & de plus propre à la fornication, que ces animaux. Les femmes

de l'Inde ne font pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils se tiennent cachés. Ils y font nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les Anciens, des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amsterdam. * Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originairement fait pour sentir & penser comme les nôtres. Les raisons d'analogie font chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un Satyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla: la voix de cet animal ressembloit au hennissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une seule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a passé comme un songe, ou plutôt, suivant l'expression proverbiale, comme un rêve à la Suisse,

* Observat. Med. Ed. d'Elzev. L. III. C. LVI, p. 270.

Suiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne ſeroient-ils que des animaux? S'ils ont les inſtrumens de la parole bien organiſés, il eſt facile de les inſtruire à parler & à penſer, comme les autres Sauvages: je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux ſourds de naiſſance.

Pour qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le ſéqueſtrer de bonne-heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer ſur ſon origine, il croira non ſeulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le ſourd de Chartres qui voyoit mourir ſes ſemblables, ne ſavoit pas ce que c'étoit que la mort; car n'en pas avoir une perception *bien diſtincte*, comme M. de F. en convient, c'eſt n'en avoir aucune idée. Comment donc ſe pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir perſonne, ſur-tout de ſon eſpéce, ne ſe crût pas immortel?

Lorsqu'un homme ſort de ſon état de bête, & qu'on l'a aſſez inſtruit, pour qu'il commence à réflêchir, comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage, toutes les circonſtances de cet état ſont perduës pour lui, il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les Sauvages qui se souviennent de la variété des états par où ils ont passé, n'ont été égarés qu'à un certain point; aussi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes sur les piés seulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vêcu parmi les bêtes, ne se souviennent point d'avoir existé dans la société d'autres êtres; leur vie sauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux, qu'un instant, comme on l'a déjà dit; enfin ils ne peuvent se persuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils se trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux sur leur misère, en leur procurant des sensations inconnües, & l'occasion de se replier sur ces sensations.

Toute la Hollande a eu le plaisant spectacle d'un enfant, abandonné dans je ne sai quel désert, élevé & trouvé enfin parmi des chévres sauvages. Il se trainoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes sons de voix: la même imbécilité étoit peinte sur sa physionomie. M. Boerhaave qui nous faisoit cette histoire en 1733. l'a, je crois, tirée du Bourguemaitre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la première édition de cet ouvrage, d'une fille sauvage qui avoit mangé sa sœur, & qui étoit alors au Couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le Maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'histoire de cette fille.

Mais

Mais elles sont plus curieuses, que nécessaires pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus surprenant dans tous ces faits. Un seul suffit pour donner la clé de tous les autres; au fond ils se ressemblent tous; comme toutes nos observations de Médecine sur un même sujet, dont une bonne Théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces Docteurs Cliniques & bornés.

---

§. VII.

Belle Conjecture d'Arnobe, *qui vient à l'appui de tous ces faits.*

J'ai rapporté plusieurs * faits que le hazard, ou un art admirable, ont fournis aux Fontenelles, aux Cheseldens, aux Lockes, aux Ammans, aux Tulpius, aux Boerhaaves, aux Conors &c. Je passe à present à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'est une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte visiblement sur des observations qu'il avoit eu occasion de faire, quoiqu'il n'en dise qu'un mot en passant.

Faisons, dit-il, ** un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il soit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne soit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende absolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire

 entrer

* Je n'ai oublié que *l'Aveugle-né* de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'est pas de consequence, par la raison que j'ai donnée.

** *Advers. Gent. L. II.*

entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténébres. Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce souterrain; que ses sens ne soient frappés d'aucuns objets, qu'une nourrice nüe, en silence, lui donne son lait & ses soins. A-t-il besoin d'alimens plus solides? Qu'ils lui soient portés par la même femme: qu'ils soient toujours de la même nature, tels que le pain & l'eau froide, büe dans le creux de la main. Que cet enfant, sorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin sa solitude à l'âge de vingt, trente, ou quarante ans; qu'il paroisse dans l'assemblée des mortels! Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penser & à parler, ce qu'il est lui même, quel est son père, ce qu'il a fait, ce qu'il a pensé, comment il a été nourri & élevé jusqu'à ce tems. Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentiment que le bois, ou le caillou; il ne connoitra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoitre tout ce qui peut y suppléer, il se laissera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes venimeuses, il se jettera au milieu du danger, parce qu'il ne sait encore ce que c'est que la crainte. S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux, dont il est frappé; il ne sortira de sa bouche béante, que des sons inarticulés, comme *plusieurs ont coutume de faire en pareil cas.* Demandez lui, non des idées abstraites & difficiles de Métaphysique, de Morale, ou de Géo-

Géometrie; mais ſeulement la plus ſimple queſtion d'Arithmétique, il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que vôtre voix puiſſe ſignifier quelque choſe, ni même ſi c'eſt à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où eſt donc cette portion immortelle de la Divinité? Où eſt cette Ame, qui entre dans le corps, ſi docte & ſi éclairée, & qui par le ſecours de l'inſtruction ne fait que ſe rappeller les connoiſſances qu'elle avoit infuſes? Eſt-ce donc là cet Etre ſi raiſonnable & ſi fort au deſſus des autres êtres? Hélas! ouï, voilà l'homme; il vivroit éternellement ſéparé de la ſocieté, ſans acquérir une ſeule idée. Mais poliſſons cet diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quantum mutatus ab illo?* L'Animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler, & peut-être, (ſi, comme Locke, on pouvoit croire le Chev. Temple,) à faire une converſation ſuivie.

Jusqu'ici Arnobe que j'ai librément traduit & abrégé. Que cette peinture eſt admirable dans l'original! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'Antiquité.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Point de ſens, point d'idées.

Moins on a de ſens, moins on a d'idées.

Peu

Peu d'education, peu d'idées.

Point de sensations reçües, point d'idées.

Ces principes sont les conséquences nécessaires de toutes les observations & expériences, qui sont la base inébranlable de cet ouvrage. Donc l'Ame dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croît, décroît. *Ergo participem leti quoque convenit esse.* *

F I N.

* Lucret. *de Nat. Rer.*



TROI-

TROISIÉME
MEMOIRE
POUR SERVIR
À
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
L'HOMME.

ABRÉGÉ

DES

SYSTÊMES,

POUR

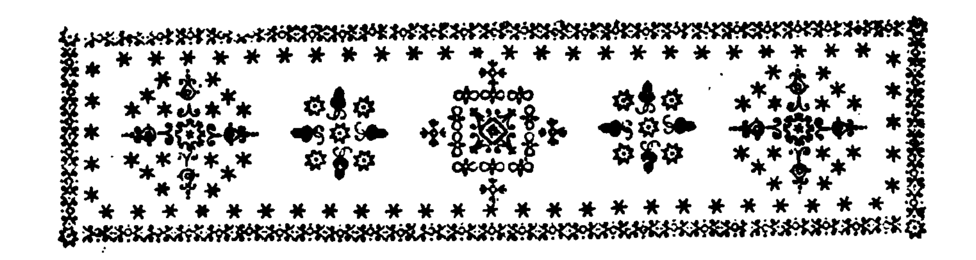
FACILITER L'INTELLIGENCE

DU

TRAITÉ

DE L'AME.

Mundum tradidit disputationibus eorum.



ABRÉGÉ DES SYSTÊMES.

§. I. DESCARTES.

DESCARTES a purgé la Philoſophie de toutes ces expreſſions *Ontologiques*, par leſquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'Etre. Il a diſſipé ce cahos, & a donné le modèle de l'art de raiſonner avec plus de juſteſſe, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait point ſuivi lui-même ſa propre méthode, nous lui devons l'eſprit philoſophique qui va dans un moment remarquer toutes ſes erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Deſcartes! Que d'heureux efforts depuis les ſiens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais ſongé. Il

eſt donc permis aux Eſprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs ſpéculations, quelqu' inutiles qu'elles ſoient en elles mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'eſt riſquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui diſent que Deſcartes ne fait pas un grand Géométre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*Lettre ſur* l'Ame 73. 74.) ſe reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis plus loin au ſujet de la Géométrie, qu'il ne ſuffit pas d'être un grand Géométre, pour être à juſte titre qualifié de génie.

3. Après la Méthode & les Ouvrages géométriques de ce Philoſophe, on ne trouve plus que des ſyſtèmes, c'eſt à dire, des imaginations, des Erreurs. Elles ſont ſi connües, qu'il ſuffira, ce me ſemble, de les expoſer. Deſcartes avoüe comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'Etre, & de la Subſtance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ſes Medit. Rep. aux 2. Object. à la 2. des 3*es *& aux 4*es.) Il fait conſiſter l'eſſence de la matière qu'il ne connoit pas, dans l'étenduë ſolide; & lorsqu'on lui demande ce que c'eſt que le corps, ou la ſubſtance étendüe, il répond que c'eſt une ſubſtance compoſée de pluſieurs autres ſubſtances étendües, qui le ſont encore elles-mêmes de pluſieurs autres ſemblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendüe, Deſcartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu eſt la cauſe première de ce mouvement, comme Deſcartes eſt l'Auteur de ces loix reconnües pour fauſſes, & que les Cartéſiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs Ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux ſeules propriétés, l'etendüe matérielle, & le mouvement com-

communiqué ſans ceſſe immédiatement par la force divine. On imagine non ſeulement qu'il n'y a que trois ſortes de particules, ou de matière dans le monde, *ſubtilis, globuloſa, ſtriata,* mais on décide de quelle manière Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il eſt abſolument plein. Sans Newton, ou plutôt ſans la Phyſique, la Mécanique, & l'Aſtronomie, adieu le vuide des Anciens! On fabrique des tourbillons, & des cubes, qui expliquent tout, jusqu'à ce qui eſt inexplicable, la Création. Voilà le poiſon, voici l'antidote. L'Auteur avoüe dans ſon *L. des Princip. art. 9.* que ſon ſyſtème pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroit pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penſer de ſon riſible Traité *de form. fœt?*

4. Deſcartes eſt le prémier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui eſt dans la matière, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A., ſous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance, pour en faire honneur à Deſcartes. Ariſtote & tous les Anciens, (excepté les Epicuriens, qui par un interêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matière, ſans laquelle on ne peut completter l'idée des Corps. Mallebranche (L. VI. p. 387. in 4o. 1678.) convient du fait, & à plus forte raiſon Leibnitz, dont on parlera à ſon Article. Enfin ſi vous liſez Goudin, p. 21. 165-167. 264. &c. Tom. II. 2. Edit. Barbay, *Comment. in Ariſt. Phyſ.* p. 121-123. & autres Scholaſtiques, vous verrez que la force motrice de la matière a été enſeignée dans tous les tems dans nos Ecoles Chrêtien-

tiennes. *Ratio principii activi,* dit Goudin, *convenit substantiis corporeis, & inde pendent affectiones corporum quà cernuntur in modo.*

5. Descartes écrit à la fameuse Princesse Palatine Elisabeth, qu'on n'a aucune assurance du destin de l'Ame après la mort: il définit la pensée, *Art.* 13. toute connoissance, tant sensitive, qu'intellectuelle. Ainsi penser, selon Descartes, c'est sentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorsqu'il fait consister l'essence de l'Ame dans la pensée, lorsqu'il dit que c'est une substance qui pense, il ne donne aucune idée de la Nature de l'Ame; il ne fait que le dénombrement de ses propriétés, qui n'a rien de si révoltant. Chez ce Philosophe l'Ame spirituelle, inétendüe, immortelle, sont de vains sons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore son but, lorsqu'il a fait venir l'origine de nos idées, de Dieu même immédiatement. *Quâ quæso ratione,* dit le Professeur en Théologie que je viens de citer, *Cartesius demonstravit ideas rerum esse immediate a Deo nobis inditas & non a sensibus acceptas, sicuti docent Aristoteles, Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philosophi? . . . . cur anima non esset corporea, licet supra suam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem non adverteret, & quid non potest, qui omnia potuit?* M. Goudin ne se seroit point si fort emporté contre Descartes, s'il l'eût aussi bien entendu, que le Medecin Lamy, qui le soupçonne avec raison d'être un adroit Matérialiste: & si M. Deslandes, (*Histoire de la Philosophie, T. II.* à l'article de *l'immortalité de l'Ame*) eût aussi solidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement, que Descartes est *le prémier qui ait bien éclairci les preuves de ce Dogme; qui ait bien fait distinguer l'Ame du Corps, les Substances spirituelles, de celles qui ne le sont pas;* il ne s'en seroit pas fié

aux

aux quatre propositions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, sont aussi obscures que la question même. Un Etre inétendu ne peut occuper aucun Espace; & Descartes qui convient de cette vérité, recherche sérieusement le siége de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un Etre sans aucunes parties, pouvoit être conçu exister réellement quelque part, ce seroit dans le vuide, & il est banni de l'hypothèse Cartésienne. Enfin ce qui est sans extension, ne peut agir sur ce qui en a une. A' quoi servent donc les causes occasionelles, par lesquelles on explique l'union de l'Ame & du Corps? Il est évident par là que Descartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & d'en parler de la manière qu'il en a parlé, dans un tems, ou son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descartes n'avoit qu'à ne pas rejetter les proprietés frappantes dans la matière, & transporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matière, il eût évité mille erreurs; & nous n'eussions point été privés des grands progrés que cet excellent Esprit eut pû faire, si au lieu de se livrer à de vains systèmes, il eut toûjours tenu le fil de sa Géometrie, & ne se fût point écarté de sa propre Méthode. Encore, hélas! ce fil est-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinosa, qui n'est qu'un outré Cartésien.

---

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MALLEBRANCHE, après avoir distingué la substance de ses modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'essence des choses (*V. Rech. de la Verit.* L. 3. C. 1. 2.

Part. C. 7. 8.) fait consister celle de la matière dans l'étendüe, comme avoit fait Descartes. En habile Cartésien, il déploie toute sa force & son éloquence contre les sens, qu'il imagine *toûjours trompeurs;* il nie aussi le vuide, met l'essence de l'Ame dans la pensée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'est qu'un *mode.*

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux substances distinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matière, (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII) sur une idée fausse du mot *pensée,* dont il fait une substance, il croit qu'on pense toûjours, & que lorsque l'Ame n'a pas *conscience* de ses pensées, c'est alors qu'elle pense le plus, parcequ'on a toûjours l'idée de l'Etre en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'Entendement, „la „faculté de recevoir différentes idées; & la volonté, celle de „recevoir différentes inclinations (L. 1. c. 1.); ou, si l'on „veut, une impression naturelle qui nous porte vers le bien en „général, l'unique amour (L. 4. c. 1.) que Dieu nous imprime: „Et la liberté, est la force qu'a l'Esprit de déterminer cette im„pression divine, vers les objets qui nous plaisent. Nous n'a„vons cependant, ajoute-t-il, ni idée claire, ni même sentiment „intérieur de cette égalité de mouvement vers le bien:“ & c'est de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur manque d'idées.

3°. Mallebranche est le premier des Philosophes, qui ait mis fort en vogue les esprits animaux, mais comme une Hypothèse, car il n'en prouve nulle part l'existence d'une manière invincible. Cela étoit reservé aux Medecins, & principalement à Boerhaave, le plus grand Théoricien de tous.

4°. Je

4°. Je viens au fonds du Système principal du P. Mallebranche. Le voici:

„Les Objets que l'Ame aperçoit, sont dans l'Ame, ou „hors de l'Ame; les premiers se voyent dans le miroir de nos „sentimens; & les autres dans leurs *idées* (L.3. c.1. p.2.); c'est-„à-dire, non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images qui nous „en viennent par les sens (L.3. c.1-4. p.2. c.IX.), mais dans „quelque chose qui étant intimement uni à nôtre Ame, nous „représente les corps externes. Cette chose est Dieu. Il est „très étroitement uni à nos Ames par sa présence, cette pré-„sence claire, intime, nécessaire de Dieu agit fortement sur „l'esprit. On ne peut se défaire de l'idée de Dieu. Si l'Ame „considère un Etre en particulier, alors elle s'approche de quel-„ques unes des perfections divines, en s'éloignant des autres, „qu'elle peut aller chercher le moment suivant. (L. III. p.2. „v. VI.)

„Les corps ne sont visibles que par le moyen de l'étendüe. „Cette étendüe est infinie, spirituelle, nécessaire, immuable, „(souvent M. en parle comme d'une étendüe composée); c'est „un des attributs de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu, est „Dieu; c'est donc en Dieu que je vois les corps. Je vois clai-„rement l'infini, en ce sens que je vois clairement, qu'il n'a „point de bout. Je ne puis voir l'infini dans des Etres finis; „donc &c. Donc l'idée de Dieu ne se présente à mon Ame, que „par son union intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on „connoisse par lui-même, comme on ne connoit tout que par „lui.

„Comme tout ce qui eſt en Dieu, eſt très ſpirituel, & très „intelligible, & très préſent à l'eſprit; de là vient que nous „voyons les corps ſans peine, dans cette idée que Dieu renfer„me en ſoi, & que j'appelle *l'étendüe*, ou *le monde intelligible*. Ce „monde ne repréſente en ſoi les corps que comme poſſibles, „avec toutes les idées des vérités; & non les *vérités* mêmes „qui ne ſont *rien de réel* (L. 3. c. 6. p. 2.). Mais les ſentimens „de lumière & de couleurs, dont nous ſommes affectés par „l'étendüe, nous font voir les corps exiſtans. Ainſi Dieu, les „corps poſſibles, les corps exiſtans, ſe voyent dans le monde „intelligible, qui eſt Dieu, comme nous nous voyons dans „nous-mêmes. Les Ames des autres hommes ne ſe connoiſ„ſent que par conjectures, enfin il ſuit que nôtre entendement „reçoit toutes les idées, non par l'union des deux ſubſtances. „(qui eſt inutile dans ce ſyſtème): mais par l'union ſeule du „*Verbe*, ou de la ſageſſe de Dieu; par ce monde immatériel, qui „renferme l'idée, la repréſentation, & comme l'image du „monde matériel; par l'étendüe intelligible, qui eſt les corps „poſſibles, ou la ſubſtance divine même, entant qu'elle peut „être participée par les corps, dont elle eſt repréſentative.“

C'eſt jusqu'ici Malebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ſes principes; desquels il s'enſuit, comme on l'a remarqué il y a long-tems, que les corps ſont des modifications de Dieu, que nôtre célèbre Metaphyſicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il ſembleroit n'en faire qu'un Etre idéal. Ainſi voila nôtre dévot Oratorien, Spinoſiſte ſans le ſavoir, quoiqu'il fût déjà Cartéſien, car encore une fois Spinoſa l'étoit. Mais comme dit ſagement M. de S. Hyacinthe dans ſes

Recher-

Recherches philosophiques, c'est une chose qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur sans doute que les plus grands Philosophes ne fussent convaincus d'Athéïsme.

De telles visions ne méritent pas d'être sérieusement réfutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brulé par des méditations abstraites croit concevoir? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini: & cette vérité suffit pour ruïner le systême du P. Malebranche, qui porte tout entier sur une supposition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de Dieu, ni des Esprits: il m'est donc impossible de concevoir comment mon Ame est unie à Dieu.

Pascal a bien raison de dire qu'on ne peut concevoir un Etre pensant sans tête. C'est là en effet que sont nos idées; elles ne sont que des modifications de nôtre substance; & si je n'en avois pas une parfaite conviction par mon sens intime, je serois également sûr que mes idées des objets sont dans moi & à moi; & non hors de moi, non dans Dieu, ni à Dieu; puisque c'est toûjours dans moi que se grave l'image qui représente les corps. D'où il s'ensuit que ces idées hors de mon Ame, distinguées de ma substance, quelque étroitement unies qu'on les suppose, sont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée sur le sens intime, quand ma conscience me l'aura appris. Malebranche au reste paroit avoir pris la magnifique imagination de son *monde intelligible*. 1°. Dans Marcel Platonicien, *Zodiaq. Chant 7.* où l'on trouve des rêves à peu près semblables. 2°. dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des Etres réels, distincts des créa-

tures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil Philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangéreuse gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypothèse de nouvelles chimères.

---

§. III.

LEIBNITZ.

LEIBNITZ fait consister l'essence, l'être, ou la substance, (car tous ce noms sont synonimes,) dans des *Monades;* c'est-à-dire, dans des corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, ayant toûjours la même figure & la même masse. Tout le monde connoit ces Monades, depuis la brillante acquisition que les Leibnitiens ont faite de Me. la M. du Chattelet. Il n'y a pas, selon Leibnitz, deux particules homogènes dans la matière; elles sont toutes différentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogénéïté de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul Etre pensant, & à plus forte raison Dieu, ne fait rien sans choix, sans motifs qui les déterminent. Or si les Atomes de la matière étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eut préferé de créer, & de placer tel atome, ici, plûtôt que là; ni comment une matière homogène eut pû former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux Etres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soyent tous hétérogènes. Voilà comme on combat l'homogénéïté des élémens par le fameux *principe de la*

Raison suffisante. J'avoüe qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M[r]. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien sans une raison qui le détermine; dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la Nature, & que toutes les Monades, ou essences, sont différentes? Il est évident que ce Systême ne roule que sur la supposition de ce qui se passe dans un Etre, qui ne nous a donné aucune notion de ses attributs. M. Clarke & plusieurs autres Philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui exclüent toute *raison* Leibnitienne; elle seroit alors non *suffisante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Trbité de l'Ame*.

Comme on dit *l'Homme*, & *le Monde de Descartes*, on dit les *Monades de Leibnitz*, c'est-à-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moien de nous assûrer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la première détermination de l'être, comme on connoit celle de toute figure, ou essence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquérir qu'au premier instant de la création des êtres, à laquelle personne n'a assisté: & cette création même est encore une hypothèse qui souffre des difficultés insurmontables, lesquelles ont fait tant d'Athées, & la moitié de la baze fondamentale du Spinosisme.

Puisque nous ne connoissons pas la *substance*, nous ne pouvons donc savoir, si les élemens de la matière sont similaires, ou non; & si véritablement le principe de la *Raison suffisante* en est un. A dire vrai, ce n'est qu'un principe de Systême, & fort

inutile

inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ſavent par les idées qu'ils ont acquiſes, que le tout, par exemple, eſt plus grand que ſa partie; & quand ils connoitroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela eſt vrai, parcequ'*il y a dans le tout quelque choſe qui fait comprendre pourquoi il eſt plus grand que ſa partie?*

La Philoſophie de Mr. Leibnitz porte encore ſur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'eſt celui de *contradiction.* Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclairciſſent rien; ils ne ſont eſtimables & commodes, qu'autant qu'ils ſont le réſultat de mille connoiſſances particulières, qu'un Général d'Armée, un Miniſtre, un Négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

Ces êtres, qui ſéparés, ſont des *monades*, ou la *ſubſtance*, forment par leur aſſemblage les corps, ou l'étendüe; étendüe métaphyſique, comme je l'ai dit (Chap. IV.) puiſqu'elle eſt formée par des êtres ſimples, parmi leſquels on compte l'Ame ſenſitive & raiſonnable. Leibnitz a reconnu dans la matière 1°. non ſeulement une force *d'inertie;* mais une force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appellé *Nature.* 2°. Des perceptions, & des ſenſations, ſemblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuſer, du moins à tout ce qui n'eſt pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matière; 4°. que la Doctrine des Philoſophes ſur cette propriété eſſentielle, n'a commencé à être interrompüe qu'au tems de Deſcartes. 5°. Il attribuë la même opinion aux Philoſophes de ſon tems. 6°. Il conclut que chaque

être

être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause prémière, & la cause seconde, Dieu & la Nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de frivoles abstractions.

Venons au systême de *l'harmonie préétablie;* c'est une suite des principes établis cy-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la *Monade,* appellée *Esprit,* ou *Ame,* qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coëxiste quelque idée dans l'autre, & *vice versâ.* Dieu a préétabli cette harmonie, en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations;* de sorte que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphysique, ou idéale. Or est-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos Organes semblent en être la vraie cause; mais comment cette cause produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obeït-il à la volonté? Comment une Monade spirituelle, ou inétenduë, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui composent le corps, & en gouverner tous les organes? L'Ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui sont inconnus; & dès qu'elle veut qu'ils soyent, ils sont, aussi vîte que la lumière fut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la Divinité, diroit Platon! Qu'on me dise ce que c'est que la matière; & quel est le mécanisme de l'organisation de mon corps,

& je répondrai à ces questions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne sont autre chose que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications pensent, aperçoivent, &c.

---

§. IV.
WOLF.

J'ai donné une idée très succincte des Systèmes de trois grands Philosophes: je passe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être, *tout ce qui est possible;* & la substance, *un sujet durable & modifiable.* Ce qu'on entend par sujet, ou *substratum,* comme parle Locke, est une chose qui est, ou existe en elle-même, & par elle-même; ainsi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens sont des êtres qui ne subsistent point par eux-mêmes, mais qui sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce sont donc des manières d'être; & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoiqu'en disent les Scholastiques, dont la subtilité a été jusqu'à faire du cercle, & de sa rondeur, deux êtres réellement distincts; ce qui me surprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus souvent confondu la pensée avec le corps.

L'essence, ou l'être, selon Wolf, est formé par des déterminations essentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne présupposent rien par où on puisse concevoir leur existence. Elles sont la substance, comme les trois côtés sont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure décou-

découlent de ces déterminations essentielles; & par conséquent, quoique les attributs soient des déterminations constantes, ils supposent un sujet qui les détermine; quelque chose qui soit prémier, qui soit avant tout, qui soit le sujet, & n'en ait pas bésoin. C'est ainsi que Wolf croit marquer ce en quoi consiste la substance, contre Locke, Philosophe beaucoup plus sage, qui avoüe qu'on n'en a point d'idée. Je passe sous silence ses déterminations variables; ce ne sont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du soutien, du support des attributs, de ce sujet dont les modes varient sans cesse. Pour connoître l'essence de quelque chose que ce soit, il faudroit en avoir des idées qu'il est impossible à l'esprit humain d'acquerir. Les objets sur lesquels nos sens n'ont aucune prise, sont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un Philosophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même? v. Wolf *Inst. Phys.* surtout chap. 3.

„L'être simple, ou l'élément, n'est ni étendu, ni divisible, „ni figuré, il ne peut remplir aucun espace. Les corps résul„tent de la multitude & de la réünion de ces êtres simples, „dont ils sont composés, & comme on dit, des *aggrégats*. „L'imagination ne peut distinguer plusieurs choses entr'elles, „sans se les représenter les unes hors des autres; ce qui forme „le phénomene de l'étendüe, qui n'est par conséquent que „métaphysique, & dans laquelle consiste l'essence de la ma„tière.“

Non seulement l'étenduë n'est qu'une apparence, selon Wolf; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie,

ſont des phénomenes, ainſi que les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, des perceptions confuſes de la réalité des objets. Ceci roule ſur une fauſſe & ridicule hypothèſe des perceptions. Wolf ſuppoſe „que nos ſenſations ſont compoſées d'un nombre „infini de perceptions partielles, qui toutes ſéparément repré- „ſentent parfaitement les êtres ſimples, ou ſont ſemblables aux „réalités; mais que toutes ces perceptions ſe confondant en „une ſeule, repréſentent confondües, des choſes diſtinctes."

Il admet contre Locke des perceptions obſcures dans le ſommeil, dont l'Ame n'a point conſcience: & par conſéquent il croit avec Mallebranche que l'Ame penſe toûjours, au moment qu'elle y penſe le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, ſuivant Wolf, toute ſubſtance ſimple n'eſt pas douée de perceptions; il en dépouïlle les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la ſenſation ſoit une ſuite, & comme un développement néceſſaire de la force motrice. D'où il ſuit, (contre ſes propres principes) que les perceptions ne ſont qu'accidentelles à l'Ame; & par conſéquent encore il eſt auſſi contradictoire, que gratuit, d'aſſurer, comme fait Wolf, que l'Ame eſt un petit monde ſenſitif, un miroir vivant de l'vnivers, qu'elle ſe repréſente par ſa propre force, même en dormant. Pourquoi cela? Ecoutez, (car cela eſt fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parceque l'objet qui donne la perception, eſt lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainſi les ſenſations tiennent à l'vnivers par nos organes.

Je ne parle point du Syſtème de l'Harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de Contradiction, & le principe de la Raiſon ſuffiſante.* C'eſt une Doctrine qu'on

qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette ſagacité, cette intelligence, cette juſteſſe, & même cette clarté qui lui eſt propre, ſi ce n'eſt lorsqu'elle vient quelquefois à ſe couvrir des nüages de l'Ontologie. Exemple ſi contagieux dans une Secte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Deſcartes vienne purger la Métaphyſique de tous ces termes obſcurs dont l'eſprit ſe repaît trop ſouvent. La Philoſophie Wolfienne ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre ce qui ſervoit de fondement à la Léibnitienne; mais je ſuis faché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'eſt comme dit Wolf, „le réſultat des différentes forces actives des „élémens, confondües entr'elles; c'eſt un effort des êtres ſim„ples, qui tend à changer ſans ceſſe le mobile de lieu. Ces „efforts ſont ſemblables à ceux que nous faiſons pour agir;" Wolf en fait lui-même de bien plus grands ſans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la Nature, (qui fait tout dans le Syſtème de ce ſubtil Philoſophe) ne reſte pas oiſif, & pour ainſi dire, les bras croiſés devant elle: ce qui tend à *l'Athéiſme.* Mais dans ce partage il n'eſt pas plus heureux que ſon Maître. C'eſt toûjours la Nature qui agit ſeule, qui produit, & conſerve tous les phénomenes. Le choc des ſubſtances les unes ſur les autres, fait tout, quoiqu'il ne ſoit pas décidé, s'il eſt réel, ou apparent: Car en général les Leibnitiens ſe contentent de dire que nous ne pouvons juger que ſur des apparences, dont la cauſe nous eſt inconnüe. Tant de modeſtie a dequoi ſurprendre dans des Philoſophes ſi hardis, ſi téméraires à s'éle-

ver aux premiers principes, qui cependant dans l'hypothèse des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroitre incompréhensibles.

Il étoit, ce me semble, curieux & utile d'observer, par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un Labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'issuë. La connoissance du point où ils ont commencé à s'égarer, à se séparer, à se rallier, peut seule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui est souvent si près d'elle, qu'elles se touchent presque. Les fautes d'autrui sont comme une ombre qui augmente la lumière; & par conséquent rien n'est plus important dans la recherche de la vérité, que de s'assurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote, est la connoissance du poison.

Mais si tant de beaux génies se sont laissés aveugler par l'esprit de Système, l'écueil des plus grands hommes, rien doit-il nous inspirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penser que tous nos soins, nos projets, doivent être de rester toujours attachés au char de la Nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux esclaves dont la nature a si bien recompensé les services (*Boerh. de honore med. servit*). Mais pour arriver à ce but, il faut se défaire courageusement de ses préjugés, de ses goûts les plus favoris pour telle ou telle secte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoit la perfidie. Il est assez ordinaire aux plus grands Philosophes de se vanter, comme les petits Maitres; ceux-ci ont souvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vües

ni,

ni connuës; ceux-là prétendent avoir pris la Nature sur le fait, comme dit un fameux Néologue; qu'elle leur a révélé tous ses secrets, & qu'ils ont, pour ainsi dire, tout vû, tout entendu, lors même que la Nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut *l'Isis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut suivre une conduite différente! Il faut faire assidûment les mêmes pas avec la Nature, toujours aidé, comme dit Me. la M. du Chattelet, du *Bâton* de l'observation & de l'expérience. Il faut en Physique imiter la conduite qu'a tenue le sage Sydenham en Médecine.

---

§. V.
LOCKE.

1°. M. Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps; en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la substance, (car tous ces mots sont synonimes,) il faudroit savoir une Géometrie, inaccessible même aux plus sublimes Métaphysiciens, celle de la nature. Le sage Anglois n'a donc pû se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolf le lui reproche sans assez de fondement.

2°. Il prouve contre l'Auteur de l'Art de Penser & tous les autres Logiciens, l'inutilité des Syllogismes, & de ce qu'on appelle Analyses parfaites, par lesquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidens, minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke L. 4. c. 17. §. 10. p. 551. 552.); mais qui abondent en *Scholies* dans Wolf.

3°. Il

3°. Il a cru les principes généraux, très propres à enseigner aux autres les connoissances qu'on a soi-même. En quoi je ne suis pas de son avis, ni par conséquent de celui de l'Auteur de la Logique trop estimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le grand étalage, cette multitude confuse d'axiomes, de propositions générales systèmatiquement arrangées, ne sont point un fil assuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode synthétique, comme l'a fort bien senti M. Clairaut, est la plus mauvaise qu'il y ait pour instruire. Je dis même qu'il n'est point de cas, ou de circonstances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulières, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les sens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, sçaurions-nous que le tout est plus grand que sa partie? Il en est ainsi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le destructeur des idées innées, comme Newton l'a été du systême Cartésien. Mais il a fait, me semble, trop d'honneur à cette ancienne chimère, de la réfuter par un si grand nombre de solides réfléxions. Selon ce Philosophe & la vérité, rien n'est plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'Académie: *Nihil est in intellectu, quod prius non fuerit in sensu.* Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Ame.

5°. Il paroit avoir crû l'Ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. „Nous ne serons peut-

être

„être jamais, dit-il, capables de décider, si un être purement „matériel pense, ou non, & parce que nous ne conçevons ni „la matière, ni l'esprit." Cette simple réfléxion n'empêchera pas les Scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle sera toujours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame pense toujours; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être: que non seulement il n'est pas évident que l'Ame pense en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroit manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'Ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle même, c'est-à-dire, sans sçavoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou quelque souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil Métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les phénoménes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même, (c. 23. n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un Philosophe aussi sage, aussi retenu, à ces présomptueux Métaphysiciens, qui ne connoissant ni la force, ni la foiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Declamateurs, qui, comme Abadie, (*de la vérité de la Réligion Chrétienne*) aboient presque,

pour perſuader; & qui par le dévot entouſiasme d'une imagination échauffée, & presque en courroux, font fuïr la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de diſpoſition à ſe laiſſer, pour ainſi dire, apprivoiſer? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquilement, s'ils peuvent, l'hiſtoire des différens faits que le hazard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il eſt donc vrai que M. Locke a le premier débrouïllé le cahos de la Métaphyſique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choſes à leur première origine. La connoiſſance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a penſé que les obſervations ſenſibles ſont les ſeules qui méritent la confiance d'un bon eſprit, il en a fait la baze de ſes méditations; par tout il ſe ſert du compas de la juſteſſe, ou du flambeau de l'experience. Ses raiſonnemens ſont auſſi ſéveres, qu'exemts de préjugés, & de partialité; on n'y remarque point auſſi cette eſpèce de fanatisme d'irréligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh! ne peut-on ſans paſſion remedier aux abus, & ſecouër le joug des préjugés? Il eſt d'autant plus ridicule à un Philoſophe de déclamer contre les Réligionaires, qu'il trouve mauvaiſe la repréſaille.

---

§. VI.
BOERHAAVE.

1°. M. Boerhaave a penſé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'eſt ce qu'on nomme dernières cauſes Métaphyſiques. Il rejette ces cauſes, & ne s'inquiéte pas même des premières Phyſiques, tels

tels que les Elémens, l'origine de la première forme, des semences, & du mouvement (Inst. Med. XXVIII.).

2°. Il divise l'homme en Corps, & en Ame, & dit que la pensée ne peut être que l'opération de l'esprit pur (XXVII.); cependant non seulement il ne donne jamais à l'Ame les épithetes de spirituelle, & d'immortelle; mais lorsqu'il vient à traiter des *sens internes*, on voit que cette substance n'est point si particulière, mais n'est que je ne sçais quel sens interne, comme tous les autres, dont elle semble être la réünion.

3°. Il explique par le seul mécanisme toutes les facultés de l'Ame raisonnable; & jusqu'à la pensée la plus métaphysique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien soumet tout aux loix du mouvement: de sorte qu'il m'est évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame sensitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ses leçons données par Mr. Haller, & librement traduites en François; Les *Institutions* qui en sont le texte; surtout *de sensib. intern.* & ses Discours *de honore Medic. Servitut. de usu ratiocinii Mecanici in Medicina: De comparando certo in Phys. &c.*

4°. On sçait ce qu'il en pensa couter à ce grand Philosophe, pour avoir semblé prendre le parti de Spinosa devant un inconnu avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerh.* par M. de la M. Schultens. *Orat. in Boerh. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ses ouvrages, personne ne fut moins Spinosiste: partout il reconnoit l'invisible main de Dieu, qui a tissu, selon lui, jusqu'aux plus petits poils de notre corps; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce Médecin célébre étoit différent de ces deux Epicuriens Modernes, Gassendi

ſendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les Inſtrumens du corps humain fuſſent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il ſurviendroit une cauſe mouvante, (*Boerh. Inſt. Med.* XL.) & qui enfin ont adopté à cet égard le Syſtême de Lucrece (*de Natura Rerum* L. IV.). S'agit-il d'expliquer la correſpondance mutuelle du corps & de l'Ame? Ou le ſavant Profeſſeur de Leide tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une ſeule & même ſubſtance: ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il ſuppoſe des Loix Cartéſiennes établies par le Créateur, ſelon leſquelles tel mouvement corporel donne a l'Ame telle penſée, & *vice verſa &c.* avouant d'ailleurs qu'il eſt abſolument inutile aux Médecins de connoitre ces Loix, & impoſſible aux plus grands Génies de venir à bout de les découvrir. Je ne ſuis ici que l'Hiſtorien des opinions *vocales, ou typographiques* de mon illuſtre Maître, qui fut ſans contredit un parfait Déiſte. Qui peut ſe flatter de connoitre les opinions intimes du cœur? *Deus ſolus ſcrutator cordium.*

---

§. VII.

SPINOSA.

VOICI en peu de mots le ſiſtème de Spinoſa. Il ſoutient 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire une autre ſubſtance. 2°. que rien ne peut-être créé de rien, ſelon ce vers de Lucrece,

Nullam rem e nihilo fieri Divinitus unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, parce qu'on ne peut appeller ſubſtance, que ce qui eſt éternel, indépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement. Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible

ſible, eſt non ſeulement doüée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manières: entant qu'étenduë, les corps, & tout ce qui occupe un eſpace; entant que penſée, les ames, & toutes les intelligences, ſont ſes modifications. Le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Spinoſa définit les ſens conſéquemment à ſes principes: *des mouvemens de l'Ame, cette partie penſante de l'Univers, produits par ceux des corps, qui ſont des parties étenduës de l'Univers.* Définition évidemment fauſſe; puisqu'il eſt prouvé cent & cent fois, 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſenſitif, qui par conſéquent ne fait point *partie penſante de l'Univers:* 2°. que les choſes externes ne ſont point repréſentées à l'Ame, mais ſeulement quelques propriétés différentes de ces choſes, toutes rélatives & arbitraires; & qu'enfin la pluspart de nos ſenſations, ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent ſur le champ avec eux. Il ſuffit de lire Bayle, (Dictionnaire Critique, à l'article de *Spinoſa,*) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon,) a tout confondu & tout embrouïllé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son Athéïsme reſſemble aſſés bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le ſyſtème de Spinoſa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Meliſſus, de Parmenide, & de tant d'autres, adieu la Loy naturelle, nos principes naturels ne ſont que nos principes accoutumés! Le Traducteur du Traité de la Vie heureuſe de Seneque a pouſſé fort loin

cette idée, qui ne paroit pas avoir déplu a ce grand Génie, Pascal, lorsqu'il dit: *qu'il craint bien que la nature ne ſoit une première coutume, & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Suivant Spinoſa encore, l'homme eſt un veritable Automate, une Machine aſſujettie à la plus conſtante neceſſité, entrainée par un impétueux fatalisme, comme un Vaiſſeau par le courant des Eaux. L'Auteur de *l'Homme Machine* ſemble avoir fait ſon livre exprès pour défendre cette triſte vérité.

Les anciens Hebreux, Alchimiſtes, & Auteurs ſacrés ont mis Dieu dans le feu pur, (Boerh. *de ign.*) dans la matière ignée ou étherée; d'où, comme de ſon Throne, il lançoit des feux vivifians ſur toute la Nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoiſſance des ſyſtèmes, doivent lire l'excellent Traité que Mr. l'Abbé de Condillac en a donné. Il ne me reſte plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantot pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'Ame.

---

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'Ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philoſophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'eſt certainement pas que nous ſoyons bien aiſes qu'elles nous manquent. Nous ſommes tous naturellement portés à croire ce que nous ſouhaitons. L'amour propre trop humilié de ſe voir prêt d'être anéanti, ſe flatte, s'enchante de la riante perſpective d'un bonheur éternel. J'avouë moi même que toute ma Philoſophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triſte néceſſité de la nature, dont je

je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable Abbé de Chaulieu.

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute:
Par des principes sûrs, mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoit plus le doute;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Et plein d'une douce espérance;
Je mourrai dans la confiance,
Au sortir de ce triste lieu,
De trouver un azyle, une retraite sûre,
Ou dans le sein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je cesse d'être en quelque sorte, toutes les fois que je pense que je ne serai plus.

Passons en revüe les opinions, ou les desirs des Philosophes sur ce sujet. Parmi ceux qui ont souhaité que l'Ame fût immortelle, on compte 1°. Seneque (*Epist. 107. &c. Quæst. Nat. L. 7. &c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une demonstration ridicule de ce Dogme, mais qui convient ailleurs, *qu'il ne le croit vrai, que parcequ'il l'a oüi dire.* 4°. Cicéron (*de Naturâ Deorum,*) L. 2. quoiqu'il vacille, L. 3. dans sa propre Doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le Dogme de l'immortalité, quoique peu vraisemblable.* 5°. Pascal, parmi les modernes; mais sa manière de raisonner (*v. Pens. sur la Relig.*) est peu digne d'un Philosophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais sur de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne risque rien, c'est croire comme un Enfant, parce qu'on ne sait rien de ce qui concerne

cerne l'objet de la croiance. Le parti le plus ſage eſt du moins de douter, pourvû que nos doutes ſervent à régler nos actions, & à nous conduire d'une manière irréprochable, ſelon la raiſon & les loix. Le Sage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Brétons, &c. déſiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaiſammant Pomponace, (*de immort. Anim.*) ſouhaite l'immortalité, comme un mulet déſire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont penſé ſans balancer, que l'Ame étoit mortelle, ſont en bien plus grand nombre. Bion ſe livre à toutes ſortes de plaiſanteries, en parlant de l'autre monde. Céſar s'en moque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à domter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein néceſſaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L. 3.*) Plutarque, &c. ne connoiſſent d'autre Enfer, que les remords. Je ſai, dit l'Auteur d'Electre,

„Je ſai que les remords d'un cœur, né vertueux,
„Souvent pour les (crimes) punir vont plus loin que les Dieux.

Virgile (*Georg*) ſe moque du bruit * imaginaire de l'Acheron; & il dit (*Eneïd.* L. 3.) que les Dieux ne ſe mêlent point des affaires des hommes.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos,
Sollicitat.

Lucrece

* *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,*
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis!
L'Abbé de Chaulieu a très bien paraphraſé ces vers.

Lucrece dit la même chose.

Utque omnis per se divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus, sejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les Poëtes de l'Antiquité, Homère, Hésiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain, Petrone, Perse, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyse même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont point connüe; ils attendent le Messie, pour décider l'affaire.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les Medecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plûpart n'ont connu que la Nature.

Diogène, Leucippe, Democrite, Epicure, Lactance, les Stoiciens, quoique d'avis differens entr'eux sur le concours des Atomes, se sont tous réünis sur le point dont il s'agit; & en général tous les Anciens eussent volontiers adopté ces deux vers d'un Poëte françois.

„ Une heure après ma mort, mon Ame evanouïe,
„ Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Asclépiade, ont regardé l'Ame comme l'Harmonie de toutes les parties du Corps. Platon à la vérité soutient que l'Ame est incorporelle, mais c'est comme faisant partie

d'une chimère qu'il admet sous le nom *d'Ame du monde*; & selon le même Philosophe, toutes les Ames des Animaux & des hommes sont de même Nature; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

Aristote dit aussi, que „ceux qui prétendent qu'il n'y a „point d'Ame sans corps, & que l'Ame n'est point un corps, „ont raison; car, ajoute-t-il, l'Ame n'est point un corps, mais „c'est quelque chose du corps.“ *Animam qui existimant, neque sine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur: corpus enim non est, corporis autem est aliquid.* (*de Anim.* Text 26. c, 2.) Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être séparé de la matière. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les Anciens qui paroissent avoir crû l'Ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne diffèrent pas des autres. Nous avons vû d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même: ainsi ils se ressemblent tous.

Je ferai ici une réfléxion. Platon définit l'Ame, une essence se mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre se mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu' Aristote qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces anciens Philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle

con-

confiance on a tiré en differens tems des mêmes Principes, des conclusions contradictoires. *O deliræ hominum mentes!*

Le systême de la spiritualité de la Matière étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siécles de l'Eglise. On crut jusqu'au Concile de Latran, que l'Ame de l'Enfant étoit la production moyenne de celles du Père & de la Mère. Ecoutons Tertullien: *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus substantiæ, & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit . . . . quid dicis cælestem, quam unde cælestem intelligas, non habes? . . . . caro atque anima simul fiunt sine calculo temporis, atque simul in utero etiam figurantur . . . . minimè divina res est, quoniam quidem mortalis.*

Origène, St. Irenée, St. Justin Martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont pensé avec Tertullien que l'Ame a une étenduë formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Augustin pense-t-il autrement? lorsqu'il dit: *Dum corpus animat, vitâque imbuit, anima dicitur: dum vult, Animus: dum scientiâ ornata est, ac judicandi peritiam exercet, mens; dum recolit, ac reminiscitur, memoria: dum ratiocinatur, ac singula discernit, ratio: dum contemplationi insistit, spiritus: dum sentiendi vim obtinet, sensus est anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de Anim.*) 1°. Que l'Ame habite dans le sang, parce qu'elle ne peut vivre dans le sec: pourquoi? Admirez la sagacité de ce grand homme; & comme en certains tems on peut devenir tel à peu de frais!

 Parce

Parce que c'est un esprit. 2°. Il avoüe qu'il ignore si les Ames sont créées tous les jours, ou si elles descendent par propagation, des Pères aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien résoudre sur la Nature de l'Ame. Pour traiter ce sujet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur: il faut être plus; Philosophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien; quoique les Ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles sont, suivant cet Auteur, elles se rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps ressuscités, sans lesquels elles n'ont point souffert, *ad perficiendum & ad patiendum societatem carnis* (Anima) *expostulat, ut tam plenè per eam pati possit, quam sine ea plenè agere non potuit.* (*De Resurr.* L. 1. 98). C'est ainsi que Tertullien imaginoit que l'Ame pouvoit être tout ensemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle seroit matérielle. Peut-on ajuster plus singulièrement la mortalité, l'immortalité, & la matérialité, de l'Ame, avec la résurrection des corps? Conor va plus loin, (*Evangelium Medici*) il pousse l'extravagance jusqu'à entreprendre d'expliquer physiquement ce mystère.

Les Scholastiques Chrêtiens n'ont pas pensé autrement que les Anciens sur la Nature de l'Ame. Ils disent tous avec St. Thomas. *Anima est principium quo vivimus, movemur, & intelligimus.* „Vouloir & comprendre, dit Goudin, sont aussi bien des mouvemens matériels, que vivre „& végéter.“ Il ajoute un fait singulier, qui est, que dans un

un Concile tenu à Vienne „sous Clement V. l'Autorité de „l'Eglise ordonna de croire que l'Ame n'est que la forme „substantielle du Corps; qu'il n'y a point d'idées innées, „(comme l'a pensé le même S. Thomas) & déclara héréti-„ques, tous ceux qui n'admettoient pas la matérialité de „l'Ame.

Raoul Fornier, Professeur en droit, enseigne la même Chose dans ses *Discours Académiques sur l'Origine de l'Ame*, imprimés à Paris en 1619. avec une approbation & des éloges de plusieurs Docteurs en Théologie.

Qu'on lise tous les Scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matière, & que l'Ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin T. II. p. 93. 94.), ou qui subsiste par elle même, & vit indépendamment de la Vie du corps. De la ces *entités* distinctes, *ces accidens absolus*, ou plûtot absolument inintelligibles. Mais c'est une distinction évidemment frivole; car puisque les Scholastiques conviennent avec les Anciens 1°. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps: 2°. Que l'Ame n'est que la *forme*, ou l'*accident* du corps; ils ajoutent en vain pour se masquer, ou se sauver de l'Ennemi, les épithètes de *subsistante*, ou d'*absolu:* il falloit auparavant pressentir les conséquences de la Doctrine qu'ils embrassoient, & la rejetter, s'il eût été possible, plutôt que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui est matériel dans tous les corps ani-

més, cesse de l'être dans l'homme? La contradiction est trop révoltante. Mais les Scholastiques l'ont eux-mêmes sentie, plus que les Théologiens, à l'abri desquels ils n'ont que voulu se mettre par ces détours, & ces vains subterfuges.

Bayle dit dans son *Dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, que „ceux qui nient que l'Ame soit distincte de la matière, doivent „croire tout l'univers animé, ou plein d'Ames: que les plan„tes & les pierres mêmes sont des substance pensantes; des „substances qui peuvent bien ne pas sentir les odeurs, ne pas „voir les couleurs, ne pas entendre les sons; mais qui doivent „nécessairement avoir des connoissances dans l'hypothèse des „Matérialistes, ou des Atomistes; parce que les principes „matériels simples, de quelque nom qu'on les décore, n'ont „rien de plus précieux que ceux qui forment une pierre; & „qu'en conséquence ce qui pense dans un corps, doit penser „dans un autre.

Tel est le Sophisme de Bayle sur une prétendüe substance, à laquelle il est clair par cent & cent endroits de ses Ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement persifleurs. Il faudroit avoir l'esprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raisonnement. Ce n'est point la Nature des principes solides des corps, qui en fait toute la variété, mais la diverse configuration de leurs Atomes. Ainsi la diverse disposition des fibres des corps animés, qui sont faites d'élémens terrestres colés fortement ensemble; celle des vaisseaux qui sont composés de fibres; des membranes qui sont vasculeuses &c. produit

tant

tant d'esprits differens dans le régne animal, pour ne rien dire de la variété qui se trouve dans la consistance & le cours des liqueurs; dernière cause qui entre (pour sa moitié) dans la production des divers esprits, ou instincts dont je parle. Si les corps des autres Régnes, n'ont ni sentimens, ni pensées; c'est qu'ils ne sont pas organisés pour cela, comme les hommes & les animaux: semblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, descend, ou s'élance en jet d'eau, suivant les causes physiques & inévitables qui agissent sur elle. Un homme d'esprit, en fait, comme le cheval avec son fer tire du feu du caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les Montres à répétition sont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus simples.

Je finirai par une remarque sur l'opinion que les anciens avoient de la Spiritualité & de la Matérialité. Ils entendoient par l'une, un assemblage de parties matérielles, légères & déliées, jusqu'à sembler en effet quelque chose d'incorporel, ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties pesantes, grossières, visibles, palpables. Ces parties matérielles, apperceva-bles, forment tous les corps par leurs diverses modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même Nature, constituent toutes les Ames. Entre une *substance spirituelle*, & une *substance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même substance: & selon la même idée, ce qui est matériel, peut devenir insensiblement spirituel, & le devient en effet. Le blanc d'oeuf peut ici servir d'exemple; lui, qui à force de s'atténuer, & de s'affiner au travers des filiéres vasculeuses infiniment

niment étroites du poulet, forme tous les esprits nerveux de cet Animal. Eh que l'Analogie prouve bien que la lymphe fait la même chose dans l'homme! Oseroit-on comparer l'Ame, aux esprits animaux, & dire qu'elle ne différe des corps, que comme ceux-ci différent des humeurs grossières, par le fin tissu & l'extrême agilité des ses Atomes?

C'en est assés, & plus qu'il ne faut, sur l'immortalité de l'Ame. Aujourd'hui c'est un Dogme essentiel à la Religion; autrefois c'étoit une Question purement philosophique, comme le Christianisme n'étoit qu'une Secte. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le Sacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique spirituelle; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il est défendu de penser qu'elle n'est pas spirituelle, quoique cette spiritualité ne se trouve nulle part révéleé: Et quand elle le seroit, il faudroit ensuite croire à la Révélation, ce qui n'est pas une petite affaire pour un Philosophe: *hoc opus, hic labor est.*



QUA-

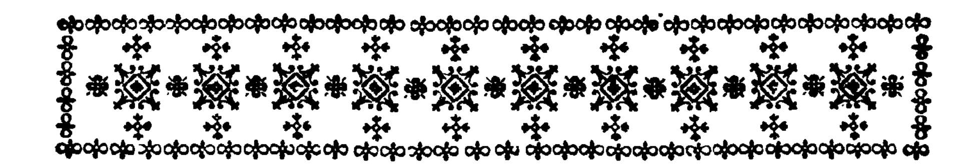
QUATRIÉME MEMOIRE POUR SERVIR À L'HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME.

L'HOMME-
PLANTE.

PRÉFACE.

L'Homme est ici métamorphosé en Plante, mais ne croïez pas que ce soit une fiction dans le goût de celles d'Ovide. La seule Analogie du Règne Végétal, & du Règne Animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales Parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination joüe ici quelquefois, c'est, pour ainsi dire, sur la Table de la Vérité; mon Champ de Bataille est celui de la Nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être assés peu singulier, pour en dissimuler les variétés.

L'HOM-



L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER.

Nous commençons à entrevoir l'Uniformité de la Nature: ces rayons de Lumière, encore foibles, sont dûs à l'étude de l'Histoire Naturelle; mais jusqu'à quel point va cette uniformité?

Prenons garde d'outrer la Nature, elle n'est pas si uniforme, qu'elle ne s'écarte souvent de ses loix les plus favorites: tachons de ne voir que ce qui est, sans nous flatter de tout voir: tout est piège, ou écueil, pour un esprit vain & peu circonspect,

Pour juger de l'analogie qui se trouve entre les deux principaux Règnes, il faut comparer les Parties des Plantes avec celles de l'Homme, & ce que je dis de l'Homme, l'appliquer aux Animaux.

Il y a dans notre Eſpèce, comme dans les Végétaux, une Racine principale & des Racines Capillaires. Le Réſervoir des Lombes & le Canal Thorachique, forment l'une, & les Veines Lactées ſont les autres. Mêmes uſages, mêmes fonctions par tout. Par ces Racines, la nourriture eſt portée dans toute l'étenduë du Corps organiſé.

L'Homme n'eſt donc point un Arbre renverſé, dont le Cerveau ſeroit la Racine, puiſqu'elle réſulte du ſeul concours des Vaiſſeaux Abdominaux qui ſout les prémiers formés; du moins le ſont-ils avant les Tégumens qui les couvrent, & forment l'Ecorce de l'Homme. Dans le Germe de la Plante, une des prémières choſes qu'on aperçoit, c'eſt ſa petite Racine, enſuite ſa Tige; l'une deſcend, l'autre monte.

Les Poumons ſont nos Feuïlles; Elles ſuppléent à ce Viscère dans les Vègétaux, comme il remplace chez nous les Feuïlles qui nous manquent. Si ces Poumons des Plantes ont des Branches, c'eſt pour multiplier leur étendüe, & qu'en conſèquence il y entre plus d'Air; ce qui fait que les Végetaux, & ſur tout les Arbres, en reſpirent en quelque ſorte plus à l'aiſe. Qu'avions-nous beſoin de Feuïlles & de Rameaux? La quantité de nos Vaiſſeaux & de nos Véſicules Pulmonaires, eſt ſi bien proportionnée à la maſſe de notre Corps, à l'étroite circonfèrence qu'elle occupe, qu'elle nous ſuffit. C'eſt un grand plaiſir d'obſerver ces Vaiſſeaux & la Circulation qui s'y fait, principalement dans les Amphibies!

Mais quoi de plus reſſemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! Ruisch,

Boer-

BOERHAAVE &c. ont trouvé dans l'Homme la même nombreuſe ſuite de Vaiſſeaux, que MALPIGHI, LOEWENHOCK, van ROYEN, dans les Plantes? Le Cœur bat-il dans tous les Animaux? Enfle-t-il leurs Veines de ces ruiſſeaux de Sang qui portent dans toute la Machine le Sentiment & la Vie? La chaleur, cet autre Cœur de la Nature, ce feu de la Terre & du Soleil, qui ſemble avoir paſſé dans l'Imagination des Poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis je, fait également circuler les ſucs dans les tuyaux des Plantes, qui tranſpirent comme nous. Quelle autre Cauſe en effet pourroit faire tout germer, croitre, fleurir & multiplier dans l'Univers?

L'Air paroît produire dans les Végétaux les mêmes effets qu'on attribuë avec raiſon dans l'Homme, à cette ſubtile liqueur des Nerfs, dont l'exiſtence eſt prouvée par mille Expériences.

C'eſt cet Elémenr, qui par ſon irritation & ſon reſſort fait quelquefois s'élever les Plantes au deſſus de la ſurface des Eaux, s'ouvrir & ſe fermer, comme on ouvre & ferme la main: Phénomène dont la conſidération a peut-être donné lieu à l'opinion de ceux qui ont fait entrer l'Ether dans les Eſprits Animaux, auxquels il ſeroit mêlé dans les Nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *Pétales*, nous pouvons regarder nos Bras & nos Jambes, comme de pareilles Parties. Le *Nectarium*, qui eſt le Réſervoir du Miel dans certaines Fleurs, telles que la Tulippe, la Roſe &c. eſt celui du Lait dans la Plante fémelle de nôtre Eſpèce, lorsque la Mâle la fait venir. Il eſt double, & a ſon ſiège à la baze latérale de chaque *Pétale*, immédiatement ſur un Muſcle conſidérable, le Grand Pectoral.

On

On peut regarder la Matrice Vierge, ou plutôt non Grosse, ou, si l'on veut, l'Ovaire, comme un Germe qui n'est point encore fécondé. Le *Stylus* de la femme est le Vagin; la Vulve, le Mont de Venus avec l'odeur qu'exhalent les Glandes de ces parties, répondent au *Stigma:* & ces choses, la Matrice, le Vagin & la Vulve forment le *pistille;* nom que les Botanistes Modernes donnent à toutes les Parties Fémelles des Plantes.

Je compare le *Péricarpe*, à la Matrice dans l'état de Grossesse, parcequ'elle sert à envelopper le Fœtus. Nous avons notre *Graine*, comme les Plantes, & elle est quelquefois fort abondante. .

Le *Nectarium* sert à distinguer les Sexes dans notre Espéce, quand on veut se contenter du premier coup d'oeil, mais les recherches les plus faciles ne sont pas les plus sûres; il faut joindre le *Pistille* au *Nectarium*, pour avoir l'Essence de la Femme; car le premier peut bien se trouver sans le second, mais jamais le second sans le premier, si ce n'est dans des hommes d'un embonpoint considérable, & dont les Mammelles imitent d'ailleurs celles de la Femme, jusqu'à donner du Lait, comme Morgagni & tant d'autres en rapportent l'Observation. Toute Femme imperforée, si on peut appeller Femme, un Etre qui n'a aucun Séxe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de Gorge; c'est le Bourgeon de la Vigne, sur tout cultivée.

Je ne parle point du *Calice*, ou plûtot du *Corolle*, parcequ'il est étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en

C'en eſt aſſez, car je ne veux point àller ſur les brsiſée de Corneille Agrippa. J'ai décrit Botaniquement la plus belle Plante de notre Eſpéce, je veux dire la Femme: Si elle eſt ſage, quoique métamorphoſée en fleur, elle n'en ſera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres Hommes, ſur lesquels un coup d'oeil ſuffit, Fils de Priape, Animaux Spermatiques, notre *Etamine* eſt comme roulée en Tube Cylindrique, c'eſt la *Verge;* & le Sperme eſt notre *Poudre* fécondante. Semblables à ces Plantes, qui n'ont qu'un Mâle, nous ſommes des *Monandria:* les Femmes ſont des *Monogynia,* parce qu'elles n'ont qu'un Vagin. Enfin le Genre Humain, dont le Mâle eſt ſéparé de la Fémelle, augmentera la Claſſe des *Dieciæ:* Je me ſers des mots dérivés du Grec, & imaginés par Linœus.

J'ai cru devoir expoſer d'abord l'Analogie qui régne entre la Plante & l'Homme dèjà formés, parcequ'elle eſt plus ſenſible & plus facile à ſaiſir. En voici une plus ſubtile, & que je vais puiſer dans la Génération des deux Régnes.

Les Plantes ſont Mâles & Fémelles, & ſe ſecoüent comme l'Homme, dans le Congrés. Mais en quoi conſiſte cette importante action qui renouvelle toute la Nature? Les Globules infiniment petits qui ſortent des Grains de cette Pouſſière dont ſont couvertes les Etamines des Fleurs, ſont enveloppés dans la Coque de ces Grains, à peu prés comme certains Oeufs, ſelon Néedham & la vérité. Il me ſemble que nos gouttes de Semence ne répondent pas mal à ces Grains, & nos Vermiſſeaux à leurs Globules. Les Animalcules de l'Homme ſont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus

commune, qui eſt le Suc des Proſtates, enveloppe la plus précieuſe, qui eſt la Semence proprement dite; & à l'exemple de chaque Globule de Poudre Végètale, ils contiennent vraiſemblablement la Plante Humaine en Mignature. Je ne ſai pourquoi Néedham s'eſt aviſé de nier ce qu'il eſt ſi facile de voir. Comment un Phyſicien ſcrupuleux, un de ces prétendus Sectateurs de la ſeule Expérience, ſur des Obſervations faites dans une eſpèce, oſe-t-il conclure que les mêmes Phénomènes doivent ſe rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point obſervée, de ſon propre aveu? De telles concluſions tirées pour l'honneur d'une Hypotèſe, dont on ne hait que le nom, faché que la choſe n'ait pas lieu, de telles concluſions, dis je, en font peu à leur Auteur. Un Homme du mérite de Néedham, avoit encore moins beſoin d'exténuer celui de M. Géoffroy, qui, autant que j'en puis juger par ſon Mémoire ſur la Structure & les principaux uſages des Fleurs, a plus que conjecturé que les Plantes étoient fécondées par la Pouſſière de leurs Etamines. Ceci ſoit dit en paſſant.

Le liquide de la Plante diſſout mieux qu'aucun autre, la Matiére qui doit la féconder; de ſorte qu'il n'y a que la Partie la plus ſubtile de cette Matière qui aille frapper le but.

Le plus ſubtil de la Semence de l'Homme ne porte-t il pas de même ſon Ver, ou ſon petit Poiſſon, jusques dans l'Ovaire de la Femme?

Néedham compare l'action des Globules fécondans à celle d'un Eolipile violemment échauffé. Elle paroit auſſi ſemblable à une eſpèce de petite Bilevefée, tant dans la Nature même, ou dans l'Obſervation, que dans la Figure que ce Jeune

Jeune & Illuſtre Naturaliſte Anglois nous a donnée de l'Ejaculation des Plantes.

Si le Suc propre à chaque Végétal produit cette action d'une manière incompréhenſible, en agiſſant ſur les Grains de Pouſſière, comme l'eau ſimple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'Imagination d'un Homme qui dort, produit des Pollutions, en agiſſant ſur les Muſcles Erecteurs & Ejaculateurs, qui, même ſeuls & ſans le ſecours de l'Imagination, occaſionnent quelquefois les mêmes accidens? A moins que les Phénomènes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinſſent d'une même Cauſe, je veux dire d'un Principe d'irritation, qui après avoir tendu les reſſorts, les feroit ſe débander. Ainſi l'Eau pure, & principalement le liquide de la Plante, n'agiroit pas autrement ſur les Grains de Pouſſière, que le Sang & les Eſprits ſur les Muſcles & les Réſervoirs de la Semence.

L'Ejaculation des Plantes ne dure qu'une Seconde ou deux; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus? Je ne le crois pas: quoique la Continence offre ici des Variétés qui dépendent du plus ou moins de Sperme amaſſé dans les Véſicules Séminales. Comme elle ſe fait dans l'Expiration, il falloit qu'elle fût courte: Des plaiſirs trop longs euſſent été nôtre Tombeau. Faute d'Air ou d'Inſpiration, chaque Animal n'eût donné la Vie qu'aux dépens de la ſienne propre, & fût véritablement mort de plaiſir.

Mêmes Ovaires, mêmes Oeufs, même Faculté fécondante. La plus petite goute de Sperme contenant un grand nombre de vermiſſeaux, peut, comme on l'a vû, porter la Vie dans un grand nombre d'Oeufs.

Même Stérilité encore, même Impuiſſance des deux côtés. S'il y a peu de Grains qui frappent le but, & ſoient vraiment féconds, peu d'Animalcules percent l Oeuf féminin, Mais dès qu'une fois il s'y eſt implanté, il y eſt nourri, comme le Globule de Poudre, & l'un & l'autre forment avec le tems l'Etre de ſon eſpéce, un Homme & une Plante.

Les Oeufs, ou les Graines de la Plante, mal à propos appellés *Germes*, ne deviennent jamais Fœtus, s'ils ne ſont fécondés par la Pouſſière dont il s'agit; de même une Femme ne fait point d'Enfans, à moins que l'Homme ne lui lance pour ainſi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

Faut-il que cette Pouſſière ait acquis un certain degré de maturité pour ête féconde? La Semence de l'Homme n'eſt pas plus propre à la Génération dans le jeune Age, peut-être parce que notre petit Ver ſeroit encore alors dans un état de Nymphe, comme le Traducteur de Néedham l'a conjecturé. La même choſe arrive, lorsqu'on eſt extrémément épuiſé, ſans doute parce que les Animalcules mal nourris meurent, ou du moins ſont trop foibles. On ſéme en vain de telles graines, ſoit Animales, ſoit Végétales; elles ſont ſtériles & ne produiſent rien. La Sageſſe eſt la Mére de la fécondité.

L'Amnios, le Chorion, le Cordon Ombilical, la Matrice &c. ſe trouvent dans les deux Régnes. Le Fœtus Humain ſort-il enfin par ſes propres efforts de ſa Priſon Maternelle? Celui des Plantes, ou, pour le dire Néologiquement, la Plante *Embriomée*, tombe au moindre mouvement, dés qu'elle eſt mûre: C'eſt l'Accouchement Végétal.

Si l'Homme n'eſt pas une production Végétale, comme l' *Arbre de Diane*, & autres, c'eſt du moins un Inſecte qui pouſſe ſes Racines dans la Matrice, comme le Germe fecondé des Plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de ſurprenant dans cette idée, puiſque Néedham obſerve que les Polypes, les Bernacles & autres Animaux ſe multiplient par Végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainſi dire, un Homme comme un Arbre? Un Auteur univerſellement Savant l'a dit avant moi. Cette Forêt de beaux Hommes qui couvre la Pruſſe, eſt dûe aux ſoins & aux recherches du feu Roi. La Généroſité réüſſit encore mieux ſur l'Eſprit; elle en eſt l'aiguillon, elle ſeule peut le tailler, pour ainſi dire, en Arbres des Jardins de Marli, & qui plus eſt, en Arbres, qui, de ſtériles qu'ils euſſent été, porteront les plus beaux fruits. Eſt-il donc ſurprenant que les Beaux Arts prennent aujourd'hui la Pruſſe pour leur Païs natal? Et l'Eſprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un Prince qui en a tant?

Il y a encore parmi les Plantes des Noirs, des Mulâtres, des taches où l'Imagination n'a point de part, ſi ce n'eſt peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des Pannaches ſinguliers, des Monſtres, des Loupes, des Goëtres, des Queuës de Singes & d'Oiſeaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuſe Analogie, c'eſt que les Fœtus des Plantes ſe nourriſſent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, ſuivant un mélange du Mécaniſme des Ovipares & des Vivipares. C'en eſt aſſez ſur l'Analogie des deux Régnes.

CHAPITRE SECOND.

Je passe à la seconde Partie de cet Ouvrage, ou à la différence des deux Règnes.

La Plante est enracinée dans la Terre qui la nourrit, elle n'a aucuns besoins, elle se féconde elle même, elle n'a point la Faculté de se mouvoir; enfin on l'a regardée comme un Animal immobile, qui cependant manque d'Intelligence, & même de Sentiment.

Quoique l'Animal soit une Plante mobile, on peut le considerer comme un Etre d'une espèce bien différente; car non seulement il a la puissance de se mouvoir, & le mouvement lui coute si peu, qu'il influe sur la *Sainteté* des Organes dont il dépend; mais il sent, il pense, & peut satisfaire cette foule de besoins dont il est assiégé.

Les raisons de ces variétés se trouvent dans ces variétés mêmes, avec les Loix que je vais dire.

Plus un Corps organisé a de besoins, plus la Nature lui a donné de moyens pour les satisfaire. Ces moyens sont les divers dégrés de cette Sagacité, connüe sous le nom d'Instinct dans les Animaux, & d'Ame dans l'Homme.

Moins un Corps organisé a de nécessités, moins il est dificile à nourrir & à élever, plus son partage d'Intelligence est mince.

Les Etres sans besoins, sont aussi sans Esprit: dernière Loi qui s'ensuit des deux autres.

L'Enfant collé au Téton de sa Nourrice qu'il tette sans cesse, donne une juste idée de la Plante. Nourisson de la Terre,

Terre, elle n'en quitte le Sein qu'à la Mort. Tant que la Vie dure, la Plante est identifiée avec la Terre, leurs Viscères se confondent & ne se séparent que par force. De là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir dequoi vivre; par conséquent point de besoins de ce coté.

Les Plantes font encore l'amour sans peine; car ou elles portent en soi le double Instrument de la Génération, & sont les seuls Hermaprodites qui puissent s'engrosser eux mêmes; ou si dans chaque Fleur les Sèxes sont séparés, il suffit que les Fleurs ne soient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puissent se mêler ensemble. Quelquefois même le Congrés se fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le Palmier de Pontanus n'est pas le seul Exemple d'Arbres fécondés à une grande distance. On sait depuis longtems que ce sont les Vents, ces Messagers de l'Amour Végétal, qui portent aux Plantes fémelles le Sperme des mâles. Ce n'est point en plein vent que les nôtres courent ordinairement de pareils risques.

La Terre n'est pas seulement la Nourrice des Plantes, elle en est en quelque sorte l'Ouvriére; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes sucs qui les nourrissent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'est le *Corolle*, dont j'ai parlé, & qui est orné des plus belles couleurs. L'Homme, & surtout la Femme, ont le leur en habits & en divers ornemens, durant le jour; car la nuit ce sont des Fleurs presque sans enveloppe.

Quelle différence des Plantes de notre espèce, à celles qui couvrent la surface de la Terre! Rivales des Astres, elles

forment

forment le brillant émail des Prairies; mais elles n'ont ni peines, ni plaisirs. Que tout est bien compensé! Elles meurent comme elles vivent, sans le sentir. Il n'etoit pas juste que qui vit sans plaisir, mourût avec peine.

Non seulement les Plantes n'ont point d'Ame, mais cette Substance leur étoit inutile. N'ayant aucune des nécessités de la Vie Animale, aucune sorte d'inquiètude, nuls soins, nuls pas à faire, nuls désirs, toute ombre d'Intelligence leur eût été aussi superflüe, que la Lumiére à un Aveugle. Au défaut de Preuves Philosophiques, cette raison jointe à nos Sens, dépose donc contre l'Ame des Végétaux.

L'Instinct a été encore plus légitimement refusé à tous les corps fixement attachés aux Rochers, aux Vaisseaux, ou qui se forment dans les Entrailles de la Terre.

Peut-être la formation des Minéraux se fait-elle, suivant les Loix de l'Attraction, en sorte que le Fer n'attire jamais l'Or, ni l'Or le Fer, que toutes les Parties hétérogènes se repoussent, & que les seules homogènes s'unissent, ou font un Corps entr'elles. Mais sans rien décider dans une obscurité commune à toutes les Générations; parce que j'ignore comment se fabriquent les Fossiles, faudra-t-il invoquer, ou plûtôt supposer une Ame, pour expliquer la formation de ces Corps? Il seroit beau, (surtout après en avoir dépouïllé des Etres Organisés, où se trouvent autant de Vaisseaux que dans l'Homme,) il seroit beau, dis je, d'en vouloir revêtir des Corps d'une Structure simple, grossière & compacte!

Imaginations, Chimerès antiques, que toutes ces Ames prodiguées à tous les Régnes! Et Sottises aux Modernes qui

ont

ont essaié de les rallumer d'un souffle subtil! Laissons leurs noms & leurs Mânes en Paix; le Galien des Allemands, Sennert, seroit trop maltraité.

Je regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux Philosophiques & des Bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté, *difficiles nugæ*. Faut-il avoir recours à une Ame pour expliquer la croissance des Plantes, infinement plus prompte que celle des Pierres? Et dans la Végétation de tous les Corps, depuis le plus mol jusqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des Sucs Nourriciers plus ou moins terrestres, & appliqués avec divers dégrés de force à des Masses plus ou moins dures? Par là en effet je vois qu'un Rocher doit moins croître en cent ans, qu'une Plante en 8. jours.

Au reste il faut pardonner aux Anciens leurs Ames Générales & Particulières; Ils n'étoient point versés dans la Structure & l'Organisation des Corps, faute de Physique Expérimentale & d'Anatomie. Tout devoit être aussi incompréhensible pour eux, que pour ces Enfans, ou ces Sauvages, qui voyant pout la première fois une montre, dont ils ne connoissent pas les ressorts, la croyent animée, ou douée d'une Ame comme eux, tandis qu'il suffit de jetter les yeux sur l'Artifice de cette Machine, Artifice simple, & qui suppose véritablement, non une Ame qui lui appartienne en propre, mais celle d'un Ouvrier Intelligent, sans lequel jamais le Hazard n'eût marqué les Heures & le Cours du Soleil.

Nous beaucoup plus éclairés par la Physique, qui nous montre qu'il n'y a point d'autre Ame du Monde que Dieu & le mouvement; d'autre Ame des Plantes, que la chaleur; plus

éclairés par l'Anatomie, dont le Scalpel s'eſt auſſi heureuſement exercé ſur elles, que ſur nous & les Animaux; enfin plus inſtruits par les Obſervations Microſcopiques qui nous ont découvert la Génération des Plantes, nos Yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de Découvertes, ſans voir, malgré la grande Analogie expoſée ci-devant, que l'Homme & la Plante différent peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne ſe reſſemblent. En effet l'Homme eſt celui de tous les Etres connus jusqu'à préſent, qui a le plus d'Ame, comme il etoit nèceſſaire que cela fût; & la Plante celui de tous auſſi, ſi ce n'eſt les Minéraux, qui en a & 'en devoit avoir le moins. La belle Ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns Objets, d'aucuns Déſirs, ſans Paſſions, ſans Vices, ſans Vertus, ſurtout ſans Beſoins, ne ſeroit pas même chargée du ſoin de pourvoir à la nourriture de ſon Corps.

Après les Végétaux & les Minéraux, Corps ſans Ame, viennent les Etres qui commencent à s'animer: tels ſont le Polype, & toutes les Plantes Animales inconnuës jusqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

Plus les Corps dont je parle, tiendront de la Nature Végétale, moins ils auront d'Inſtinct, moins leurs Opérations ſuppoſeront de Discernement.

Plus ils participeront de l'Animalité, ou feront des Fonctions ſemblables aux nôtres, plus ils ſeront généreuſement pourvûs de ce Don précieux. Ces Etres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainſi, parce qu'ils ſont Enfans des deux Règnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils

ſeront

feront obligés de fe donner de plus grands Mouvemens pour trouver leur fubfiftance.

Le dernier, ou le plus vil des Animaux, fuccéde ici à la plus fpirituelle des Plantes Animales; J'entens celui qui de tous les véritables Etres de cette efpèce, fe donne le moins de mouvemement, ou de peine, pour trouver fes Alimens & fa Femelle, mais toujours un peu plus que la première Plante Animale. Cet Animal aura plus d'inftinct qu'elle, quand ce furplus de Mouvement ne feroit que de l'épaiffeur d'un Cheveu. Il en eft de même de tous les autres, à proportion des inquiétudes qui les tourmentent; car fans cette Intelligence rélative aux befoins, celui-ci ne pourroit allonger le cou, celui-là ramper, l'autre baiffer ou lever la tête, voler, nager, marcher, & celà vifiblement exprès pour trouver fa nourriture. Ainfi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font fans ceffe les Bêtes qui tranfpirent le moins, chaque Individu ne pourroit continuer de vivre: il périroit à mefure qu'il feroit produit, & par conféquent les Corps le feroient vainement, fi Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainfi dire, cette Portion de lui-même, que Virgile exalte fi magnifiquement dans les Abeilles.

CHAPITRE III.

Rien de plus charmant que cette Contemplation, elle a pour objet cette Echelle fi imperceptiblement graduée, qu'on voit la Nature exactement paffer par tous fes degrés, fans jamais fauter en quelque forte un feul Echelon dans toutes fes productions diverfes. Quel Tableau nous offre le Spectacle

de l'Univers! Tout y eſt parfaitement aſſorti, rien n'y tranche; ſi l'on paſſe du Blanc au Noir, c'eſt par une infinité de nüances, ou de dégrés, qui rendent ce paſſage infiniment agréable.

L'Homme & la Plante forment le blanc & le noir; les Quadrupèdes, les Oiſeaux, les Poiſſons, les Inſectes, les Amphibies, nous montrent les couleurs intermediaires qui adouciſſent ce frappant contraſte. Sans ces couleurs, ſans les Opérations Animales, toutes différentes entr'elles, que je veux déſigner ſous ce nom; l'Homme, ce ſuperbe Animal, fait de boüe comme les autres eût crû être un Dieu ſur la Terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'Animal ſi chétif & ſi vil en apparence, dont la vûë ne diminuë l'Amour propre d'un Philoſophe. Si le Hazard nous a placés au haut de l'Echelle, ſongeons qu'un rien de plus ou de moins dans le Cerveau, où eſt l'Ame de tous les Hommes, (excepté des Leibnitziens,) peut ſur le champ nous précipiter au bas, & ne mépriſons point des Etres qui ont la même Origine que nous. Ils ne ſont à la vèrité qu'au ſecond rang, mais ils y ſont plus ſtables & plus fermes.

Deſcendons de l'homme le plus ſpirituel, au plus vil des Végétaux, & même des Foſſiles; remontons du dernier de ces Corps au premier des Génies, embraſſant ainſi tout le Cercle des Règnes, nous admirerons partout cette uniforme variété de la Nature. L'Eſprit finit-il ici? Là on le voit prêt à s'éteindre, c'eſt un feu qui manque d'alimens; ailleurs il ſe rallume; il brille chez nous, il eſt le Guide des Animaux.

Il y auroit à placer ici un curieux Morceau d'Hiſtoire Naturelle, pour démontrer que l'Intelligence a été donnée a tous les Animaux en raiſon de leurs beſoins; mais à quoi bon

bon tant d'Exemples & de Faits? Ils nous ſurchargeroient ſans augmenter nos lumières, & ces Faits d'ailleurs ſe trouvent dans les Livres de ces Obſervateurs infatigables, que j'oſe appeller le plus ſouvent les Manœuvres des Philoſophes.

S'amuſe qui voudra à nous ennuier de toutes les Merveilles de la Nature; que l'un paſſe ſa Vie à obſerver les Inſectes; l'autre à compter les petits Oſſelets de la Membrane de l'Ouïe de certains Poiſſons; à meſurer même, ſi l'on veut, à quelle diſtance peut ſauter une Puce, pour paſſer ſous ſilence tant d'autres miſerables objets; pour moi qui ne ſuis curieux que de Philoſophie, qui ne ſuis faché que de ne pouvoir en étendre les bornes, la Nature Active ſera toujours mon ſeul point de vuë. J'aime à la voir au loin, en grand, comme en général, & non en particulier, ou en petits détails, qui quoique néceſſaires jusqu'â un certain point dans toutes les Sciences, communément ſont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'eſt par cette ſeule maniére d'enviſager les choſes, qu'on peut s'aſſurer que l'Homme non ſeulement n'eſt point entièrement une Plante, mais n'eſt pas même un Animal comme un autre. Faut-il en repeter la raiſon? C'eſt qu'ayant infiniment plus de beſoins, il falloit qu'il eût infiniment plus d'Eſprit.

Qui eût crû qu'une ſi triſte Cauſe eût produit de ſi grands effets? Qui eût crû qu'un auſſi fâcheux aſſujétiſſement à toutes ces importunes néceſſités de la Vie, qui nous rappellent à chaque inſtant la misère de notre Origine & de notre Condition, qui eût crû, dis-je, qu'un tel principe eût été la ſource de notre bonheur, & de notre dignité; diſons plus,

 de

de la Volupté même de l'Eſprit, ſi ſupérieure à celle du Corps? Certainement ſi nos beſoins, comme on n'en peut douter, ſont une ſuite néceſſaire de la Structure de nos Organes, il n'eſt pas moins évident que notre Ame dépend immédiatement de nos beſoins, qu'elle eſt ſi alerte à ſatisfaire, & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la Volonté même leur obéïſſe. On peut donc dire que notre Ame prend de la force & de la ſagacité, à proportion de leur multitude, ſemblable à un Général d'Armée qui ſe montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il à plus d'ennemis à combattre.

Je ſai que le Singe reſſemble à l'Homme par bien d'autres choſes que les Dens; l' Anatomie comparée en fait foi: quoiqu'elles ayent ſuffi à Linæus pour mettre l'Homme au rang des Quadrupèdes, (à la tête à la vèrité). Mais quelle que ſoit la docilité de cet Animal, le plus ſpirituel d'entr'eux, l'Homme montre beaucoup plus de facilité à s'inſtruire. On a raiſon de vanter l'excellence des Opérations des Animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'Homme; Des-Cartes leur avoit fait tort, & il avoit ſes raiſons pour cela; mais quoiqu'on en diſe, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la Prééminence de notre Ame; elle eſt bien certainement de la même pâte & de la même fabrique; mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'eſt par cette qualité ſi ſupèrieure de l'Ame humaine, par ce ſurplus de lumières, qui réſulte viſiblement de l'Organiſation, que l'Homme eſt le Roi des Animaux, qu'il eſt le ſeul propre à la Société, dont ſon induſtrie a inventé les Langues, & ſa Sageſſe, les Loix & les Mœurs. Il me

Il me reste à prèvenir une Objection qu'on pourroit me faire. Si votre Principe, me dira-t-on, étoit généralement vrai, si les besoins des Corps étoient la mesure de leur Esprit, pourquoi jusqu'à un certain âge, où l'Homme a plus de besoins que jamais, parce qu'il croît d'autant plus, qu'il est plus près de son origine, pourquoi a-t-il alors si peu d'Instinct, que sans mille soins continuels, il périroit infailliblement, tandis que les Animaux à peine éclos, montrent tant de sagacité, eux qui, dans l'hypotèse, & même dans la vérité, ont si peu de besoins.

On fera peu de cas de cet Argument, si l'on considère que les Animaux venant au monde, ont déjà passé dans la Matrice un long tems de leur courte Vie, & de là vient qu'ils sont si formés, qu'un Agneau d'un jour, par exemple, court dans les Prairies, & broute l'herbe, comme Père & Mère.

L'Etat de l'Homme-fœtus est proportionnellement moins long; il ne passe dans la Matrice qu' $\frac{1}{13}$ possible de sa longue vie; or n'étant pas assés formé, il ne peut penser, il faut que les Organes ayent eû le tems de se durcir, d'acquérir cette force qui doit produire la lumière de l'Instinct, par la même raison qu'il ne sort point d'étincelles d'un Caillou, s'il n'est dur. L'Homme né de parens plus nus; plus nu, plus délicat lui même que l'Animal, ne peut avoir si vîte son Intelligence: tardive dans l'un, il est juste qu'elle soit précoce dans l'autre; il n'y perd rien pour attendre, la Nature l'en dédommage avec usure, en lui donnant des Organes plus mobiles & plus déliés.

Pour former un Discernement, tel que le nôtre, il falloit donc plus de tems que la Nature n'en emploie à la Fabrique de celui des Animaux; il falloit passer par l'Enfance, pour arri-

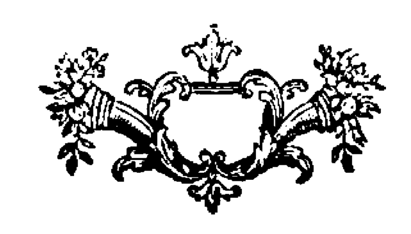
ver

ver à la Raiſon, il falloit avoir les déſagrémens & les peines de l'Animalité, pour en retirer les avantages qui caractèriſent l'Homme.

L'Inſtinct des Bêtes donné à l'Homme naiſſant n'eût point ſuffi à toutes les infirmités qui aſſiègent ſon Berceau. Toutes leurs Ruſes ſuccomberoient ici. Donnez réciproquement à l'Enfant le ſeul Inſtinct des Animaux qui en ont le plus, il ne pourra ſeulement pas lier ſon Cordon Ombilical, encore moins chercher le Téton de ſa Nourrice. Donnez aux Animaux nos premières incommodités, il y périront tous.

J'ay enviſagé l'Ame, comme faiſant partie de l'Hiſtoire Naturelle des Corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour auſſi nouvelle que les raiſons de cette gradation. Car combien de Philoſophes, & de Théologiens mêmes, ont donné une Ame aux Animaux; de ſorte que l'Ame de l'Homme, ſelon un de ces derniers, eſt à l'Ame des Bêtes, ce que celle des Anges eſt à celle de l'Homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des Anges.

F I N.



CINQUIÉME
MEMOIRE
POUR SERVIR
À
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
L'HOMME.

LES

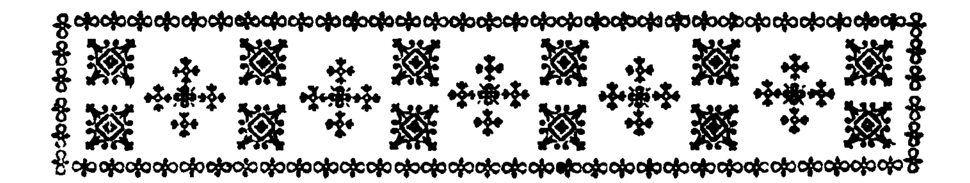
ANIMAUX

PLUS QUE

MACHINES.

Les Bêtes ne sont pas si Bêtes que l'on pense.

Molière.



LES

ANIMAUX

PLUS QUE

MACHINES.

AVANT Descartes, aucun Philosophe n'avoit regardé les Animaux comme des Machines. Depuis cet homme célébre, un seul moderne des plus hardis s'est avisé de réveiller une Opinion, qui sembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel; non pour vanger son compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, pour apliquer à l'homme sans nul détour ce qui avoit été dit des Animaux, pour le dégrader, l'abaisser à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainsi le Maitre & le Roi avec ses sujets.

Il est bon d'humilier de tems en tems la fierté & l'orgueil de l'homme; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la verité.

Ceux qui veulent que les Animaux n'aient point d'Ame, de peur que l'homme ne puiſſe ſe diſpenſer de ſe mettre dans leur claſſe, & de n'être que le premier entr'égaux, ont beau entaſſer forces ſur forces, Argumens ſur Argumens, les traits que lancent ces téméraires, retombent ſur eux, & n'atteignent point cette ſublime ſubſtance.

Je ſai que la figure des Animaux n'eſt pas tout à fait humaine; mais ne faut-il pas être bien borné, bien peuple, bien peu Philoſophe, pour déferer ainſi aux apparences, & ne juger de l'arbre, que ſur ſon écorce? Que fait la forme plus ou moins belle, où ſe trouvent les mêmes traits ſenſiblement gravés de la même main? L'Anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions; c'eſt par tout le même jeu, le meme ſpectacle. Les ſens internes ne manquent pas plus aux Animaux, que les externes: par conſéquent ils ſont doüés comme nous de toutes les facultés ſpirituelles qui en dépendent, je veux dire de la Perception, de la Mémoire, de l'Imagination, du Jugement, du Raiſonnement; toutes choſes que Boerhaave a prouvé apartenir à ces ſens. D'où il s'enſuit que nous ſavons par Théorie, comme par la Pratique de leurs Opérations, que les Animaux ont une Ame produite par les mêmes combinaiſons que la nôtre; & cependant, comme on le verra dans la ſuite, tout à fait diſtincte de la Matière. Rien de plus vrai que ce Paradoxe.

Laissons là des conſidérations triviales. Les rêves des Animaux, à haute, & à baſſe voix, comme les nôtres; leur réveil en ſurſaut; leur Mémoire, qui les ſert ſi bien; ces craintes, ces inquiétudes, leur air embaraſſé en tant d'occaſions; leur

leur joye, à la vüe d'un Maitre & d'un mêts chéri; leur choix des moyens les plus propres à se tirer d'affaire, tant de signes si frappans ne suffiroient-ils pas pour prouver que nôtre vanité, en leur assignant l'Instinct, pour nous décorer de cet Etre bizarre, inconstant & volage, nommé la Raison, nous a plus distingués de nom, que d'effet? Mais, dit-on, la parole manque aux Animaux! Admirable Objection! Dites aussi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voyent le Ciel, que couchés sur le dos; reprochez enfin à l'Auteur de la Nature l'innocent plaisir qu'il a pris à varier ses ouvrages.

Qui prive les Animaux du don de la Parole? *Un rien* peut être. Ce *rien* de Fontenelle, qui le distingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le sont des brutes. Peut-être encore que ce foible obstacle sera un jour levé; la chose n'est pas impossible, selon l'Auteur de *l'Homme Machine*. Le séduisant exemple que celui de son grand singe! Et les beaux projets qui lui ont passé par la tête!

Si les hommes parlent, ils doivent songer qu'ils n'ont pas toûjours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'Ecole de la Nature, des sons inarticulés, tels que ceux des Animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la Parole, c'est celui de la Machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de gestes & de signes, le langage le plus muët peut-il se faire entendre! Quelle Expression naïve & ingenüe! Quelle Energie, dont tout le monde est frappé, que tout le monde comprend, mises en regard de sons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend!

tend! Quoi! faut il donc parler, pour paroître sentir & réfléchir? Parle assés, qui montre du sentiment. Première preuve de l'Ame des Animaux. La parfaite Analogie qui est entr'eux & nous, fournit la seconde, & la démontre; c'est la conscience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres sensations.

Si on pouvoit être Auteur, sans faire, comme le pieux Rollin, un vain étalage de ce qu'on sait, & de ce qu'on ne sait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injustice à refuser une Ame aux Animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute sa supériorité?

Poursuivons donc, puisqu'il est écrit qu'il y aura toûjours des Auteurs, c'est à dire, des Gens dont la profession est de s'amuser à retourner le nez de cire, & comme l'habit des sçiences, pour faire de la même matiére sans cesse remaniée & remachée, un livre d'une forme, non seulement présentable aux Lecteurs, mais aux Libraires, qui comme (*) le *Monseigneur* de Voltaire, mesurent communément l'ouvrage à la Toise.

Rassurez-vous cependant, je ne ferai point un Volume pour prouver ma Thèse. Je me contenterai de faire voir que c'est l'Ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, sent; & qu'enfin tout ce que certains attribüent au Mécanisme des Corps animés, dans leur systême Epicuro-Cartésien retourné & mal cousu, ne dépend absolument que de l'Ame, & que tout s'opère par la puissance de cet Etre immortel.

Telle

(*) Templ. du Goût.

Telle est la Carriére que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jetté que le premier coup d'oeil. Commençons par prouver que c'est l'Ame qui voit, & comment.

Vous croyez sans doute avec tous les Physiciens & Métaphysiciens, que l'Ame ne pourroit voir sans la propagation de l'image tracée sur la Rétine, ou du moins sans quelque impression de cette image, qui produise une sensation dans le Cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand Théoricien Tralles, on peut dire de la Vüe, ce que Molière fait dire du Foye à un de ses Personnages: „les choses ont bien changé.„

Pour que l'Ame voye, il n'est pas nécessaire que les images passent jusqu'au Cerveau, il suffit que les objets s'y représentent, ou plûtôt y soyent aperçus: Il suffit que le Dessein reste tracé sur cette Tunique, jusqu'à ce qu'il soit effacé par un nouveau Coloris. Tant que les Peintures sont sur cette Membrane, l'Ame les voit sans autre intercession; lorsqu'elles n'y sont plus, elle s'en souvient. Voilà tout le mistére.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des Objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez vous que les mêmes images peintes sur la Rétine, le soyent aussi dans le Cerveau? Vous risquez d'éblouïr l'Ame par la force de la réverbération. Plus sensible qu'aucun Thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, & sortiroit de cette assiette tranquille, qui fait son sang froid. Il n'y auroit plus de Philosophes; tous les hommes seroient Enthousiastes, Espèce d'Epileptiques faciles à connoitre à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre Opinion hardie, toûjours sûre de leur

déplaire, dès qu'elle les contrédit & blesse leur Amour propre.

Comme l'œil ne se voit point dans un miroir trop proche de lui, l'Ame ne pourroit voir des images qui la toucheroient. C'est pourquoi le prudent Médecin de Breslau a jugé à propos de reculer le foyer de la Vision. C'est bien fait, grand Docteur! L'Ame est si distincte du Corps, qu'on peut bien l'isoler, & la détacher des piéces nécessaires à l'Ouvrage de sa Mission. Outre qu'il est dangereux qu'un corps puisse immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fît partie réelle du Viscère, dont elle n'est que partie Idéale, ou Métaphysique.

Cela posé, l'Ame semblable à un Chasseur à l'Affut, du haut de son Observatoire, n'attend que le débrouïllement des humeurs de l'œil, pour apercevoir & saisir tout ce qui passe devant sa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dressée exprès, c'est le Nerf Optique. La fenêtre, ou plutôt la guérite, est à peine ouverte, que la longuevüe a déjà servi; & pourvû seulement que l'Instrument soit bien conditionné, que le Verre ne soit ni humide, ni opaque, l'Ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ses regards, sans que cet énorme paquet de moëlle, où sont ensévelies nos Ames toutes vivantes, puisse l'en empêcher.

Si les figures pouvoient passer au Cerveau par les yeux, elles y passeroient aussi par la porte du goût. Il y a si peu de différence, ou plutôt une si parfaite ressemblance entre les Corps *sapides*, & visibles, que nous ne serions point obligés de recourir à la Chymie, pour connoitre la forme des Molécules, qui agissent sur les Papilles nerveuses de la langue & du Palais.

Palais. Une Réflexion auſſi ſenſée enleve les ſuffrages, & m'a paru ſans réplique. Courage, courage, Docteur; vous ouvrez là une brillante carrière.

Portraits de la Nature, recevez donc les mêmes ordres que les flots de la Mer: vos limites ſont marquées; vous pénétrerez jusqu'à la Rétine; mais vous y reſterez, y voltigeant ſans ceſſe tour à tour, ſans jamais aller plus loin! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les Colonnes inébranlables de ſon ſyſtème, & ces colonnes ſont vôtre *nec plus ultra*.

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles, ſurtout lorsqu'enchanté à juſte titre des ſurprenantes merveilles dont le Globe de l'œil contient un monde, il ne peut ſe refuſer à ſon aſpect à une ſorte d'Enthouſiasme! Diſons avec lui; „oüi, ſans doute, ce bel Organe contient quelque choſe de „plus que tout ce qu'on nomme corps & matiére, quelque „choſe de ſurnaturel & de divin.“ On n'oſe pas en faire le ſiége de l'Ame, cela ſeroit trop nouveau; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrege. Il ſe peut dumoins que, comme une Salamandre qui ſe métamorphoſeroit en Sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du Cerveau, pour venir de tems en tems prendre le frais dans l'air de l'oeil, où ſi elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laiſſé en ſortant des traces éternelles de la Divinité dont elle fait portion. *Et vera inceſſu patuit Dea.*

L'Ouïe répond à la Viſion, & ſe fait de même. Le Nerf Acouſtique, ou auditif, ayant pénetré dans l'oreille, s'y dilate

en une toile, ou membrane également fine, suivant en cela cette constante Uniformité que la Nature moutre partout. Cette Toile qui revêt & tapisse les Canaux demi-circulaires, est le siége de l'Ouïe, ainsi que la Rétine est celui de la Vüe. Tel est le Centre, où vont aboutir tous les rayons sonores. L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit, communique un léger frémissement au Tympan; celui-ci aux petits osselets de l'ouie, qui mettent en branle l'Air interne, lequel enfin frappe l'Expansion infinement molle & délicate dont j'ai parlé. Cette Tunique a à peine foiblement tremblé, que l'Ame a déjà entendu. C'est elle qui voit, qui entend dans l'Oiseau, comme dans le Géometre & le Métaphysicien. Il n'y a que les Poissons, qui ne soyent pas soumis au même Mécanisme; ils entendent fort bien sans le secours d'un Organe pareil à celui des autres Animaux. L'eau ébranlée par le son, porte par la communication du mouvement qui se propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même sensation à leur *sensorium commune*, peût-être par le seul toucher. Comme les sourds ont leurs oreilles en quelque sorte dans leurs yeux, qui en semblent meilleurs; & les aveugles, leurs yeux dans leur Tact, qui n'est cependant pas toûjours aussi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence de celui de Saounderson, au toucher de nos Quinze-vingt!) la Nature n'a pas voulu sans doute priver les Poissons de ce même dédommagement de l'Organe de l'Ouie, quoique ce qui le remplace, ce qui précisement constitüe leur Ouïe, ne soit pas connu.

Le Spectacle & la Considération des Corps animés nous offrent

offrent à chaque pas tant de prodiges, que la ſeule fabrique de l'Ame pouvoit les expliquer.

I° Une auſſi petite maſſe que celle du Cerveau, fût-elle conçue étendüe en une ſurface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or, ne peut être, ſelon Tralles, le rendez-vous de cette multitude inombrable d'images & de ſons, que l'on veut y être propagée & miſe en dépôt. C'eſt une Galerie qui ne peut contenir tant de Tableaux.

II° Quel ſeroit le langage des Animaux, müet, ou non, s'exprimant par des Paroles, ou par des Geſtes! Quelle Confuſion! Quand je penſe au ſeul Catalogue des Connoiſſances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des Pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de Peintures ne peuvent former qu'on Cahos, ou un *Amphigouri*, d'Images dans les meilleures têtes; tant de ſons entrés dans le Cerveau, n'en peuvent ſortir que pêle-mêle, avec la confuſion des langues de la Tour de Babel, & comme en une eſpéce de déroute.

Si l'Ame n'eût eu la puiſſance de voir & d'entendre au loin par elle même, pour ſe rappeller enſuite les ſons & les images au premier Acte de ſa Volonté; ſi elle n'eût pris ſur elle de juger des Corps, indépendamment des ſens ſoumis à leur Action, & ſans aucun rapport de ces vils *Commis;* plus de clarté, plus de triage, plus de diſtinction d'Idées: Impoſſibilité de donner à l'une la préférence ſur l'autre. Comment les contempler, les ſéparer, les rapprocher, les combiner? Où ſont, s'écrie merveilleuſement nôtre Docte Commentateur, où ſont les Tiroirs, & le Commode aſſez vaſte, pour mettre l'Idée,

ou la repréſentation de chaque choſe en un tel ordre, ſi bien en ſon lieu & ſa vraïe place, qu'elle ſoit facile à trouver. Le Cerveau, Magazin, Arſenal, ou Répertoire de toutes nos Idées! eh! fi; fi donc encore une fois! Il ne manque plus que de définir ainſi la Mémoire, pour donner dans tous les travers du Matérialisme. Mais je veux que l'Impreſſion des Objets externes paſſe jusqu'au Cerveau; qu'on me diſe donc quelle place un ſon, quelle place une image occupent dans ce Viscère; comment une ſimple Machine peut s'accoutumer à diſtinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différens âges,) & de cet Amphibie ſans barbe, qui n'eſt ni homme, ni femme, qui n'a de ſexe, que l'ombre du ſien, & de talens, que celui de chanter. Que tous nos ſavans *Machiniſtes* nous diſent, par quelle Mécanique ce je ne ſai quel reſſort ſentant qu'on met dans la ſubſtance, qui elle-même le compoſe, ſe ſouvient d'une voix qu'on n'a entendüe qu'une ſeule fois, & il y a vingt ans! Enfin qu'on réponde à St. Auguſtin, (j'ai droit de l'exiger,) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus ſolidement peut-être que ceux qui ont lû Locke & Condillac ne ſe l'imaginent: « Par „quel ſens des Idées toutes ſpirituelles, celle de la penſée, par „exemple, & celle de l'être, ſeroient-elles entrées dans l'En„tendement? Sont-elles lumineuſes, ou colorées, pour être „entrées par la vüe? D'un ſon grave, ou aigu, pour être en„trées par l'Ouïe? D'une bonne, ou mauvaiſe odeur, pour „être entrées par l'Odorat? D'un bon, ou d'un mauvais goût, „pour être entrées par le gout? Froides, ou chaudes, pour „être entrées par l'attouchement? Que ſi on ne peut rien ré-

„pondre

„pondre qui ne ſoit déraiſonnable; il faut avoüer que toutes „nos Idées ſpirituelles ne tirent en aucune ſorte leur Origine „des ſens; mais que nôtre Ame a la faculté de les former de „ſoi-même.„

DEMANDONS moins; qu'on nous diſe ſeulement qu'elle eſt la Couleur ou l'Image d'un ſon; quelle eſt cette Peinture, qui de la Rétine, ſe propage au Cerveau; quelle eſt enfin cette trace des Eſprits Animaux, par laquelle tout s'explique ſi commodément. Et ſi on ne peut ſatisfaire une juſte Curioſité, nous ſerons en droit d'admettre un Etre dans le Corps, diſtinct eſſentiellement du corps, Etre qui du moins donne des Raiſons *ſpirituelles* de tous les Phénomènes du Régne penſant.

CHIMÉRES donc à jamais répudiées, à jamais réleguées chez les Philoſophes non Chrêtiens, toutes ces traces, ces Veſtiges, ces Impreſſions des Corps dans le Cerveau! Car comme tout ce que j'ai dit des ſens nobles, s'applique tres bien aux *Roturiers*, parmi lesquels rien de ſi ignoble, rien de ſi bourgeois, me ſemble, que le Tact, il s'enſuit que l'Odorat à plus forte raiſon n'aura pas plus de privilége, que l'Ouïe & la Vüe. Ainſi l'Impreſſion des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au de là de ce nerf des Narines, tenu frais par la fine membrane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de ſe racornir. En effet l'Ame qui entend ſans oreille, tandis que le Corps n'entend point avec deux, n'a pas beſoin de nez, pour ſentir de loin ces Corpuſcules volatils, qui ſe font un jeu de la rappeller de la foibleſſe à la force, & de la Mort à la Vie.

MAIS où s'arrêtent ces *Effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tral-

Tralles marquera leur limites? Qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des Corps odoriférens? Qui osera décider, si la *Quinteſſence* des Anciens, ou *l'Eſprit Recteur* des Modernes s'arrête à la prémière, ou a la force de monter jusqu'*à la ſeconde Région* du Cerveau, ſemblable à ces rayons qui s'éteignent, en entrant par la cornée, avant que d'avoir paſſé à *la Chambre poſtérieure de l'oeil;* à moins cependant que le plus fin Tabac d'Eſpagne, qui ne peut ſe faire jour au travers des petits trous de l'Os Ethmoïde exactement remplis par les filamens du Nerf olfactif, ne réſolut ce grand Problême?

Que d'embaras! que d'incertitude par tout! Qui fixera encore le point, où s'arrête la progreſſion du mouvement imprimé par le Toucher? Qui dira jusqu'où le Tact fait monter les Eſprits Animaux dans le thermometre des Nerfs? Se dépouïlleroient-ils de leur ſenſation? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçüe, avant que de percer le Crâne, comme les Artères Vertébrales & Carotides quittent une partie de leur Tunique muſculeuſe; ceux-là, pour faire honneur à l'Ame, qui du bout du doit peut juger des Corps, comme on le voit dans les aveugles; celles-ci, pour ne pas troubler la raiſon par une élaſticité inſupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous.

Cela accordé au Docteur Tralles, c'eſt ſans fondement qu'on s'eſt imaginé que les ſenſations ſe portoient jusqu'au Cerveau, où elles ne faiſoient que paſſer, plus vîte que l'Eclair, au travers du crible des Organes des ſens; & même que le Principe ſenſitif, ou l'Ame, ne recevoit aucune ſenſation, ſi elle ne pénétroit jusqu'au Cerveau, qui eſt prouvé par tant d'Expériences

riences & d'obſervations inconteſtables, être le ſiége de cette divine ſubſtance.

Ne diſſimulons cependant rien; il eſt des Hypothèſes favorables à la propagation ultérieure des ſons, des images, en un mot des ſenſations. Je vais les expoſer.

Les Objets ſont repréſentés au fond de l'oeil ſur la Rétine; cette membrane eſt l'expanſion du Nerf Optique; ce Nerf part de la moëlle du Cerveau; il eſt compoſé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des Eſprits animaux, auſſi inviſibles que cette cavité. Or on conçoit aiſément dans ce tube nerveux, autant de petites fibres, qu'il y a de points dans l'Image de l'objet, de ſorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette Image, ſemble pouvoir porter au Cerveau, qui doit le rendre à l'Ame, un ébranlement toûjours diminutivement proportionel, à meſure qu'il ſe propage, au point coloré, ou à l'impreſſion qu'elle a reçüe.

Tel eſt le premier Syſtème, qui n'eſt peut-être *ſolide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce Phénomène.

Voici le ſecond. Ce n'eſt plus l'ondulation des fibres nerveuſes, qui produit les ſenſations dans le Cerveau; c'eſt le reflux des Eſprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous ſens avec facilité; ils peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une ſeule fibrille, comme les Caroſſes du Cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaiſon plus ſenſible,) les premiers ſont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, preſſent les ſeconds, ceux-ci les troiſiémes; & ainſi toujours

ſuite, comme à la Mer retirante, dont ils ſont la très ſubtile Image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou ſeries d'Eſprits parviennent à cette partie du Cerveau, que perſonne n'a jamais vüe, ſi ce n'eſt feu Mr. de la Peyronie; ou qu'on a vüe, ſans la connoitre, & que les Medecins nomment *ſenſorium commune*; lequel *ſenſorium* a été placé presque dans toutes les parties du Cerveau, mais principalement, (depuis qu'il a été détroné de la glande Pinéale,) dans le corps caleux, & dans ce point où l'on a fauſſement conjecturé que ſe raſſembloient tous les Nerfs.

A' preſent ſera-ce le Choc du liquide, ſi étonnement mobile & délié, qui produira la ſenſation proprement dite? Sera-ce le retour des Eſprits refoulés, comme le Jourdain, contre leur origine? Ou ſera-ce le mouvement continué le long de la Corde optique ſolide?

A Dieu ne plaiſe que nous admettions aucun de ces Syſtèmes! Nous marchons avec trop de zèle ſur les pas du *Pluche* de la Faculté de Breslau. *Quelle Idée aurions-nous de nôtre Ame*, ſi les ſenſations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionel à ce point presque Mathématique dont j'ai parlé; dépendoient d'une diviſion à l'infini de la matière ſenſitive, laquelle n'eſt elle-même que le mouvement imprimé au Nerf, mouvement que certains, à cauſe de ſa ſubtilité, ont cru lui-même immatériel? La belle ſenſation, qui ſeroit produite par un ſeul point coloré, ſonore &c. dont l'effet ſe partageroit à toute une immenſe ſuite de globules nerveux! La belle Ame, qui ne ſentiroit & ne penſeroit, qu'en conſéquence d'une Impreſſion qui iroit toûjours s'affoibliſſant, pour mourir

enfin à sa dernière retraite! La Nature peut bien reconnoitre une si grande simplicité; mais ce qui lui fait honneur, n'en fait point à un Etre incompréhensible, qui est autant au dessus d'elle, que le Ciel l'est de la Terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux sur tout ce qu'on allégue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre Hypothèse. Je conviens que le fardeau d'une Image si infiniment divisée, ne seroit pas plus difficile à porter d'un coté, qu'à recevoir de l'autre; soit dans la supposition du reflux des Esprits, soit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des Organes sensitifs. Je sai qu'il y a une parfaite Analogie qu'on n'a point encore assés fait valoir, entre la Rétine & le Cerveau: Que ces deux substances nous offrent le même spectacle; même blancheur, même mollesse, même délicatesse par tout, tant vasculeuse que nerveuse. La branche ressemble au tronc; & le pavillon, ou l'Antichambre, à l'appartement du Maitre. J'ajouterai une chose qui ne s'est presentée à aucun Auteur que je sache; c'est que la parfaite Homogénéïté, ou similitude que je viens de remarquer, me paroit être la raison probable pour laquelle la Vision se fait toûjours sur la Rétine; excepté chès ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'absorber les rayons dans la noirceur de la Choroïde.

Que vous dirai-je de plus? Que le Nerf optique ne paroit s'insinuer dans l'orbite & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impression des Corps, au devant desquels ce tube

nerveux paroit s'avancer; qu'il ne femble embraffer les humeurs de l'oeil ainfi nommées, quoique improprement ou affés mal, que pour réünir plus de rayons raffemblés dans la vafte & mince étendüe de fa furface déployée; pour ne rien laiffer échaper, ne rien perdre, & tout mieux fentir par fa fineffe exquife. Quoi encore? Que les maladies du Nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement qui alloit faire fentir le Cerveau, & l'Ame dans ce Vifcère, comme la preffion arrête ou étouffe le fon, au lieu même où elle fe fait, d'autant plus qu'elle eft plus forte.

Mais voyez, je vous prie, combien dangereufes font les conféquences de telles Hypothèfes! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, I°. que les Impreffions des Corps vont, malgré Tralles, frapper le Cerveau dans la fanté, puis qu'il n'y a que les maladies, ou les obftacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux fubftances, qui puiffent s'oppofer à cette propagation. II°. Les mêmes conclufions, fi elles n'étoient pas *forcées*, fembleroient donner gain de caufe au *pitoiable* Auteur de *l'Homme Machine*, en faifant du Cerveau une efpèce de nape blanche, tendüe exprés au dedans du Crâne pour recevoir l'image des Objets, du fond de l'oeil; comme la ferviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la Lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeller auffi hardiment le Syftème d'Epicure dans un tems auffi éclairé par la Religion, que le nôtre; Syftème, qui dans celui de Ciceron, brillant Philofophe, étoit déja fort décrié, & tourné en ridicule.

Ce n'eft pas tout; bien d'autres calamités coulent de la même fource empoifonnée. Le *fenforium* eft dans ce Cerveau, & l'A-

& l'Âme dans ce *ſenſorium*, non comme ces boëtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne ſonne pas toûjours; il eſt ſeulement toûjours prêt à ſonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucréce, dans un Poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup? Faut-il le répeter? Le choc des fluides rétrogradans, ou des ſolides, qui ne peuvent être ébranlés, ſans ébranler l'Ame, laquelle eſt, pour ainſi dire, à l'extrémité du Bâton, où, comme on ſait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, ſe fait principalement ſentir. Quelle Hypothèſe plus malheureuſe & plus impie!

Loin d'ici tous ces agens corporels & groſſiers, qui déshonorent les Ames animales par des comparaiſons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui ſent par ſoi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaiſance d'aller au devant d'elle, pour obvier à une foibleſſe de Myope, que ne peut avoir une vûe auſſi forte que celle de nôtre Ame. Loin d'ici encore une fois toute Doctrine, qui fait du Cerveau une table originairement raſe & polie, ſur laquelle rien ne viendroit ſe deſſiner, ſans cette ouverture des ſens où paſſe toute la Nature; mais qui ainſi vitrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle Galerie de Tableaux, n'attend que les couleurs de la Nature & le ciſeau de l'Education. Une telle Doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au Matérialisme, devroit être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

Mais que j'aime la Contradiction, ou du moins l'irréſolu-

tion dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire ſimplement expoſer les Syſtèmes, comme il a vraiſemblablement fait dans tous les tems, on lui fait expliquer en vacillant la Viſion, tantôt par une Hypotheſe, & tantôt par une autre! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel Labyrinthe ſans iſſüe eſt la Viſion, puisqu'un tel homme ne ſait quel parti prendre & enſeigner. *O Commentatores, doctum Pecus!* Savantes *Machoires!*

Quoi de plus propre à dégouter des Syſtèmes! Et que Tralles montre de Jugement, en rejettant ceux-mêmes qui ſemblent nous forcer d'en choiſir un d'entr'eux!

Concluons donc avec ce judicieux Auteur, que le Cerveau a beau attendre, & paroitre fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celle des Organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'Image; pas le moindre rayon ſonore; pas la moindre réfléxion de lumière. Le jour eſt dans l'oeil, & la nuit dans la tête. En conſéquence de ce jour là, l'Ame voit cependant. O prodige! O mystère! C'eſt tout ce qu'on ſait. Newton, le grand Newton, qui ſemble avoir paſſé les bornes de l'Eſprit humain, monté, l'optique à la main, ſur les épaules quarrées de tous ces Animaux qu'on appelle Anatomiſtes, n'en ſavoit pas davantage. Au fait de la choſe, il ignoroit le *quo-modo*. Et celui qui a été tout enſemble l'Architecte & le Réformateur d'un Art, dont les Manœuvres que je viens de nommer, lui ont fourni, n'en déplaiſe à Tralles, presque tous les matériaux, portant cependant devant ſoi le flambeau d'une toute autre Théorie, que l'immortel

tel Anglois, n'en a pas vû plus loin. „A l'occaſion de la pein„ture des Objets ſur la Rétine, diſoit-il, l'Ame voit: Je ne ſai „rien de plus (ſi ce n'eſt des Syſtèmes,) ſur tous les ſens, dont „je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure & immédiate.„

Si telle eſt la pénétration de l'Eſprit humain dans ceux qui l'ont portée le plus loin, ôque l'Homme a bien ſujet de s'enorgueillir!

Enfin peu m'importent tout les Syſtèmes; il eſt facile de ſe conſoler d'une ignorance que les ſeuls ignorans n'avoüent point. Je plaide pour l'Ame de mes frères; & pourvû que ce ſoit elle qui voie, & non le Corps, c'eſt tout ce que je demande; car ce qui ſe dit d'un ſens, eſt auſſi applicable à tous les autres, que ce qui ſe dit des Animaux, l'eſt mutuellement à l'Homme. Or Ariſtote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'eſt pas accuſé de frvoriſer le Spiritualisme. Tant mieux! Plus de diſpute; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépoüiller des Organes injuſtement élevés ſur les débris du Principe qui les anime, & détroner pour jamais le Tyran usurpateur de l'Empire de l'Ame; c'eſt la *matière*, à laquelle il eſt tems de faire ſuccéder *l'Eſprit*.

Tout le domaine de nôtre vaſte entendement vient d'être réduit à un ſeul principe par un jeune Philoſophe que je mets autant au deſſus de Locke, que celui-cy au deſſus de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolff &c. Ce Principe s'appelle Perception, & il naît de la ſenſation qui ſe fait dans le Cerveau.

C'est une choſe aſſés ſingulière, qu'après avoir nié la propagation de l'impreſſion des ſens jusqu'au Cerveau, j'admette

cependant ce qui la suppose; mais Tralles vous l'avoüera; nous autres Auteurs, Gens distraits, nous perdons de vüe nos Principes; nous accordons ce que nous avons nié; nous nions ce que nous avons accordé; & comme les Astronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieües dans leurs Calculs de la distance des Planetes, suivant Mr. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous semblent une bagatelle, tant l'art est difficile!

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin justice à la vérité, que de s'opiniatrer, comme un sot, contr'elle? Oui, le changement que l'action des corps externes occasionne dans les Nerfs des Organes sensitifs, est porté par ces tuiaux au Cerveau, qui éprouve, en conséquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle; & par elle, une nouvelle façon de sentir, à laquelle on a donné le nom de *sensation*. Ce que portent les Nerfs ébranlés, n'en est que la matière, ou la cause matérielle. Otez cette sensation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, est arrêté en chemin, comme par d'insurmontables *Ganglions;* vous n'aurez point de perception, l'Ame n'apercevra pas plus, que ne sentira le Cerveau.

Ainsi en faisant l'exposition de cette nouvelle Doctrine, demandons grace pour tant de paroles perdües: à condition cependant qu'il nous sera permis de ne pas dire des choses à l'avenir. Car qui en dit? Dans cette Idée nous suivrons le célébre Commentateur de Leibnitz.

Les sensations forment ce que Wolf appelle les *Idées matérielles;* les perceptions forment les *Idées sensitives*. Les Idées maté-

matérielles font naitre les idées fenſitives, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles là.

Tel ſentiment, telle perception répond donc toujours à telle ſenſation; & telle ſenſation, à tel ſentiment; de ſorte que la même diſpoſition phyſique du Cerveau produit toûjours les mêmes idées, ou la même diſpoſition Métaphyſique dans l'Ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coéxiſtence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, eſt un vrai Matérialisme? Point du tout. Wolff vous aſſurera que cela n'empêche pas leur diſtinction eſſentielle; que les premières ſont Enfans de la Chair & du ſang; tandis que les ſecondes plus ſublimes, s'élevent à l'Etre, auquel elles appartiennent, l'Eſprit pur. D'où il s'enſuit que les unes ne ſont que des cauſes accidentelles ou occaſionnelles, mais nullement eſſentielles ou abſolües, des autres.

Mais pour former ces idées matérielles, Wolff a dû admettre cette propagation jusqu'au Cerveau, des impreſſions produites par les corps externes ſur les Organes ſenſitifs; auſſi ne s'y eſt-il pas refuſé. Il conſent que les Nerfs ſoient ébranlés jusqu'à leur Origine; & c'eſt la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *Idées matérielles:* Mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus longtems tracées dans le Viſcère de l'Ame, que Tralles, les Images des objets repréſentés ſur la Rétine. Il veut encore que les idées ſenſitives aient le même ſort, qu'elles s'éclipſent, quand l'attention ceſſe d'être appliquée à ces perceptions; que l'Ame les perde de vüe, & ne puiſſe enfin ſe les rappeller que par la Mémoire, par l'Imagination, ou par une cauſe ou diſpo-

ſition interne corporelle, tout à fait ſemblable à celle qui avoit originairement occaſionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, ſe concevoir. Quoique ces deux genres ſi différens d'Idées ne ſoient point *actu*, ni dans le Cerveau, ni dans l'Ame, elles ſont cependant *potentiellement*, comme parle nôtre Docteur, dans ces deux ſubſtances; de manière que, *poſitis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour à tour. Telle cauſe externe, je le ſuppoſe, aura fait naitre telle ſenſation; telle cauſe interne corporelle aura enſuite la même vertu; mais la même Idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toûjours le même ſentiment de l'Ame, qu'elle a une fois produit, comme ce ſentiment donne lieu à la ſenſation dont il eſt émané. Ce qui eſt toûjours vrai, ſoit que l'Idée ſenſitive naiſſe de l'Idée matérielle, ou des cauſes incorporelles dont j'ai fait mention.

Tel eſt ce flux & reflux continuel de mouvemens, de ſenſations, & de penſées, qui ſe répondent ſi parfaitement, qu'un Géomètre ne manqueroit pas de dire qu'il eſt clair que l'Ame eſt au corps, ce que le corps eſt à l'Ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les Idées raiſonnables, ſpirituelles, réfléchies, ſont ſans doute auſſi intimément liées aux ſenſitives, que celles-ci le ſont aux Matérielles. On obſerve par tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le Cerveau reçoit-il une nouvelle impreſſion? Nouvelle Idée dans l'Ame. Celle-ci s'affecte-t'il d'une nouvelle Idée? Non ſeulement il en réſulte les mêmes mouvemens & les mêmes ſenſations dans le Corps; mais ſi cette affection eſt profonde, l'attention s'en mêle; c'eſt elle qui la conſidère, l'examine,

mine, la retourne. Alors elle prend le nom de Réfléxion, faculté de l'Ame qui sert à combiner un sentiment & tous ses rapports, avec une infinité d'autres qui se représentent par les causes spirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'est ainsi que l'Ame n'a qu'à se replier en quelque sorte sur elle-même, pour exercer ses plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la sagacité; semblable à un rayon qui ne se réfléchit point, sans devenir plus actif; ou, si l'on veut, à une Draperie qu'un heureux pli du Peintre ou du Graveur embellit.

LAISSONS l'Hypothèse des Perceptions Wolffiennes, déjà donnée dans tant d'Ouvrages, & particulièrement en peu de mots dans *l'Histoire Naturelle de l'Ame*. Quelque plaisante qu'elle soit, il sera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du Corps & de l'Ame dans la mutuelle Génération de leurs goûts & de leurs Idées; & c'est un Apologue Original, de je ne sai quel Auteur badin, qui va nous donner ce petit divertissement Philosophique. Le Cerveau parle le premier, & l'Ame répond.

D. „Comment trouvez-vous le sucre?

R. „Comme vous, doux.

D. „Le Jus de Citron?

R. „Acide.

D. „L'Esprit de Vitriol?

R. „Beaucoup plus acide.

D. „Le Quinquina?

R. „Amer.

D. „Le sel marin? &c.

R. „Sottes questions! Comme vous, encore une fois, & toûjours comme vous. Depuis que j'ai perdu les *Idées innées*, & les belles prérogatives dont Descartes & Staahl m'avoient si généreusement gratifiée, étes-vous à savoir que je ne reçois rien que de vous, & que vous ne recevez rien que de moi; que je ne me gouverne que par vos volontés, comme vous ne vous réglez que sur les miennes. Ainsi donc point de dispute & grand silence, nous sommes faits pour être toûjours d'accord. Les Préjugés seuls pouvoient mettre le Divorce, où sont naturellement la complaisance & les mêmes penchans.

Rien de plus juste, rien de plus sensé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponses de l'Ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux Substances, & la Génération réciproque des Idées de l'Ame par celles du Corps: *Ridendo dicere verum, quid vetat?* En effet chacun n'a qu'à rentrer en soi, pour sentir que l'Ame n'est pas plus contrédite par le Cerveau, tout grossier qu'il paroît, que lui-même ne l'est par l'Ame, beaucoup plus polie. Mêmes sensations, toutes choses égales, mêmes Goûts des deux parts, mêmes Opinions, même façon de sentir & de penser. Si l'Ame en change avec le Corps, le Corps en change avec l'Ame. Enfin l'imitation est si parfaite, qu'on peut dire que c'est une vraie singerie, ou une vraie Comédie qui se joüe dans le Cerveau, soit qu'on rêve, soit qu'on veille, sans qu'on puisse décider lequel du Corps & de l'Ame a été le premier Acteur, ou, si l'on veut, le premier Singe, parce qu'on ne sait lequel des deux a commencé le premier. Et c'est apparem-

ment

ment ce qui aura jetté dans le Matérialisme, tous ces petits Philosophes qui ne jugent que sur l'écorce des choses.

N'OUTRONS rien: quelqu'unis & intimément liés que soient entr'eux l'Ame & le Cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toûjours. C'est comme en Mariage; le ménage va mal, quand les coeurs sont mal assortis. Deux Chiens pris ensemble, ne tirent pas plus, chacun de son côté, qu'une pauvre Ame timorée par le scrupule, & des Nerfs, qui, si on les laissoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaisir à le braver. De là, de cette source empoisonnée, toutes ces contrarietés qui ont fait imaginer plusieurs Ames aux Philosophes embarassés de deviner l'Enigme de l'Homme; de là ces peines & ces combats, si flatteurs pour la Raison & pour la vertu, quand elles peuvent par hazard faire pancher la balance de leur côté & remporter la Victoire.

PLUS l'Education est contraire à la Nature, plus il en résulte dans le courant de la Vie d'incompatibilité entre les deux substances. La vaincre, cette contrariété, c'est le triomphe de l'Homme, qui seul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occasion de faire sentir combien l'Homme, tout Animal qu'il est, est cependant au dessus de tous les Animaux. Je ne négligerai pas de dire en passant qu'il y a eu des Philosophes qui ont singulièrement expliqué cette bizarre conrradiction de l'Homme avec lui-même; c'est par la méprise des Ames, qui se trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laissent là ceux qui leur étoient destinés. Ce sont ces étourdies, dit-on, qui font les Gens distraits, ceux qui prennent la femme d'autrui

pour la leur, ceux qui ſifflent, chantent, danſent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux queſtions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'Ame d'un Poëte pourroit bien ne pas s'accomoder de ces mépriſes; elle ne ſe trouveroit pas à l'aiſe, ni tranquille, dans un ſang bouïllant & courageux. Toûjours inquiéte & en proye aux plus grandes anxietés, elle n'auroit d'autre reſſource que celle des Plantes transplantées; car alors dégénérer, c'eſt aquérir. Mais le ſang auroit-il tant d'influence ſur l'Ame? Il n'y a qu'un Medecin qui puiſſe ſoutenir ce Paradoxe. *Tres Medici, duo Athei.* Wolff n'a pas été la dupe de leur Matérialisme le mieux masqué.

METTONS un vernis ſérieux ſur ce badinage; & puisque nous en ſommes à l'entrée de l'Ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au Myſtère de l'union des Subſtances, faiſons ici quelques queſtions à ce ſujet avec toute la modeſtie qui nous convient.

L'AME ſeroit-elle attirée dans les Corps des Animaux, du ſein de la Divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la ſienne, a voulu qu'elle fît portion? Y ſeroit-elle attirée, comme une Planète l'eſt par une autre Planète? Seroit-ce par ſa propre impulſion, plutót que par attraction? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle ſeroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compaſſion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare? Auroit-elle deſcendu du Ciel ſur la Terre, pour nous éclairer dans les ténébres & les préjugés de la Vie? Hélas! Pour un préjugé, dont elle ſecoüe le joug, elle reçoit les Entraves de cent.

N'AU-

N'AUROIT-elle pas plus de goût, plus de sympathie à s'unir à telle Machine, qu'à telle autre, afin de compenser des ressorts d'une trop grande vivacité, par le Phlegme de la Raison & du bon sens; & réciproquement la lenteur des roües du corps, par son action & par son feu? La Sympathie que nous éprouvons tous les jours dans les Cercles, & auprès des Tapis verds, rend cette conjecture plausible.

MAIS tout ceci ne touche point encore le but que je me suis proposé. Par quelle sorte d'emboitement, d'Articulation, de Charnière, de contact enfin, l'Ame seroit-elle agencée avec le Cerveau? Surnageroit-elle sur sa superficie, comme l'huile sur l'eau; beaucoup plus active sur le corps, quoique moins nubile à ses particules les plus mobiles & les plus déliées? Cette union vous paroit étrange! Mais le plus précieux des Métaux, l'or ne s'amalgame-t-il pas sans peine avec un vil sémi-métal? Ainsi le pur Esprit qui nous anime, se fondroit avec quelque point Cortical ou Médullaire du Cerveau. Ainsi le *Mercure* de nos Ames, pour emprunter cette autre comparaison de la Chymie, s'amalgameroit ici avec le *fer* de nos Organes, sans qu'aucunes *Crudités* pussent l'en empêcher.

MAIS non, questions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce sujet! Songeons que ce qui est corps, se lie étroitement à ce qui ne l'est pas; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a: ce qui ne peut être ni vû, ni touché ni soumis en aucune manière à nos sens, à ce qu'il y a de plus sensible, de plus grossier, de plus palpable. Songeons que le, visible

visible se joint à l'invisible, le matériel au spirituel, l'indivisible au divisible à l'infini. Comment une aussi foible Intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'Ouvrage d'un Dieu, qui pour se jouër de fières Marionettes, a voulu par sa toute Puissance unir deux choses aussi contraires que le feu & l'eau, & serrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune prise l'un à l'autre? Hélas! comme dit plaisamment Voltaire, „nous „ignorons comment on fait des Enfans, & nous voulons sa„voir comment on fait des Idées.„ L'union de la Cause est aussi incompréhensible, que la Génération de ses effets.

Mais que dis-je! Pardon, Leibnitziens; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'est que Métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l'Homme, & que, quoique l'Ame n'habitât point dans le Corps, elle n'en exerçoit pas moins sur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainsi voilà un grand Mystére dévoilé! Quelle sagacité d'avoir senti les inconvéniens de placer l'Ame dans un lieu, où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement Mécanique!

Quoiqu'il en soit, comme c'est par sa volonté que l'Ame agit, & que c'est elle qui fait sa gloire & son triomphe, nous allons un peu moins légérement que nous n'avons fait, exposer sa force & son despotisme sur le Corps.

Non seulement il est certain, (& personne n'en peut disconvenir, sans avoir perdu le bon sens,) que le Corps est soumis à la Volonté dans les Animaux, mais on voit qu'elle se fait obéïr plus vîte que l'éclair ne parcourt; tant elle semble tenir en Souveraine les rênes des Organes qui lui sont subor-

ſubordonnés. Figurez vous la Volonté, pour en avoir une belle Image, lançant du haut de la glande Pinéale, ou d'ailleurs, (puisqu'elle en eſt déchüe, malgré l'autorité de Descartes,) lançant, dis-je, ſes Eſprits, comme Jupiter lance ſa foudre du haut des Nües. Voilà ſes Miniſtres: la Volonté dit, les Eſprits volent, & les Muſcles obéïſſent. Or voici comment tout cela ſe fait.

La Moëlle Epinière n'eſt que la Moëlle allongée plus raſſemblée, plus compacte; on peut dire que c'eſt le Cerveau même, qui descend, s'accommode, & ſe moule au Canal des Vertébres. Combien de Nerfs partent de la Subſtance médullaire de ce canal! Et que ſont-ils eux-mêmes? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette Moëlle de l'Epine; de cordons creux, dans la cavité desquels ſe fait une vraie circulation d'Eſprits Animaux, comme de ſang dans les vaiſſeaux ſanguins, & de Lymphe dans les vaiſſeaux Lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellens microcoſpes n'aient jamais pû voir, ni tonte l'induſtrie Anatomique découvrir, ni ce ſubtil fluide, ni le dedans des tuiaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumière. Ces Eſprits qu'on admet, quoiqu'inviſibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'Ame, parce qu'elle ne tombe pas ſous les ſens; ces Eſprits, dis-je, ſont originairement une production du plus pur ſang de l'Animal, de celui qui monte au Cerveau, tandis qu'il eſt néceſſaire que le plus épais deſcende; c'eſt ce ſang vif & mobile qui les donne à filtrer; ils paſſent de la ſubſtance Corticale dans la Médullaire, enſuite dans la Moëlle allongée, dans celle de l'Epine, & enfin dans les Nerfs qui en

partent, pour aller, invisiblement gros d'Esprits, porter avec eux le sentiment & la vie dans toutes les parties du Corps.

Arrivés aux Muscles, ces Nerfs s'insinüent dans leur masse, s'y distribuënt par tout, & s'y ramifient, jusqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les suivre, ils se dérobent aux meilleures loupes, aux plus subtiles injections; il n'y a point d'art connu pour les débrouïller & les découvrir; on ne sait, & vraisemblablement on ignorera toûjours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les Animaux sent la moindre piqueure, il est probable que ces Organes du mouvement & du sentiment, ou se changent en fibres grêles musculeuses, (qui alors seroient conséquemment une vraie prolongation des Nerfs, comme les Poils,) ou pénétrent tellement ces fibres, & s'entrelacent si bien avec elles, qu'il n'est pas possible de trouver un seul point dans un muscle, dont le sentiment ne manifeste pas la présence, ou le mêlange du Nerf; & c'est aussi à peu près ce que pensent les Anatomistes les plus Sceptiques. Je n'en connois point qui le soient plus que le célébre Auteur de ces Planches immortelles, qui ont rejetté dans l'oubli celles-là mêmes qu'il en avoit si savamment tirées.

Telle est la force qui contracte les Muscles, & le chemin que la volonté, & souvent à la vérité la Machine même, lui fait faire. On juge aisément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je, que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de tems sensible, se rendre, dés que l'Ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

Cet-

Cette force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des Muscles, elle leur est tout à fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

Telle est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réünir, pour faire, suivant le langage de l'Ecole, un *Aggrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par raport aux Parties où elle réside.

Rien n'étoit plus nécessaire que cette promte réünion, pour favoriser ce grand Agent des corps animés, cet Archée, (*Archoeus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pû produire tant d'effet, sur tout celle du *Parenchyme*, qui est la plus foible. Effectivement qu'est ce que la Contraction spontanée, sans les secours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remüeroient-ils si puissamment de telles Machines, s'ils ne les trouvoient toûjours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu partout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même où il ne se manifeste pas par des effets sensibles, même après la mort, même en des parties détachées du Corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus longtems la contraction du Cœur de la grenoüille, mis sur une Assiette chauffée, seroit-il le principe moteur dont nous parlons? L'Electricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture?

QUOIQU'IL en ſoit, pour revenir aux Eſprits Animaux, ce fluide imperceptible qui ſemble émaner de la volonté, comme de ſa ſource, pour être transmis par tant de ruiſſeaux aux Organes du Mouvement, eſt prouvé par la néceſſité de l'intégrité des Nerfs pour l'uſage ou l'éxécution des mouvemens volontaires; car ſi les autres canaux, j'entens ceux qui ſe rendent aux muſcles qu'on veut faire agir, ſont liés, coupés, ou bouchés, l'Ame déſire & commande vainement; ces Parties ſont immobiles, jusqu'à ce que ces tuiaux & leurs ſucs ſoient remis en liberté: mais alors le mouvement, ou le ſentiment, ou l'un & l'autre, renaiſſent ſur le champ dans la Partie qui en étoit privée.

PUISQU'IL eſt vraiſemblablable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des prémières fibres muſculeuſes, dans lesquelles peut-être chaque filet dégénère, on pourroit conclure que les Eſprits Animaux paſſant de cette extrémité du Nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muſcle, ſont eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en ſe joignant à celle de chaque partie ſolide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les Reſſorts: Reſſorts d'autant plus foibles, que la Vie eſt moins forte, puisqu'ils diminuent & ſemblent ſe retirer avec elle.

Vous ſeriez curieux de ſavoir par quel Mécanisme un fluide auſſi fin, auſſi délié, peut venir à bout de rapprocher les Elémens des fibres, de gonfler de ſi gros muſcles, & de contracter vigoureuſement de ſi puiſſans Corps. J'avoüe que mon Ame ſe perd, où mes yeux ne voyent goutte; Mais vous avez Bernoulli, Bellini, tant d'autres, & ſurtout Borelli,

qui

qui vous diront, si vous aimez les Romans philosophiques, ce qu'ils ont ingénieusement rêvé à ce sujet.

Pour moi je me contenterai d'observer que la cause Physique de la contraction des muscles n'est d'elle-même que le premier effet d'une cause Métaphysique, qui est la volonté. Le moyen de faire au Cerveau l'honneur de le regarder comme le premier Moteur des Esprits! C'est l'élever sur les débris de l'Ame, & lui faire usurper ses droits. Il y a longtems que *le Cœur de Baglivi* ne bat plus, si ce n'est dans sa tête. Il faudroit que la dure-mère fût capable de bien autre chose que de coups de Piston. Il n'y a pas jusqu'aux artères du Cerveau, qui ne soyent très peu musculeuses; ce qui fait, comme on l'a insinué, qu'elles ont peu d'élasticité. Et quand elles en auroient davantage, en conscience a-t-on jamais mis l'Ame dans les muscles? Le Cerveau doit tout jusqu'à la sécrétion de ses Esprits, à l'action du Cœur. Voulez-vous que ce soit ce Viscère qui les envoie dans les muscles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il est décidé par des Sillogismes en forme, malgré Locke, & tous ses partisans, que la matière ne peut vouloir? Tous les mouvemens répondront à la fois à la Systole du Cœur; il n'y aura plus de distinction entre les volontaires & les involontaires, ils se feront tous ensemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la première espèce; ils seront tous *Spontanés,* comme ceux d'une vraie Machine à ressorts. Or quoi de plus humiliant! Nous ne serions tous que des Machines à figure humaine. Fort bien, Tralles! *optimè arguisti.*

Reconnoissons dans la volonté un empire que ne peut

avoir le Cerveau. Celui-ci ne nous offre que boüe, fange, & matière. Celle-là remüe à son gré une infinité de muscles: Elle ouvre, ferme les Sphincters, suspend, accélère, peut-être étouffe la respiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour se soustraire au trop pesant fardeau de la vie; elle donne des défaillances, des extases, des convulsions, & enfante en un mot tous ces Miracles qu'une Imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

La volonté seroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainsi sur une matière aussi déliée que celle des Esprits?

De tels prodiges pourroient-ils être rejettés sur l'activité d'Elémens aussi grossiers que le sont les plus subtiles molécules de nos Corps? La volonté d'un autre côté, seroit-elle dans le Cerveau, sans lui appartenir, sans en faire partie? Quoiqu'il en soit, elle est tout à fait distincte du viscère qu'elle habite; c'est un illustre étranger dans une vilaine prison.

Mais voici une preuve nouvelle de la Spiritualité de la moitié de nôtre Etre; je la crois tellement sans replique, que je défie tous les Matérialistes d'y répondre. Vive Dieu! Quel Dilemme!

Il n'y a dans tous les Corps animés que solides & fluides; les uns se ratissent par des frottemens continuels qui les usent & les consument. Les autres laissent sans cesse évaporer leurs particules aqueuses, leurs principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la Circulation a détachés des vaisseaux: Tout transpire ensemble, & tout se répare de même, (avec usure, ou surcroît jusqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A pré-

A présent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui se ratisse, ou dans ce qui s'évapore? La ferez-vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs? Direz-vous que tranquillement assise sur son trône médullaire, sans participer en rien à ce qui arrive au Corps, elle voit du haut de sa grandeur les orages se former dans les vaisseaux, comme on entend gronder le tonnerre sous ses piés du haut des Pirénées? Vous n'osez soutenir une si étrange opinion! Donc l'Ame est distincte du Corps. Donc elle habite quelque part hors du Corps. Où? Dieu le sait, & les Leibnitziens. C'est ainsi que nous autres Spiritualistes, quoique assés fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la Palinodie,

Non encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le Corps, ou quelque partie privilegiée de ce Corps, (que vous connoissez si bien,) puisse tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'Esprits, & tantôt point du tout; ce qui les suspend, les fait marcher, courir, voler, ou s'arrêter au gré de ses desirs? Rendez-vous donc au *Spiritualisme*, à la vüe de l'absurdité du Systême contraire. Quelle simplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucréce, que rien ne peut agir sur un Corps que ce qui est Corps! La volonté étant une partie de l'Ame, est incontestablement spirituelle, comme son tout; & cependant elle agit visiblement sur ces Corpuscules déliés qui ont la mobilité, non du vif argent, non de la *matière subtile*, mais de l'Ether & du feu. Et il faut bien que cela soit, puisque

c'est

c'eſt elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enſeigne jusqu'au chemin par où ils doivent paſſer . . . Mais écoutons nos adverſaires.

„Comment la volonté peut-elle agir ſur le corps? „Quelle priſe a-t-elle ſur les Eſprits Animaux? Quels ſont „les moyens dont l'Ame ſe ſert pour faire exécuter ſes vo„lontés?

„Pourquoi le chagrin reſſerrant le Diamètre des vais„ſeaux, y fait-il croupir la lie des fluides déſſéchés; d'où naiſ„ſent les obſtructions de l'Imagination, le délire ſans fiévre „ſur un certain objet; les ris, les pleurs, qui ſe ſuccédent tour „à tour, & enfin la plus nombreuſe & la plus bizarre cohorte „d'accidens hypocondriaques; tandis que la joie foüette le „ſang, comme le libre cours de tous les fluides fait circuler „la joie, non ſeulement dans les veines de l'homme gai, „mais la fait paſſer par communication dans le cercle le plus „ſérieux? Pourquoi les paſſions ſi foibles dans les uns, ſi vio„lentes dans les autres, laiſſent-elles ici le Corps & l'Ame en „paix, pour les tourmenter là? Pourquoi l'irritation de la *Paire* „*vague & du Nerf intercoſtal*, communs aux inteſtins & au cœur, „allumant la fiévre, met-elle en ſi grand déſordre le Corps & „l'Ame? Quel eſt l'empire des Véſicules ſéminales trop plei„nes! Toute l'œconomie des deux ſubſtances en eſt boule„verſée. Un coup violent ſur la tête jette l'Ame la plus fer„me en Apoplexie. Elle ne peut pas plus s'empêcher de „voir jaune dans l'Ictère, que le Soleil rouge, au travers du „verre ainſi coloré, fait exprès pour pouvoir impunément re„garder ce bel Aſtre. Enfin, ſi telle eſt l'abſolüe néceſſité des

„ſens,

„sens, du Cerveau, de telle ou telle autre disposition Physique,
„pour produire les Idées liées à cet arrangement d'Organes;
„si ce qui bouleverse la Circulation & le Cerveau, bouleverse
„l'Ame *quant & quant*, comme dit Montagne; pourquoi re-
„courir à un Etre, qui paroit *de raison*, pour expliquer ce qui
„est inexplicable hors du Matérialisme? &c.

Rien de plus aisé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous dise? Vous savez déjà tout le mistère. Telle est l'union de l'Ame & du Corps, & nous sommes ainsi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un seul mot.

Mais le moyen de ne pas s'écrier avec St. Paul, *O Altitudo!* à la vûe de tant d'incompréhensibles merveilles! L'Ame ne participe en rien de la Nature du Corps, ni le Corps, de l'Essence de l'Ame; ils ne se touchent en aucun point; ils ne se poussent & ne s'affectent par aucun mouvement; & cependant la tristesse de l'Ame flétrit les charmes du corps, & l'ulcère au poumon ôte la gayété de l'Esprit. Compagnons invisibles & inséparables, ils sont toûjours ensemble, ou sains, ou malades. Mais peut-on être sain dans un lieu pestiferé? Peut-on être fort dans les langueurs? N'est-il pas naturel que l'Ame, qui ne fait rien que par le Ministère des sens, se ressente de leurs plaisirs, & partage leurs calamités?

Mais l'Ame que la volupté paroit avoir absorbée, ne lui céde, ne disparoit que pour un tems; elle ne s'étoit éclipsée en quelque sorte, que pour reparoitre, plus ou moins brillante, selon la modération avec laquelle on s'est livré à l'amour. La même chose s'observe dans l'Apoplexie, où tantôt l'Ame

qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée, reparoit, comme le soleil sur l'horizon, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvüe de mémoire & de sagacité, souvent imbécille. Mais alors qu'est-ce autre chose qu'un foible Pinçon, qui a pensé être écrasé dans sa cage; ou qui pressé dans un passage étroit, y a laissé ses plus belles plumes.

Les bornes de l'empire de la volonté étant en raison de l'état du Corps, est-il surprenant que les Organes n'entendent plus, pour ainsi dire, la voix de leur Souveraine, lorsque les chemins de communication sont rompus? Si vous exigez de mon Ame qu'elle léve mon bras, lorsque le *Deltoïde* ne reçoit plus le sang artériel ou le suc nerveux, exigez donc aussi qu'elle fasse marcher droit un boiteux.

Quoique les Organes les plus soumis à la volonté, lui deviennent nécessairement rebelles, quand les conditions de l'obéïssance viennent à manquer, l'Ame s'accoutume cependant peu à peu à cette résistance & à cette immobilité des parties; & si elle est sage, elle se console aisément de la perte d'un Sceptre qu'elle n'avoit que conditionellement.

Rien ne releve tant la dignité & la noblesse de l'Ame, que de voir sa force & sa puissance dans un Corps impuissant & perclus. La volonté, la présence d'Esprit, le sang froid, la liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nüages que forment les maladies, les passions, ou l'adversité? Quelle gayété dans Scarron! Quel courage dans ces Ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles! Au

lieu

lieu de succomber au chagrin qui tüe les autres; chez elles, la raison a bientôt fait l'ouvrage du tems.

Si la volonté est esclave, c'est moins du Corps que de la Raison; mais elle ne subit ce joug, que pour faire honneur à nôtre histoire, & relever la grandeur & la Majesté de l'Homme.

La Volonté qui commande à tant d'Organes, est en effet quelquefois soumise elle même à la raison, qui lui fait haïr en Mère sage, ce qu'elle désiroit en fille indiscréte.

Quoi de plus beau, que de voir cette puissante Maîtresse, qui semble tenir l'Homme & tous les Animaux par la bride, en reconnoitre une à son tour, plus despotique encore & bien plus sage: car c'est elle qui, comme un autre Mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regets & les remords, a la suite de la volupté, & lui fait sentir comme d'un seul regard tout le danger, le vice, ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

O Animaux! quoique je sois ici vôtre Apologiste, que je vous trouve inférieurs & subordonnés à l'Espéce humaine? Soumis à une fatalité Stoïque, vôtre Instinct n'a point été redressé, comme le nôtre, changé en raison, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toûjours ce qu'une fois vous avez voulu. Fidèles & constans, vous avez toûjours, posées les mêmes circonstances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaisent. C'est qu'un vil plaisir détermine tous vos sentimens, vôtre Ame n'aiant point été élevée à la connoissance de ces heureux principes, qui font rougir les gens bien nés, non seulement d'une volupté, mais d'un

désir, ou même du moindre appétit qui les flate: C'est que vous n'avés pas la plus légère Idée de cette vertu, qui *tiroit* si joliment *l'oreille* de Seneque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, sans le savoir, des coups de piés à la mère qui le porte & le nourrit, nôtre Ame ne regimbe pas moins dans sa Matrice, avec une agréable *conscience*, contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'Instinct des Animaux & le Raison humaine? C'est que nous pouvons juger des choses en elles-mêmes; leur Essence & leur mérite nous sont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, esclaves & dupes de leurs illusions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que sur un rapport, que le Père Malebranche a décidé toujours trompeur. Comment seroient-elles capables de sentir ce singulier prurit de l'Amour propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous éleve au faîte de l'Art sur les débris de la Nature? Ce sont de vraies machines, bornées à suivre pas à pas cette Nature, dont le torrent les entraine irrésistiblement, semblables à de legères chaloupes sans pilote & sans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne sont point susceptibles, elles sont dépourvües de ce rafinement d'Esprit & de Raison, qui nous fait orgueilleusement fuïr & haïr ce que nôtre volonté eût naturellement cherché & desiré; qui nous fait siffler & dédaigner ce qu'applaudit & appéte toute la Nature.

Je me suis livré d'autant plus volontiers à ces réfléxions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les Animaux au

niveau

nîveau de l'Homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'est avec moins de dégrés; en sorte que je n'accorde volontiers que les Animaux montent avec plus de sûreté & d'un pas plus ferme, que pour nier qu'ils s'élevent aussi haut que nous. Telle est aussi l'opinion de l'Auteur de *l'Homme Plante*, que Tralles propose si plaisamment, comme un Modéle de sagesse & de jugement, à l'Auteur de *l'Homme Machine; tout Esprit*, selon lui, *mais souvent sans jugement & sans raisonnement, battant métaphoriquement la campagne, sans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous suffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la supériorité de l'Homme; vous voulez que je vous dise ce que c'est que cette Ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles spermatiques, & que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des Animaux. Ah! si je connoissois aussi bien leur Essence, que celle de la pluspart des Docteurs qui en traitent! Je ne vous la définirois pas, je vous la dessinerois d'après nature. Mais hélas! mon Ame ne se connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoitroit l'organe qui lui procure le plaisir du spectacle enchanteur de l'Univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle Idée se forger de ce qu'on ne peut se représenter, faute d'image sensible! Pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abstraction des points d'une couleur qui en soit différente; ce qui se fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle est plus tranchante comme lorsque j'imagine des cartes sur un tapis verd. De là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas

comme nous besoin d'imagination, pour combiner. De là vient que nous prononçons sans cesse, tous Philosophes que nous sommes, tant de noms dont nous n'avons aucune Idée; tels sont ceux de substance, de supôt, de sujet, (*substratum*,) & autres sur lesquels on s'accorde si peu, que les uns prennent pour Substance, pour Nature, Etre, ou Essence, ce que les autres ne prennent que pour Attribut, ou Mode. *Non semper calamo ludimus.* Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoiqu'il en soit, pour revenir à nos moutons, plus j'examine ce qui se passe dans les Animaux, plus je me persuade qu'ils pourroient bien avoir deux Ames; l'une par la quelle ils sentent, l'autre par laquelle ils pensent. Ce seroit trop simplifier les choses, que d'en rien rabattre. Je sai que Willis qui les a si adroitement fabriquées, ou mises en oeuvre, s'est très bien passé de la dernière, (de la plus belle trempe cependant,) pour expliquer non seulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos Idées: La raison en est que ces deux Ames, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule en effet, de manière qu'il n'est pas surprenant qu'elles se ressemblent plus parfaitement que les deux *Sosies* de Molière, ou les *Menechmes* de Renard.

Mais ici tout est plein de prodiges; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque coté qu'on regarde. Quoique l'Ame sensitive & l'Ame raisonnable ne fassent qu'une seule & méme substance, plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente selon les corps qu'elle habite, cependant la sensation qui appartient à la première, & la raison qui est le fruit de la secon-

ſeconde, ſont, à ce que dit Tralles, abſolument différentes l'une de l'autre. *Riſum teneatis amici.*

Prouvons plus que jamais que l'Ame des Animaux eſt éloignée de celle de l'Homme *toto Cœlo.* L'une ne ſemble occupée que de ce qui peut nourrir ſon corps; l'autre peut s'élever au ſublime du ſtyle & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'Anneau de Saturne, ou comme des Etoiles de la dernière grandeur: celle-ci eſt un vrai Soleil, éclairant l'Univers, ſans ſe conſumer; Soleil de juſtice & d'équité, dont la vérité & la vertu ſont l'éternel aliment. L'Ame humaine ſe montre parmi les Animales, comme un Chêne parmi de foibles arbriſſeaux, ou plutôt comme un Homme qui penſe, toûjours neuf, toujours créateur, parmi ces Gens à mémoire, vils copiſtes, éternels Echos du Parnaſſe, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lû ou vû; ou parmi ces Pédans, dont la fade & ſtérile érudition ſe perd dans un fumier de citations.

Quelle merveilleuſe docilité n'avons-nous pas? Quelle étonnante aptitude aux ſçiences! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire; & dix ans encore ſuffiſent au dévelopement de la Raiſon. Il n'y a que le dépouïllement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reſte de la vie.

Quelle différence de l'Homme aux Animaux! Leur inſtinct eſt trop précoce, c'eſt un fruit qui ne peut jamais meurir; Ils ont en venant au monde presque tout l'eſprit qu'ils ont dans la force de l'âge; enfin ils n'ont point les organes de la parole: & quand ils les auroient, quel parti pour-

roient-

roient-ils en tirer, puisque les plus ſpirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne prononcent que des ſons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toûjours, comme nous parlons ſouvent, ſans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du Chevalier Temple, que je ne puis voir ſans rire aggrégé à l'Humanité, par un Métaphyſicien qui croyoit à peine en Dieu.

Mais ſoyons juſtes & impartiaux, & jugeons des Animaux, comme des Hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me perſuadera pas qu'une telle taciturnité ſoit de l'Eſprit, mais auſſi je ne pourrois être ſûr qu'ils en manquent. Les Animaux ne feroient-ils point de même des gens ſpéculatifs, plus Raiſonnables que Raiſonneurs, & aimant beaucoup mieux ſe taire, que de dire une ſotiſe? Songeons que le plaiſir, le bien-être, leur propre conſervation eſt le but conſtant où tendent tous les reſſorts de leur Machine. Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonſpection dont ils ſont capables. Je ne ſai donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un thréſor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les penſées qui leur paſſent par la tête. Ce qu'il y a ſeulement de ſûr, c'eſt que ſi le langage des Animaux eſt ſans Idées, plus heureux en cela, non que les ſots, mais que bien des gens d'Eſprit, leur conduite ne lui reſſemble pas. Nous faiſons le matin, pour ainſi dire, une *toilette d'Eſprit*, pour briller dans les feſtins & dans les Cercles, & le ſoir nous faiſons une démarche, dont nous nous repentons ſouvent toute nôtre vie. L'Homme, Animal

Imagi-

Imaginatif, ſeroit-il donc plus fait pour avoir de l'Eſprit, que de la Raiſon?

Passons maintenant à la diverſité des Ames dans chaque Genre, dans chaque Eſpece, dans chaque individu; partout là, cette diverſité ſe manifeſte clairement tant chez les Brutes, que chez nous. En effet les Ames n'ont pas toutes la même extraction, ni les mémes talens: Peu de nobleſſe, beaucoup de roture; beaucoup de baſſeſſe, peu de dignité & de grandeur; voilà ce qui ſe remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle des Ames dans chaque Eſpéce, parce que l'Anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites! mais par la raiſon même qu'on n'obſerveroit aucune variété (ce qui n'eſt pas,) dans les Cerveaux du Singe, du Bœuf, de l'Ane, du Chien, du Chat &c., plus les Ames de ces Animeux différent par leurs facultés, & plus il s'enſuit qu'elles ne ſont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du-moins, ſi la même farine a été emploiée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la doſe ou la qualité du levain n'a point été partout préciſement la même. Pardon, Tralles, ſi je parle métaphoriquement; je vois que c'eſt une lumière qui ne ſe réfléchit point jusqu'aux Commentateurs.

Prenez parmi tous les Animaux ceux qui doivent avoir le plus d'Eſprit, ſelon Mr. Arlet, Médecin de Montpellier, qui a pouſſé plus loin que perſonne l'Anatomie comparée du Cerveau; & je doute que ſur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux Echecs que le Singe dont parle Pline, ou auſſi bien de la Guitarre, que celui dont la Motte le Vayer

fait mention, pour l'avoir vû dans Paris. On n'exige pas qu'ils en joüent aussi longtems que Tralles, les plus beaux talens ennuyent enfin.

Nous n'avons pas tous la même industrie, la même docilité, ni la méme pénétration. De là, la rareté du génie & la diversité des talens dans toute l'étendüe du même Régne. Mais si deux Animaux aussi bien instruits & aussi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrés, il est évident qu'il y a dans les Ames, comme dans les Corps, une variété essentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes succés, si leurs Ames étoient précisement les mêmes. Certes nous serions témoins de bien d'autres prodiges, si l'excellence de la construction & de l'éducation suffisoit pour les opérer; & ceux qui sont chargés de la derniére, n'auroient pas si souvent à se plaindre de la premiére. Les Esprits les mieux cultivés souvent restent loin en arrière, tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, se distinguent, & font, comme en joüant, l'admiration des connoisseurs. Le Maitre retire alors un honneur dû tout entier à la Nature.

En général les Esprits vifs ont beau jeu, ils font bien du chemin en peu de tems, & cela est vrai partout.

Poussons plus loin la considération de la diversité des Ames, & ne restraignons point aux Bêtes par orgueil, les richesses & la magnificence du Créateur.

Quand on considére tout le manége de certains végétaux, comme ils se placent, se présentent, s'entortillent aux plantes voisines, pour la conservation & la multiplication réciproque

proque, on n'ose blamer les Anciens d'avoir libéralement accordé aux Végétaux une sorte d'Instinct, qui leur suggère les moyens les plus propres pour se conserver & perpétuer leur espéce, C'est aussi ce que n'ont osé faire quelques savans Botanistes. Pourquoi donc refuser à ces pauvres Plantes ce qui leur est donné par des Gens qui doivent les connoitre, puisque ordinairement ils ne connoissent qu'elles?

Non seulement les Plantes ont une Ame, & une Ame de leur fabrique, comme tous les Corps dont les opérations régulières nous étonnent; mais il y a une vraie différence dans les Ames Végétales, ainsi que dans la double classe des Ames Animales, Celui qui nie l'existence des Ames Végétales, n'a qu'à nier aussi celle des Léthargiques.

Les différences essentielles dont il s'agit ici, s'observent & sont plus ou moins grandes dans les Individus de chaque espéce. Rélatives aussi dans chaque genre & d'une espéce à l'autre, elles sont si exactement graduées, qu'un Auteur dont l'autorité ne peut être suspecte, car c'est un Ministre du St. Evangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'Ame humaine est à celle des Bêtes, ce que l'Ame des Anges est à la nôtre. Ainsi, pour laisser *l'Ame du monde,* Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les Alchymistes & les anciens Hébreux, regardant toutes les substances célestes qui l'environnent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un Ange se croit de l'Esprit, tout Ange qu'il est; comme Voltaire, en lisant les jugemens de l'Abbé des Fontaines & les Vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Aristarque, & l'autre en Poëte.

Qui pourroit nombrer la multitude immenſe des Ames intermédiaires, qui ſe trouvent entre celles des plus ſimples Végétaux, & l'Homme de Génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété, ſur celle des Corps; & je ne crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.

S'il y a de l'imbécilité dans l'Eſpéce humaine, & de l'Eſprit parmi les Animaux; ſi dans le Régne Végétal le bon grain n'eſt point ſans yvraie, le régne minéral n'eſt pas moins mêlé, pas moins bigaré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feüille d'arbre, pas un grain de ſable qui ſe reſſemble, & que chaque Corps a, pour ainſi dire, ſa Phyſionomie, il n'eſt point de minéral qui n'ait la ſienne, & ne ſe diſtingue par quelque choſe de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'eſt pur dans l'Univers, ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux Métaux?

Mais que dirons-nous de cette action par laquelle certains Foſſiles ſe cherchent & s'attirent pour former, en s'uniſſant à leurs ſemblables, les maſſes les plus homogènes qu'il eſt poſſible; & certains ſe repouſſent, & ſemblent ne pouvoir ſe ſouffrir. Qu'on ſe moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *Sympathie* & de l'*Antipathie*; elles ſont ici fortement marquées; les principes ſimilaires & hétérogènes ſemblent les faire naitre à chaque inſtant. Enfin n'y auroit-il point de Minéraux Paraſites? L'Analogie ſeroit-elle concluante? Cette eſpéce n'eſt pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas diſpoſé après cela, à accorder une

une Ame, quoique du dernier ordre, à des Corps qui croissent & décroissent, suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres Régnes.

Tout est donc plein d'Ames dans l'Univers. Il n'y a pas jusqu'aux huitres qui ne soient attachées aux Rochers pour mieux passer leur vie, selon Mr. de Réaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilière dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits Animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendüe depuis le bout des doits jusqu'à l'Ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les Nerfs, préfereroient-ils cette dernière Hypothèse?

Mais, dit-on, les Pierres, les Rochers, les Métaux &c., ne paroissent point sentir! Donc ces Corps ne sentent point. Belle conséquence! Dans l'Apoplexie parfaite, le Cerveau & tous les Nerfs brulés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou: l'Ame y est encore cependant; ce *bel oiseau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hazard dans les Corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un Apoplectique? Les *Monades* ont des *perceptions secretes*, dont la Nature a fait confidence aux Leibnitziens.

Je n'ai rien négligé, me semble, pour prouver ma Thèse, si ce n'est l'histoire tant de fois répetée de ces Opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrans scrutateurs de la Nature dont la Terre est couverte . . . Mais je

me trompe, le plus ſolide Arcboutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les Sillogismes & les Argumens, dont les *Spiritualiſtes* ſe ſervent pour prouver que la matière eſt incapable de penſer. J'en demande pardon aux gens d'eſprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos Frères ne ſont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injuſtement dépouïllés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les Animaux avoient une Ame, & une Ame immatérielle? Or c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avoüe que cette frappante Analogie qui ſe montre de toutes parts entre les Animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette conſolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions nous, hélas! nous autres bonnes Gens, qui en naisſant, voulons bien naitre, mais qui en mourant, ne voulons point mourir?

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque ſecat res.

F I N.



DER-

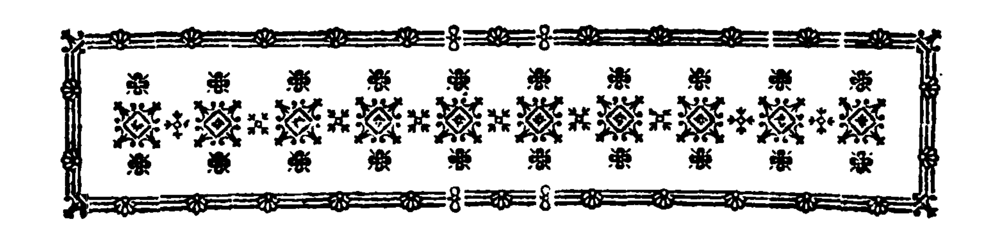
DERNIER
MEMOIRE
POUR SERVIR
À
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
L'HOMME.

SYSTÊ-

SYSTÊME D'EPICURE.

Quam misera Animalium superbissimi origo!

Pline.



SYSTÊME D'EPICURE.

I.

Lorsque je lis dans Virgile, *Georg.* L. 2.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas!

je demande, *quis potuit?* Non, les aîles de nôtre Génie ne peuvent nous élever jusqu'à la connoiſſance des cauſes. Le plus ignorant des Hommes eſt auſſi éclairé à cet égard, que le plus grand Philoſophe. Nous voions tous les objets, tous ce qui ſe paſſe dans l'Univers, comme une belle Décoration d'Opera, dont nous n'apeercevonsni les cordes, ni les contrepoids. Dans tous les Corps, comme dans le notre, les premiers reſſorts nous ſont cachés, & le ſeront vraiſemblablement toujours. Il eſt facile de ſe conſoler d'être privés d'une Science qui ne nous rendroit, ni meilleurs, ni plus heureux.

II.

Je ne puis voir ces Enfans qui avec une Pipe & du Savon

battu dans de l'eau, s'amuſent à faire ces belles veſſies colorées, que le ſoufle dilate ſi prodigieuſement, ſans les comparer à la Nature. Il me ſemble qu'elle prend comme eux, ſans y ſonger, les moiens les plus ſimples pour opérer. Il eſt vrai qu'elle ne ſe met pas plus en dépenſe, pour donner à la Terre un Prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de boüe, une goute de morve, forme l'homme & l'inſecte; & la plus petite portion de mouvement a ſuffi pour faire jouër la Machine du Monde.

III.

Les merveilles de tous les Régnes, comme parlent les Chymiſtes, toutes ces choſes que nous admirons, qui nous étonnent ſi fort, ont été produites, pour ainſi dire, à peu près par le même mêlange d'eau & de ſavon, & comme par la Pipe de nos Enfans.

IV.

Comment *prendre la Nature ſur le fait?* Elle ne s'y eſt jamais priſe elle-même. Dénuée de connoiſſance & de ſentiment, elle fait de la ſoye, comme le *Bourgeois Gentilhomme* fait de la Proſe, ſans le ſavoir: auſſi aveugle, lorsqu'elle donne la vie; qu'innocente, lorsqu'elle la détruit.

V.

Les Phyſiciens regardent l'Air, comme le cahos univerſel de tous les corps. On peut dire qu'il n'eſt presque qu'une Eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils ſont plus légers qu'elle. Lorsque le ſoutien de cette eau, ce reſſort inconnu par lequel nous vivons, & qui conſtitüe, ou eſt lui même l'Air proprement dit, lors, dis-je, que ce reſſort n'a plus la

force

force de porter les graines disperſées dans toute l'Atmoſphère, elles tombent ſur la Terre par leur propre poids; ou elles ſont jettées çà & là par les vents ſur ſa ſurface. De là toutes ces productions végétales, qui couvrent ſouvent tout à coup les foſſés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étoient, il y a peu de tems, ſans herbe & ſans verdure.

VI.

Que de chenilles & autres inſectes viennent auſſi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre ſur nos jardins! D'où viennent-ils, ſi ce n'eſt de l'air?

VII.

Il y a donc dans l'air des graines ou ſemences, tant animales, que végétales; il y en a eu, & il y en aura toujours. Chaque individu attire à ſoi celles de ſon Eſpéce, ou celles qui lui ſont propres; à moins qu'on n'aime mieux que ces ſemences aillent chercher les corps où elles peuvent mûrir, germer, & ſe développer.

VIII.

Leur première matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles ſe vivifient davantage dans leur ſeconde matrice, j'entens les vaiſſeaux ſpermatiques, les Teſticules, les véſicules ſéminales; & cela, par les chaleurs, les frottemens, la ſtagnation d'un grand nombre d'années; car on ſait que ce n'eſt qu'à l'âge de puberté, & par conſéquent après une longue digeſtion dans le corps du mâle, que les Semences viriles deviennent propres à la génération. Leur troiſiéme & dernière matrice, eſt celle de la femelle, où l'oeuf fécondé, deſcendu de l'ovaire par les Trompes de Fal-

lope, eſt en quelque ſorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

IX.

Les mêmes ſemences qui produiſent tant de ſortes d'*Animalcules*, dans les fluides expoſés à l'air, & qui paſſent auſſi aiſément dans le mâle, par les organes de la reſpiration & de la déglutition; que du mâle, ſous une forme enfin viſible, dans la femelle, par le vagin; ces ſemences, dis-je, qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus*, ſuppoſent-elles qu'il y eut toujours des Hommes, des hommes faits, & de l'un, & de l'autre Sexe?

X.

Si les Hommes n'ont pas toujours exiſté, tels que nous les voions aujourd'hui, (eh! le moyen de croire qu'ils ſoient venus au monde, grands, comme père & mère, & fort en état de procréer leurs ſemblables!) il faut que la Terre ait ſervi d'*uterus* à l'Homme; qu'elle ait ouvert ſon ſein aux germes humains, déjà préparés, pour que ce ſuperbe Animal, poſées certaines loix, en pût éclore. Pourquoi, je vous le demande, Anti-Epicuriens modernes, pourquoi la Terre, cette commune Mère & nourrice de tous les corps, auroit-elle refuſé aux graines animales, ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils, les plus inutiles, les plus pernicieux? Ils trouvent toujours ſes entrailles fécondes; & cette matrice n'a rien au fond de plus ſurprénant que celle de la femme.

XI.

Mais la Terre n'eſt plus le berceau de l'Humanité! On ne l'a voit point produire d'Hommes! Ne lui reprochons point

point ſa ſtérilité actuelle; elle a fait ſa portée de ce coté là. Vne vieille Poule ne pond plus: une vieille femme ne fait plus d'enfans; c'eſt à peu près la réponſe que Lucrece fait à cette objection.

XII.

Je ſens tout l'embarras que produit une pareille origine, & combien il eſt difficile de l'éluder. Mais comme on ne peut ſe tirer ici d'une conjecture auſſi hardie, que par d'autres, en voici que je ſoumets au jugement des Philoſophes.

XIII.

Les prémières Générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'Eſophage aura manqué; là l'Eſtomac, la Vulve, les Inteſtins &c. Il eſt évident que les ſeuls Animaux qui auront pû vivre, ſe conſerver, & perpétuer leur eſpéce, auront été ceux qui ſe ſeront trouvés munis de toutes les Piéces néceſſaires à la génération, & auxquels en un mot aucune partie eſſentielle n'aura manqué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une néceſſité abſolüe, ſeront morts, ou peu de tems après leur naiſſance, ou du moins ſans ſe reproduire. La Perfection n'a pas plus été l'ouvrage d'un jour pour la Nature, que pour l'Art.

XIV.

J'ai vû cette a) femme ſans ſexe, animal indéfiniſſable, tout à fait châtré dans le ſein maternel. Elle n'avoit ni Motte, ni Clitoris, ni Tetons, ni Vulve, ni grandes Levres, ni Vagin, ni Matrice, ni Régles; & en voici la preuve. On touchoit par l'Anus la Sonde introduite par l'urètre; le Biſtouri profondément

a) On en a-déja parlé dans *L'homme machine.*

ment introduit à l'endroit où eſt toujours la grande fente dans les femmes, ne perçoit que des graiſſes & des chairs peu vaſculeuſes qui donnoient peu de ſang: il fallut renoncer au projet de lui faire une Vulve, & la démarier après dix ans de mariage avec un Païſan auſſi imbécille qu'elle, qui n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'inſtruire ſa femme de ce qui lui manquoit. Il croioit bonnement que la voie des Selles étoit celle de la Génération, & il agiſſoit en conſéquence, aimant fort ſa femme qui l'aimoit auſſi beaucoup, & étoit très fachée que ſon ſecret eût été découvert. Mr. le Comte d'Erouville, Lieutenant Général, tous les Medecins & Chirurgiens de Gand, ont vû cette femme manquée, & en ont dreſſé un Procés verbal. Elle étoit abſolument dépourvüe de tout ſentiment du plaiſir vénérien; on avoit beau chatouiller le ſiége du Clitoris abſent, il n'en reſultoit aucune ſenſation agréable. Sa Gorge ne s'enfloit en aucun tems.

XV.

Or ſi aujourd'hui même, la Nature s'endort jusqu'à ce point; ſi elle eſt capable d'une ſi étonnante erreur, combien de ſemblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquens! Une diſtraction auſſi conſidérable, pour le dire ainſi, un oubli auſſi ſingulier, auſſi extraordinaire, rend, me ſemble, raiſon de tous ceux où la Nature a dû néceſſairement tomber dans ces tems reculés, dont les générations étoient incertaines, difficiles, mal établies, & plutôt des eſſais, que des coups de Maitre.

XVI.

Par quelle infinité de combinaiſons il a fallu que la matière ait paſſé, ayant que d'arriver à celle-là ſeule, de laquelle pou-

pouvoit résulter un Animal parfait! Par combien d'autres, avant que les générations soient parvenuës au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui!

XVII.

Par une conséquence naturelle, ceux-là seuls auront eu la faculté de voir, d'entendre &c, à qui d'heureuses combinaisons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

XVIII.

Les Elémens de la Matière, à force de s'agiter & de se mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir, soit naturel, soit artificiel. L'oeil s'est trouvé le miroir des objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La Nature n'a pas plus songé à faire l'oeil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple Bergère. L'eau s'est trouvée propre à renvoier les images; la Bergère y a vû avec plaisir son joli minois. C'est la pensée de l'Auteur de l'*Homme Machine*.

XIX.

N'y a-t-il pas eu un Peintre, qui ne pouvant représenter à son gré un Cheval écumant, réussit admirablement, fit la plus belle écume, en jettant de dépit son Pinceau sur la toile?

Le hazard va souvent plus loin que la Prudence.

XX.

Tout ce que les Medecins & les Physiciens ont écrit sur l'usage des Parties des Corps animés, m'a toujours paru sans fondement. Tous leurs raisonnemens sur les causes finales sont si frivoles, qu'il faut que Lucrece ait été aussi mauvais Physicien, que grand Poëte, pour les refuter aussi mal.

XXI.

Les yeux se sont faits, comme la vüe, ou l'ouïe se perd & se recouvre; comme tel corps réfléchit le son, ou la lumière. Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la construction de l'œil, ou de l'oreille, que dans la fabrique d'un Echo.

XXII.

S'il y a un grain de poussière dans le Canal d'Eustachi, on n'entend point; si les Artères de Ridley dans la Rétine, gonflées de sang, ont usurpé une partie du siége qui attend les Raions de lumière, on voit des mouches voler. Si le nerf optique est obstrué, les yeux sont clairs & ne voient point. Un rien dérange l'Optique de la Nature, qu'elle n'a par conséquent pas trouvée tout d'un coup.

XXIII.

Les Tâtonnemens de l'Art pour imiter la Nature, font juger des siens propres.

XXIV.

Tous les yeux, dit-on, sont optiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement! Comment sait-on cela? Parce qu'on a observé la Nature; on a été fort étonné de voir ses productions si égales, & même si supérieures à l'art: on n'a pû s'empêcher de lui supposer quelque but, ou des vües éclairées. La Nature a donc été avant l'art, il s'est formé sur ses traces; il en est venu, comme un fils vient de sa mère. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes priviléges, qu'un arrangement fait exprés avec toute l'industrie possible, a valu à cette commune mère, un honneur que méritent les seules loix du mouvement.

XXV.

XXV.

L'Homme, cet Animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier, plus indiſſoluble, que de ne pas accumuler queſtions ſur queſtions, dout la dernière rend toujours le problême plus difficile. Si tous les corps ſont mus par le feu, qui lui donne ſon mouvement? L'Ether. Qui le donne à l'Ether? D * * * a raiſon; notre Philoſophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

XXVI.

Prenons les choſes pour ce qu'elles nous ſemblent; regardons tout autour de nous, cette circonſpection n'eſt pas ſans plaiſir, le Spectacle eſt enchanteur; aſſiſtons y, en l'admirant, mais ſans cette vaine démangeaiſon de tout concevoir; ſans être tourmentés par une curioſité toujours ſuperflüe, quand les ſens ne la partagent pas avec l'eſprit.

XXVII.

Comme, poſeés certains loix Phyſiques, il n'étoit pas poſſible que la mer n'eût ſon flux & ſon reflux, de même certaines loix du mouvement ayant exiſté, elles ont formé des yeux qui ont vû, des oreilles qui ont entendu, des nerfs qui ont ſenti, une langue tantôt capable & tantôt incapable de parler, ſuivant ſon organiſation; enfin elles ont fabriqué le Viſcère de la Penſée. La Nature a fait dans la machine de l'Homme, une autre machine qui s'eſt trouvée propre à retenir les idées & à en faire de nouvelles, comme dans la femme, cette matrice, qui d'une goute de liqueur fait un enfant. Ayant fait, ſans voir, des yeux qui voient, elle a fait ſans penſer, une machine qui penſe. Quand on voit un peu de morve produire

duire une créature vivante, pleine d'esprit & de beauté, capable de s'élever au sublime du style, des mœurs, de la volupté, peut-on être surpris qu'une peu de cervelle de plus ou de moins, constitüe le génie, ou l'imbécillité?

XXVIII.

La faculté de penser n'ayant pas une autre source, que celle de voir, d'entendre, de parler, de se reproduire, je ne vois pas quelle absurdité il y auroit à faire venir un Etre intelligent d'une Cause aveugle. Combien d'Enfans extrémement spirituels, dont les père & mère sont parfaitement stupides & imbécilles!

XXIX.

Mais ô bon Dieu! Dans quels vils insectes n'y a-t-il pas à peu prés autant d'Esprit, que dans ceux qui passent une vie doctement puérile à les observer! Dans quels Animaux les plus inutiles, les plus vénimeux, les plus féroces, & dont on ne peut trop purger la Terre, ne brille pas quelque raion d'intelligence? Supposerons-nous une Cause éclairée, qui donne aux uns un Etre si facile à détruire par les autres; & qui a tellement tout confondu, qu'on ne peut, qu'à force d'expériences fortuites, distinguer le poison de l'Antidote, ni tout ce qui est à rechercher, de ce qui est à füir? Il me semble, dans l'extrême désordre où sont les choses, qu'il y a une sorte d'impiété à ne pas tout rejetter sur l'aveuglement de la Nature. Elle seule peut en effet innocemment nuire & servir.

XXX.

Elle se joüe davantage de nôtre raison, en nous faisant porter plus loin une vüe orgueilleuse, que ceux qui s'amusoient

ſoient à preſſer le cerveau de ce Pauvre qui demandoit à Paris l'aumône dans ſon crâne, ne ſe joüoient de la ſienne.

XXXI.

Laiſſons là

Cette fière raiſon, dont on fait tant de bruit.

Pour la détruire, il n'eſt pas beſoin de recourir au délire, à la fiévre, à la rage, à tout miasme empoiſonné, introduit dans les veines par la plus petite ſorte d'inoculation;

Un peu de vin la trouble, un Enfant la ſéduit.

A force de Raiſon, on parvient à faire peu de cas de la Raiſon. C'eſt un Reſſort qui ſe détraque, comme un autre, & même plus facilement.

XXXII.

Tous les Animaux, & l'homme par conſéquent, qu'aucun Sage ne s'aviſa jamais de ſouſtraire à leur Catégorie, ſeroient-ils véritablement fils de la Terre, comme la Fable le dit des Géans? La Mer couvrant peut-être originairement la ſurface de nôtre Globe, n'auroit-elle point été elle-même le berçeau flottant de tous les Etres éternellement enfermés dans ſon ſein? C'eſt le ſyſtême de l'auteur de *Telliamed*, qui revient à peu prés à celui de Lucrece; car toujours faudroit-il que la mer, abſorbée par les pores de la Terre, conſumée peu à peu par la chaleur du Soleil & le laps infini des temps, eût été forcée, en ſe retirant, de laiſſer l'œuf humain, comme elle fait quelque fois le poiſſon, à ſec ſur le rivage. Moyennant quoi, ſans autre incubation que celle du Soleil, l'homme & tout autre animal ſeroient ſortis de leur coque, comme certains écloſent encore aujourd'hui dans les païs chauds, &

comme font aussi les Poulets dans un fumier chaud par l'art des Physiciens.

XXXIII.

Quoiqu'il en soit, il est probable que les animaux, entant que moins parfaits que l'homme, auront pû être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux; car tout leur *Régne* n'est, à dire vrai, qu'un composé de differens singes plus ou moins adroits, à la tête desquels Pope a mis Newton. La *postériorité* de la naissance, ou du dévelopement de la structure contenüe dans le germe de l'homme, n'auroit rien de si surprénant. Par la raison qu'il faudroit plus de tems pour faire un homme, ou un animal doué de tous ses membres & de toutes ses facultés, que pour en faire un imparfait & tronqué, il en faudroit aussi davantage pour donne l'être à un Homme, que pour faire éclore un Animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des Brutes, pour expliquer la précocité de leur instinct, mais pour rendre raison de l'imperfection de leur espéce.

XXXIV.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impossible à un fœtus humain, sorti d'un œuf enraciné dans la Terre, de trouver les moiens de vivre. En quelque endroit de ce Globe, & de quelque manière que la Terre ait accouché de l'Homme, les premiers ont dû se nourrir de ce que la Terre produisoit d'elle même & sans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens Historiens & Naturalistes. Croiez-vous que le premier nouveau né ait trouvé un Téton, ou un Ruisseau de lait tout prêt pour sa subsistance?

XXXV.

L'Homme nourri des sucs vigoureux de la Terre, durant tout son état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuste qu'à présent qu'il est énervé par une suite infinie de générations molles & délicates; en conséquence il pouvoit participer à la précocité de l'instinct animal, qui ne semble venir que de ce que le corps des Animaux qui ont moins de tems à vivre, est plutôt formé. Dailleurs, pour joindre des secours étrangers aux ressources propres à l'Homme, les Animaux, qui, loin d'être sans pitié, en ont souvent montré dans des Spectacles barbares, plus que leurs Ordonnateurs, auront pû lui procurer de meilleurs abris, que ceux où le hazard l'aura fait naitre; le transporter, ainsi que leurs Petits, en des lieux, où il aura eu moins à soufrir des injures de l'air. Peut-être même qu'émus de compassion, à l'aspect de tant d'embarras & de langueurs, ils auront bien voulu prendre soin de l'allaiter, comme plusieurs Ecrivains qui paroissent dignes de foi, assurent que cela arrive quelquefois en Pologne: je parle de ces Ourses charitables, qui aprés avoir enlevé, dit-on, des enfans presque nouveaux-nés, laissés sur une porte par une nourrice imprudente, les ont nourris & traités avec autant d'affection & de bonté que leurs propres Petits. Or tous ces soins paternels des Animaux envers l'homme auront vraisemblablement duré, jusqu'à ce que celui-ci devenu plus grand & plus fort, ait pû se trainer à leur exemple, se retirer dans les Bois, dans des troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'Herbes comme eux. J'ajoute que si les Hommes ont jamais vêcu plus qu'aujourd'hui, ce n'est qu'à cette conduite & à cette nouriture qu'on peut raisonnablement attribuer une si étonnante *Longévité.*

XXXVI.

XXXVI.

Ceci jette, il eſt vrai, de nouvelles difficultés ſur les moiens & la facilité de perpétuer l'Eſpéce; car ſi tant d'Hommes, ſi tant d'Animaux ont eu une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, ſouvent double là; combien auront péri faute des ſecours dont je viens d'indiquer la poſſibilité! Mais que deux, ſur mille peut-être, ſe ſoient conſervés, & aient pû procréer leur ſemblable, c'eſt tout ce que je demande, ſoit dans l'hypothéſe des générations ſi difficiles à ſe perfectionner, ſoit dans celle de ces Enfans de la Terre qu'il eſt difficile d'élever; ſi impoſſible même, quand on conſidère que ceux d'aujourd'hui, auſſitôt abandonnés que mis au monde, périroient tous vraiſemblablement, ou preſque tous.

XXXVII.

Il eſt cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par néceſſité bien des choſes, que nos ſeuls uſages, plus que la raiſon même nous font croire abſolument impoſſibles. L'Auteur du *Traité de l'Ame* en a fait la curieuſe récolte. On voit que des Enfans laiſſés aſſez jeunes dans un déſert, pour avoir perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement, ni fin; ou égarés pendant bien des années dans des Forêts, inhabitées, à la ſuite d'un naufrage, ont vêcu des mêmes alimens que les bêtes, ſe ſont traînés, comme elles, au lieu de marcher droits, & ne prononçoient que des ſons inarticulés, plus ou moins horribles, au lieu d'une prononciation diſtincte, ſelon ceux des Animaux qu'ils avoient machinalement imités. L'Homme n'apporte point ſa raiſon en naiſſant; il eſt plus bête, qu'aucun Animal; mais

mais plus heureusement organisé pour avoir de la mémoire & de la docilité; si son instinct vient plus tard, ce n'est que pour se changer assez vîte en petite raison, qui, comme un corps bien nourri, se fortifie peu à peu par la culture. Laissez cet instinct en friche, la Chenille n'aura point l'honneur de devenir Papillon; l'Homme ne sera qu'un Animal comme un autre.

XXXVIII.

Celui qui a regardé l'homme, comme une Plante, & n'en a guères essentiellement fait plus d'estime, que d'un Chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle espèce, que celui qui en a fait une pure Machine. L'Homme croît dans la matrice par végétation, & son corps se dérange & se rétablit, comme une montre, soit par ses propres ressorts, dont le jeu est souvent heureux; soit par l'art de ceux qui les connoissent, non en Horlogers, (les Anatomistes,) mais en Physiciens Chymistes.

XXXIX.

Les Animaux éclos d'une germe éternel, quel qu'il ait été, venus les prémiers au monde, à force de se mêler entr'eux, ont, selon quelques Philosophes, produit ce beau monstre qu'on appelle Homme; & celui-ci à son tour par son mêlange avec les Animaux auroit fait naitre les différens peuples de l'Univers. On fait venir, dit un Auteur qui a tout pensé & n'a pas tout dit, les premiers Rois de Dannemarc du commerce d'une Chienne avec un Homme; les Péguins *se vantent* d'être issus d'un Chien & d'un femme Chinoise que le débris d'un vaisseau exposa dans leur Païs: les premiers Chinois ont, dit-on, la même origine.

LX.

La différence frappante des physionomies & des caractères des divers Peuples, aura fait imaginer ces étranges congrés, & ces bizarres Amalgames: Et en voiant un homme d'esprit mis au monde par l'opération & le bon plaisir d'un sot, on aura cru que la Génération de l'Homme par les animaux n'avoit rien de plus impossible & de plus étonnant.

XLI.

Tant de Philosophes ont soutenu l'opinion d'Epicure, que j'ai osé mêler ma foible voix à la leur; comme eux au reste, je n'ai fait qu'un Système. Ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des tems, on veut porter de présomtueux regards sur ce qui ne leur offre aucune prise; car admettez la création, ou la rejettez, c'est par tout le même mystère, par tout la même incompréhensibilité. Comment s'est formée cette Terre que j'habite? Est elle la seule Planéte habitée? D'où viens-je? Où suis je! Quelle est la nature de ce que je vois? De tous ces brillans phantômes dont j'aime l'illusion? Etois-je, avant que de n'être point? Serai-je, lorsque je ne serai plus? Quel état a précedé le sentiment de mon existence! Quel état suivra la perte de ce sentiment? C'est ce que les plus grands génies ne sauront jamais; ils battront philosophiquement la Campagne, (a) comme j'ai fait, feront sonner l'allarme aux Dévots, & ne nous apprendront rien.

XLII.

Comme la Médecine n'est le plus souvent qu'une Science de

(a) V. l'Hypothèse nouvelle & ingénieuse de Mr. de Buffon.

de Remedes dont les noms ſont admirables, la Philoſophie n'eſt de même qu'une Science de belles paroles; c'eſt un double bonheur, quand les uns guériſſent, & quand les autres ſignifient quelque choſe. Après un tel aveu, comment un tel ouvrage ſeroit-il dangereux? Il ne peut qu'humilier l'orgueil des Philoſophes & les inviter à ſe ſoumettre à la foi.

XLIII.

O! qu'un Tableau auſſi varié que celui de l'Univers & de ſes Habitans, qu'une Scène auſſi changeante & dont les décorations ſont auſſi belles, a de charmes pour un Philoſophe! Quoiqu'il ignore les premières cauſes, (& il s'en fait gloire) du coin du Parterre où il s'eſt caché; voiant ſans être vû; loin du peuple & du bruit, il aſſiſte à un Spectacle, où tout l'enchante & rien ne le ſurprend, pas même de s'y voir.

XLIV.

Il lui paroît plaiſant de vivre, plaiſant d'être le joüet de lui-même, de faire un rôle auſſi comique, & de ſe croire un Perſonnage important.

XLV.

La Raiſon pour laquelle rien n'étonne un Philoſophe, c'eſt qu'il ſait que la folie & la ſageſſe, l'inſtinct & la raiſon, la grandeur & la petiteſſe, la puérilité & le bon ſens, le vice & la vertu, ſe touchent d'auſſi près dans l'Homme, que l'Adoleſcence & l'Enfance; que *l'Eſprit Recteur* & l'huile dans les Végétaux; enfin que le pur & l'impur dans les foſſiles. L'homme dur, mais vrai, il le compare à un Caroſſe doublé d'une Etoffe précieuſe, mal ſuſpendu; le fat n'eſt à ſes yeux, qu'un Paon qui admire ſa quëue; le foible & l'inconſtant, qu'une

Girouëtte qui tourne à tout vent; l'homme violent; qu'une fusée qui s'éleve, dès qu'elle a pris feu, ou un lait bouïllant, qui passe par dessus les bords de son vase, &c.

XLVI.

Moins délicat en amitié, en amour &c., plus aisé à satisfaire & à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme & la maitresse, ne sont que de légers defauts de l'humanité; pour qui examine tout en Physicien, & le vol même, vû des mêmes yeux, est plutôt un vice, qu'un crime. Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des Hommes? C'est que je les crois sérieusement des *Machines*. Dans l'hypothèse contraire, j'en connois peu dont la société fût estimable. Le Matérialisme est l'antidote de la Misantropie.

XLVII.

On ne fait point de si sages réfléxions, sans en tirer quelque avantage pour soi même; c'est pourquoi le Philosophe, opposant à ses propres vices, la même Egide, qu'à l'adversité, n'est pas plus intérieurement déchiré par la malheureuse nécessité de ses mauvaises qualités, qu'il n'est vain & glorieux de ses bonnes. Si le hazard a voulu qu'il fût aussi bien organisé que la Société peut, & que chaque homme raisonnable doit le souhaiter, le Philosophe s'en félicitera, & même s'en réjouïra, mais sans suffisance & sans présomtion. Par la raison contraire, comme il ne s'est pas fait lui-même, si les ressorts de sa Machine jouënt mal, il en est fâché, il en gémit en qualité de bon Citoyen; comme Philosophe, il ne s'en croit point responsable. Trop éclairé pour se trouver coupable de pensées & d'actions, qui naissent & se font malgré lui; soupirant

sur

ſur la funeſte condition de l'homme, il ne ſe laiſſe pas ronger par ces Bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la Nature ne porta jamais.

XLVIII.

Nous ſommes dans ſes mains, comme une Bendule dans celles d'un Horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne ſommes pas plus criminels, en ſuivant l'impreſſion des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'eſt de ſes inondations, & la Mer de ſes ravages.

XLIX

Après avoir parlé de l'Origine des Animaux, je ferai quelques réfléxions ſur la Mort; elles ſeront ſuivies de quelques autres ſur la Vie & la Volupté. Les unes & les autres ſont proprement un *Projet de Vie & de Mort*, digne de couronner un Syſtême Epicurien.

L.

La tranſition de la Vie à la Mort, n'eſt pas plus violente, que ſon paſſage. L'intervalle qui les ſépare, n'eſt qu'un point, ſoit par rapport à la Nature de la Vie, qui ne tient qu'à un fil, que tant de cauſes peuvent rompre, ſoit dans l'immenſe durée des êtres. Hélas! quisque c'eſt dans ce point que l'homme s'inquiète, s'agite, & ſe tourmente ſans ceſſe, on peut bien dire que la Raiſon n'en a fait qu'un fou.

LI.

Quelle Vie fugitive! Les formes des corps brillent, comme les Vaudevilles ſe chantent. L'Homme & la Roſe paroiſſent le matin, & ne ſont plus le ſoir. Tout ſe ſuccéde, tout diſparoît, & rien ne périt.

LII.

Trembler aux approches de la Mort, c'eſt reſſembler aux enfans, qui ont peur des Spectres & des Eſprits. Le pâle Phantôme peut frapper à ma porte, quand il voudra, je n'en ſerai point épouvanté, Le Philoſophe ſeul eſt brave, où la plupart des braves ne le ſont point.

LIII.

Lorsqu'une feüille d'arbre tombe, quel mal ſe fait-elle? La Terre la reçoit bénignement dans ſon ſon ſein; & lorsque la chaleur du Soleil en a exalté les principes, ils nagent dans l'air, & ſont le jouët des vents.

LIV.

Quelle différence y a-t-il entre un homme & une plante, réduits en poudre? Les cendres animales ne reſſemblent-elles pas aux végétales?

LV.

Ceux (a) qui ont défini le froid, une *privation du feu,* ont dit ce que le froid n'eſt pas, & non ce qu'il eſt. Il n'en eſt pas de même de la mort: dire ce qu'elle n'eſt pas; dire qu'elle eſt une privation d'air qui fait ceſſer tout mouvement, toute chaleur, tout ſentiment; c'eſt aſſés déclarer ce qu'elle eſt: rien de poſitif; rien; moins que rien, ſi on pouvoit le concevoir; non, rien de réel; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'eſt dans la Nature des choſes, que ce qu'eſt le Zèro dans l'Arithmétique.

LVI.

C'eſt cependant, (qui le croiroit?) c'eſt ce Zèro, ce chiffre

(a) Boerh. *Elem. chem.* T. 1. *de Igne.*

chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui-même; c'est ce chiffre, pour lequel il n'y a rien à païer, qui cause tant d'allarmes & d'inquiétudes; qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penser sans horreur. Le seul nom de la mort les fait frémir. Le passage de quelque chose à rien, de la vie à la mort, de l'Etre au Néant, est-il donc plus inconcevable, que le passage de rien à quelque chose, du Néant à l'Etre, ou à la vie? Non, il n'est pas moins naturel; & s'il est plus violent, il est aussi plus nécessaire.

LVII.

Accoutumons-nous à le penser; & nous ne nous affligerons pas plus de nous voir mourir, que de voir la lame user enfin le fourreau; nous ne donnerons point des larmes puériles à ce qui doit indispensablement arriver. Faut-il donc tant de force de raison, pour faire le sacrifice de nous-mêmes, & y être toûjours prêts? Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte?

LVIII.

Pour être vraiment sage, il ne suffit pas de savoir vivre heureux dans la médiocrité; il faut savoir tout quitter de sang froid, quand l'heure en est venüe. Plus on quitte, plus l'Héroïsme est grand. Le dernier moment est la principale pierre de touche de la sagesse; c'est, pour ainsi dire, dans le creuset de la mort qu'il la faut éprouver.

LIX.

Si vous craignez la mort, si vous êtes trop attaché à la vie, vos derniers soupirs seront affreux; la mort vous servira du plus cruel Bourreau; c'est un supplice, que d'en craindre.

LX.

Pourquoi ce Guerrier qui s'est acquis tant de gloire dans le champ de Mars, qui s'est tant de fois montré redoutable dans des combats singuliers, malade au lit, ne peut-il soutenir, pour ainsi dire, le duel de la mort?

LXI.

Au lit de mort, il n'est plus question de ce faste, ou de ce bruyant appareil de guerre, qui excitant les esprits, fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François, le point d'honneur, n'a plus lieu; on n'a point devant soi l'exemple de tant de Camarades, qui braves les uns par les autres, sans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mutuellement à la soif du carnage. Plus de spectateurs; plus de fortune; plus de distinction à espérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompense de son courage, quel motif soutiendroit l'amour propre?

LXII.

Je ne suis point surpris de voir mourir lâchement au lit, & couragement dans une action. Le Duc de * * * affrontoit intrépidement le canon sur le revers de la tranchée, & pleuroit à la Garde-robe. Là Héros, ici Poltron; tantôt Achille, tantôt Thersite; tel est l'Homme! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconséquence d'un Esprit aussi bizarre?

LXIII.

Voilà, Dieu-merci, tant de fortes épreuves, par lesquelles j'ai passé, sans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en Philosophe. Dans ces violentes crises, où je me suis vû prêt de passer de la vie à la mort; dans ces momens

momens de foibleſſe, où l'Ame s'anéantit avec le corps, momens terribles pour tant de grands Hommes, comment moi, frêle & délicate Machine, ai-je la force de plaiſanter, de badiner, de rire?

LXIV.

Je n'ai ni craintes, ni eſpérances. Nulle empreinte de de ma prémière éducation: cette foule de préjugés, ſucés, pour ainſi dire, avec le lait, a heureuſement diſparu de bonne heure à la divine clarté de la Philoſophie. Cette Subſtance molle & tendre, ſur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit ſi bien imprimé, raſe aujourd'hui, n'a conſervé aucuns veſtiges, ni de mes Collèges, ni de mes Pédans. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avois eu la foibleſſe d'apprendre; tout eſt rayé, (quel bonheur!) tout eſt effacé, tout eſt extirpé jusqu'à la racine: & c'eſt le grand ouvrage de la réfléxion & de la Philoſophie; elles ſeules pouvoient arracher l'yvroie, & ſemer le bon grain dans les ſillons que la mauvaiſe herbe occupoit.

LXV.

Laiſſons là cette Epée fatale qui pend ſur nos têtes. Si nous ne pouvons l'envisager ſans trouble, oublions que ce n'eſt qu'à un fil qu'elle eſt ſuſpendüe. Vivons tranquilles, pour mourir de même.

LXVI.

Epictéte, Antonin, Séneque, Pétrone, Anacréon, Chaulieu, &c. ſoiez mes Evangéliſtes & mes Directeurs dans les derniers momens de ma vie . . . Mais non; vous me ſerez inutiles; je n'aurai beſoin ni de m'aguerrir, ni de me diſſiper, ni de m'étourdir. Les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli, qui engloutit tout ſans retour. La faulx de

la Parque ne sera pas plutôt levée, que déboutonnant moi-même mon col, je serai prêt à recevoir le coup.

LXVII.

La faulx! Chimère poëtique! La mort n'est point armée d'un instrument tranchant. On diroit, (autant que j'en ai pû juger par ses plus intimes approches,) qu'elle ne fait que passer au col des mourans un noeud coulant, qui serre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique: c'est l'Opium de la Mort; tout le sang en est enivré, les sens s'émoussent: on se sent mourir, comme on se sent dormir, ou tomber en foiblesse, non sans quelque volupté.

LXVIII.

Combien tranquille en effet, combien douce est une mort qui vient comme pas à pas, qui ne surprend, ni ne blesse! Une mort prévüe, où l'on n'a que le sentiment qu'il faut avoir, pour en joüir! Je ne suis point étonné que ces morts-là séduisent par leur flatteuse amorce. Rien de douloureux, rien de violent ne les accompagne; les vaisseaux ne se bouchant que l'un après l'autre, la vie s'en va peu à peu, avec une certaine nonchalance molle; on se sent si doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on se retourner de l'autre. Il en coûte, il est violent à la Nature, de ne pas succomber à la tentation de mourir, quand le dégoût de la vie fait le plaisir de la mort.

LXIX.

La Mort & l'Amour se consomment par les mêmes moiens, l'expiration. On se reproduit, quand c'est d'amour qu'on meurt; on s'anéantit, quand c'est par le ciseau d'Atropos. Remercions la Nature, qui aiant consacré les plaisirs les plus vifs à la production de nôtre espece, nous en a encore réservés d'assés doux le plus souvent, pour ces momens, où elle ne peut plus nous conserver vivans.

LXX.

J'ai vû mourir, triste spectacle! des milliers de Soldats, dans ces grands Hopitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandre durant la derniere Guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont paru beaucoup moins rares, que les morts douloureuses. Les plus communes sont insensibles. On sort de ce monde, comme on y vient, sans le savoir.

LXXI.

Que risque-t-on à mourir? Et que ne risque-t-on pas à vivre?

LXXII.

La mort est la fin de tout; après elle, je le répete, un abîme, un néant éternel; tout est dit, tout est fait; la somme des Biens, & la somme des Maux est égale: plus de soins, plus d'embarras; plus de personnage à représenter: *la farce est jouée*. (*)

LXXIII.

„Pourquoi n'ai-je pas profité de mes maladies, ou plutôt „d'une entr'elles, pour finir cette Comédie du monde? Les „frais de ma mort étoient faits; voilà un ouvrage manqué, „auquel il faudra toûjours revenir. Semblables à une montre „dont les mouvemens retardés, parcourant toûjours le même „cercle, quoique avec plus de lenteur, remettent cependant „l'aiguille au point où elle étoit, quand elle a commencé de „tourner, nous parviendrons tous de même au point que nous „fuyons: la Médecine la plus éclairée, ou la plus heureuse, ne „peut que retarder les mouvemens de l'aiguille. A quoi bon „tant de peines & tant d'efforts! Après avoir courageusement „monté sur l'Echaffaut, est aussi dupe que lâche, qui en des-

 „cend

(*) Rabelais.

„cend pour passer de nouveau par les verges & les étrivières „de la vie.„ Langage bien digne d'un homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en proie à un amour malheureux, ou poursuivi par d'autres furies!

LXXIV.

Non, je ne serai point le corrupteur du goût inné qu'on a pour la vie; je ne répandrai point le dangereux poison du Stoïcisme sur les beaux jours, & jusques sur la prospérité de nos Lucilius. Je tacherai au contraire d'emousser la pointe des épines de la vie, si je n'en puis diminuer le nombre, afin d'augmenter le plaisir d'en cueillir les Roses: Et ceux qui par un malheur d'organisation déplorable, s'ennuyeront au beau spectacle de l'Univers, je les prierai d'y rester; par Religion, s'ils n'ont pas d'Humanité; ou, ce qui est plus grand, par humanité, s'ils n'ont pas de Religion. Je ferai envisager aux simples les grands Biens que la Religion promet à qui aura la patience de supporter ce qu'un grand Homme a nommé *le mal de vivre;* & les tourmens éternels dont elle menace ceux qui ne veulent point rester en proye à la douleur, ou à l'ennui. Les autres, ceux pour qui la Religion n'est que ce qu'elle est, une fable; ne pouvant les retenir par des liens rompus, je tacherai de les séduire par des sentimens généreux; de leur inspirer cette grandeur d'Ame, à qui tout cede; enfin faisant valoir les droits de l'Humanité, qui vont devant tout, je montrerai ces rélations chères & sacrées, plus patétiques que les plus éloquens Discours: Je ferai paroître une Epouse, une Maitresse en pleurs; des enfans désolés, que la mort d'un Père va laisser sans éducation sur la face de la Terre. Qui n'entendroit des cris si touchans du bord du tombeau? Qui ne r'ouvriroit une paupière mourante? Quel est le lâche qui

refuse

refuse de porter un fardeau utile à plusieurs? Quel est le monstre qui par une douleur d'un moment, s'arrachant à sa famille, à ses Amis, à sa Patrie, n'a pour but que de se délivrer des devoirs les plus sacrés!

LXXV.

Que pourroient contre de tels Argumens, tous ceux d'une Secte, qui, quoiqu'on (*) en dise, n'a fait de grands Hommes, qu'aux dépens de l'Humanité!

LXXVI.

Il est assés indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La Religion n'est nécessaire que pour qui n'est pas capable de sentir l'Humanité. Il est certain, (qui n'en fait pas tous les jours l'observation ou l'expérience?) qu'elle est inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux Ames élevées de sentir cette grande vérité. Pour qui donc est fait ce merveilleux Ouvrage de la Politique? Pour des Esprits, qui n'auroient peut-être point eu assés des autres freins; Espece, qui malheureusement constitüe le plus grand nombre; Espece imbécille, basse, rampante, dont la Société a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les Esprits, l'intérêt; celui d'un Bonheur chimèrique.

LXXVII.

J'ai entrepris de me peindre dans mes Ecrits, comme Montagne a fait dans ses *Essais*. Pourquoi ne pourroit-on pas se traiter soi même? Ce sujet en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair: Et lorsqu'on a dit une fois que c'est de soi qu'on a voulu parler, l'excuse est faite, ou plutôt on n'en doit point.

LXXVIII.

Je ne suis point de ces Misantropes, tels que le Vayer, qui ne

(*) Esprit des Loix. T. I.

ne voudroient point recommencer leur carrière; l'ennui hypocondriaque est trop loin de moi; mais je ne voudrois pas repasser par cette stupide enfance, qui commence, & finit nôtre course. J'attache déja volontiers, comme parle Montagne, *la queüe d'un Philosophe* au plus bel âge de ma vie; mais, pour remplir par l'esprit, autant qu'il est possible, les vuides du coeur; & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre, que comme j'ai vécu; dans la bonne chère, dans la bonne Compagnie, la joie, le Cabinet, la Galanterie; toûjours partageant mon tems entre les femmes, cette charmante Ecole des Graces, Hippocrate, & les Muses; toûjours aussi ennemi de la débauche, qu'ami de la Volupté; enfin tout entier à ce charmant mêlange de sagesse & de folie, qui s'aiguisant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, & en quelque sorte, plus piquante.

LXXIX.

Gémissez, pauvres Mortels! Qui vous en empêche? Mais que ce soit de la briéveté de vos égaremens; leur délire est d'un prix fort au dessus d'une Raison froide qui déconcerte, glace l'imagination & effarouche les plaisirs.

LXXX.

Au lieu de ces Bourreaux de remords qui nous tourmentent, ne donnons à ce charmant & irréparable tems passé, que les mêmes regrets, qu'il est juste que nous donnions un jour, (modérément,) à nous-mêmes, quand il nous faudra, pour ainsi dire, nous quitter. Regrets raisonnables, je vous adoucirai encore, en jettant des fleurs sur mes derniers pas, & presque sur mon tombeau! Ces fleurs seront la gaiété, le souvenir de mes plaisirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens, la conversation des personnes aimables, la vüe de jolies femmes, dont je

veux

veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout à fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, Lectures agréables, Vers charmans, Philosophes, Goût des Arts, aimables Amis, vous qui faites parler à la Raison même le langage des Graces, ne me quittez jamais.

LXXXI.

Jouïssons du présent; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'avenir qui n'est point encore, n'est pas plus en nôtre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se presentent, si nous fuïons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercer, un jour viendra que nous les chercherons en vain, ils nous fuïront bien plus à leur tour.

LXXXII.

Différer de se réjouïr jusqu'à l'hyver de ses ans, c'est attendre dans un festin pour manger, qu'on ait desservi. Nulle autre saison ne succede à celle là. Les froids Aquilons soufflent jusqu'à la fin; & la joie même alors sera plus glacée dans nos coeurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

LXXXIII.

Je ne donnerai point au Couchant de mes jours, la préférence sur leur Midi: si je compare cette dernière partie, où l'on végéte, c'est à celle où l'on végétoit. Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfans, qui rassurés par ma douceur contre une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon Père, au lieu de la craindre & de la fuïr.

LXXXIV.

Voyez la Terre couverte de neige & de frimats! Des Cristaux de glace sont tout l'ornement des arbres dépouillés; d'épais

pais brouïllards éclipsent tellement l'astre du jour, que les mortels incertains voient à peine à se conduire. Tout languit, tout est engourdi; les fleuves sont changés en marbre, le feu des corps est éteint, le froid semble avoir enchaîné la Nature. Déplorable image de la vieillesse! La sève de l'Homme manque aux lieux qu'elle arrosoit. Impitoiablement flêtrie, reconnoissez-vous cette beauté, à qui vôtre coeur amoureux dressoit autrefois des Autels? Triste, à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les Poëtes peignent les Nayades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raisons de gémir, pour qui la Beauté est le plus grand présent des Dieux! La bouche est dépouïllée de son plus bel ornement; une tête chauve succede à ces cheveux blonds naturellement bouclés, qui flottoient, en se joüant, sur une belle gorge qui n'est plus. Changée en espece de tombeau, les plus séduisans appas du sexe semblent s'y être écroulés, & comme ensévelis. Cette peau si douce, si unie, si blanche, n'est plus qu'une foule d'écailles, de plis & de replis hideusement tortueux: la stupide imbecillité habite ces rides jaunes & raboteuses, où l'on croit la Sagesse. Le cerveau affaissé, tombant chaque jour sur lui-même, laisse à peine passer un raïon d'intelligence; enfin l'Ame abrutie, s'éveille, comme elle s'endort, sans idées. Telle est la dernière enfance de l'Homme. Peut-elle mieux ressembler à la prémière, & venir d'une cause plus différente?

LXXXVI.

Comment cet âge si vanté l'emporteroit-il sur celui d'Hébé? Seroit-ce sous le spécieux prétexte d'une longue expérience, qu'une Raison chancelante & mal assurée ne peut ordinairement que mal saisir? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre Etre, je ne dis pas au dessus, mais au

niveau

niveau de la plus belle & de la plus floriſſante. Si l'âge avancé mérite des égards; la jeuneſſe, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des Autels. Heureux tems, où vivant ſans nulle inquiétude, je ne connoiſſois d'autres devoirs, que ceux des plaiſirs: ſaiſon de l'amour & du coeur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes vous devenus!

LXXXVII.

Préférer la vieilleſſe à la jeuneſſe, c'eſt commencer à compter le mérite des ſaiſons par l'hyver. C'eſt moins eſtimer les préſens de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace & les noirs frimats: les bleds, les raiſins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférentes dont l'air eſt ſi délicieuſement parfumé, que des champs ſtériles, où il ne croît pas une ſeule Roſe, parmi une infinité de Chardons; c'eſt moins eſtimer une belle & riante Campagne, que des Landes triſtes & déſertes, où le chant des oiſeaux qui ont fui, ne ſe fait plus entendre, & où enfin, au lieu de l'allégreſſe & des chanſons des Moiſſonneurs & des Vendangeurs, régnent la déſolation & le ſilence.

LXXXVIII.

A meſure que le ſein glacé de la terre s'ouvre aux douces haleines du Zéphire, les grains ſemés germent; la Terre ſe couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du Printems, tout prend une autre face à ton aſpect; toute la Nature ſe renouvelle; tout eſt plus gai, plus riant dans l'Univers! L'Homme ſeul, hélas! ne ſe renouvelle point; il n'y a pour lui, ni Fontaine de Jouvence; ni Jupiter qui veüille rajeunir nos Titons; ni peut-être d'Aurore qui daigne généreuſement l'implorer pour le ſien.

LXXXIX.

La plus longue carrière ne doit point allarmer les Gens aimables.

bles. Les Graces ne vieilliſſent point; elles ſe trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs; elles font en tout tems badiner la Raiſon: en tout tems elles empêchent l'eſprit d'y croupir. Ainſi par elles on plaît à tout âge; à tout âge, on fait même ſentir l'amour, comme l'Abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

XC.

Lorsque je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par ſemaine, ſi je peux, avec Venus, pour conſerver cette humeur douce & liante, ſi non plus agréable, du moins plus néceſſaire à la Société, que l'Eſprit. On reconnoit ceux qui fréquentent la Déeſſe, à l'urbanité, à la politeſſe, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chanſons & ces joieux propos, qui applaniſſent les rides, & attirent encore la brillante jeuneſſe autour des vieillards rajeunis.

XCI.

Lorsque nous ne pouvons plus goûter les plaiſirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeuneſſe? N'eſt-ce pas ſon tour de s'ébattre & de ſentir l'amour? Ne les défendons, que comme on faiſoit à Sparte, pour en augmenter le charme & la fécondité. Alors vieillards raiſonnables, quoique vieux avant la vieilleſſe, nous ſerons ſupportables, & peut-être aimables encore après.

XCII.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne penſe; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le ſacrifice aux Dieux. Je veux que ſes belles mains, qui tant de

fois

ſois ont amuſé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il ſoit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la Parque, ou de la Volupté. Puiſſé-je véritablement mourir dans ces beaux bras, où je me ſuis tant de fois oublié! Et, (pour tenir un langage qui rit à l'imagination, & peint ſi bien la Nature,) puiſſe mon Ame errante dans les Champs Eliſées, & comme cherchant des yeux ſa moitié, la demander à toutes les Ombres; auſſi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embraſſemens ſi doux; que Thémire, de ſentir un froid mortel dans un coeur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore longtems pour elle. Tels ſont mes *Projets de vie & de mort;* dans le cours de l'une & jusqu'au dernier ſoupir, Epicurien voluptueux; Stoïcien ferme, aux approches de l'autre.

XCIII.

Voilà deux ſortes de réfléxions bien différentes les unes des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce Syſtême Epicurien. Voulez-vous ſavoir ce que j'en penſe moi-même? Les ſecondes m'ont laiſſé dans l'Ame un ſentiment de Volupté, qui ne m'empêche pas de rire des prémières. Quelle folie de mettre en proſe, peut-être médiocre, ce qui eſt à peine ſupportable en beaux Vers? Et qu'on eſt dupe, de perdre en de vaines recherches, un tems, hélas! ſi court, & bien mieux employé à joüir, qu'à connoître!

XCIV.

Je vous ſalüe, heureux Climats, où tout homme qui vit comme les autres, peut penſer autrement que les autres; où les Théologiens ne ſont pas plus Juges des Philoſophes, qu'ils

ne ſont faits pour l'être; où la liberté de l'Eſprit, le plus bel appanage de l'humanité, n'eſt point enchaînée par les préjugés; où l'on n'a point honte de dire, ce qu'on ne rougit point de penſer; où l'on ne court point risque d'être le Martyre de la Doctrine, dont on eſt l'Apôtre. Je vous ſalüe, Patrie déjà célébrée par les Philoſophes, où tous ceux que la Tyrannie perſécute, trouvent, (s'ils ont du mérite & de la probité,) non un aſyle aſſuré, mais un port glorieux; où l'on ſent combien les conquêtes de l'Eſprit ſont au deſſus de toutes les autres; où le Philoſophe enfin comblé d'honneurs & de Bienfaits, ne paſſe pour un Monſtre, que dans l'Eſprit de ceux qui n'en ont point. Puiſſiez-vous, heureuſe Terre, fleurir de plus en plus! Puiſſiez-vous ſentir tout vôtre bonheur, & vous rendre en tout, s'il ſe peut, digne du grand Homme que vous avés pour Roi! Muſes, Graces, Amours, & Vous, ſage Minerve; en couronnant des plus beaux lauriers l'auguſte Front du *Julien moderne*, auſſi digne de gouverner que l'ancien, auſſi Savant, auſſi Bel-Eſprit, auſſi Philoſophe,

Vous ne couronnez que vôtre ouvrage.

F I N.

